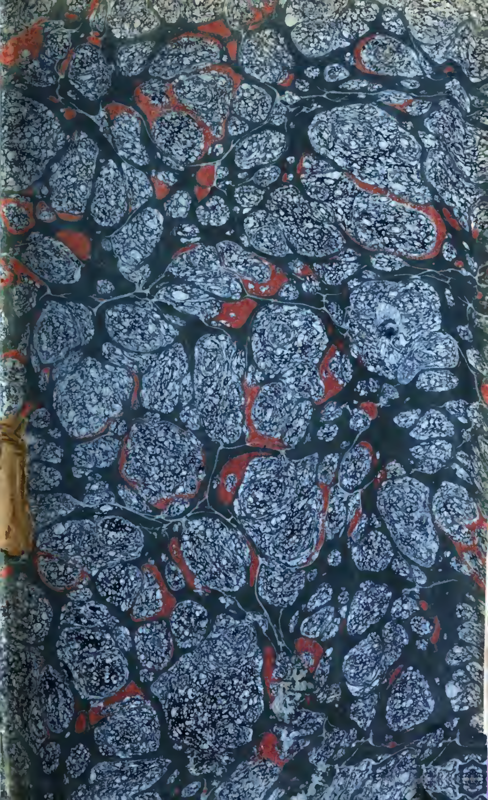




DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET RAISONNÉ

DES ÉTIQUETTES DE LA COUR,

ET DES USAGES DU MONDE.

I.

On trouve, chez le même Libraire, tous les Ouvrages de Madame la Comtesse de Genlis.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET RAISONNÉ

DES ÉTIQUETTES DE LA COUR,

DES USAGES DU MONDE, DES AMUSEMENS, DES MODES, DES MOEURS, etc., DES FRANÇOIS, DEPUIS LA MORT DE LOUIS XIII JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT le Tableau de la Cour, de la Société, et de la Littérature du dix-huitième siècle;

OU

L'ESPRIT

DES ÉTIQUETTES ET DES USAGES ANCIENS,

COMPARÉS AUX MODERNES.

PAR Mme. LA COMTESSE DE GENLIS.

Tome premier.



PARIS,

P. MONGIE AÎNÉ, Libraire, boulevart Poissonnière, n°. 18.

1818.

ERRATA POUR LE Ier. VOLUME.

Page 5, avant-dernière ligne :
Du sein de l'Éternel, il sort, il reprend sa course.
Lisez :
Du sein de l'Éternel, il sort, il prend sa course.
Page 206, ligne 23 : ce qui fait qu'il est du meilleur ton ; *lisez :* ce qui fait qu'il est de meilleur ton.
Page 217, septième vers :
Fragile et froid glaçon, tu pousses la sottise.
Lisez :
Fragile et froid glaçon, tu pousses la folie.
Page 279, ligne 11 : importance de cour ; *lizez :* importans de cour.
Page 334, ligne 2 : le luxe de la fin du dernier siècle et de celui-ci a un caractère ; *lisez :* le luxe de la fin du dernier siècle eut et conserve dans celui-ci un caractère.
Page 358, ligne 9 : des perses ; *lisez :* de Perse.
Même page, ligne 16 : d'imiter des perses ; *lisez :* d'imiter ces toiles de Perse.
Même page, ligne 20 : de belles perses : *lisez :* de belles toiles de Perse.

PRÉFACE.

L'élégance des manières, la noblesse et la pureté du langage, la connoissance des égards ou du respect que l'on doit avoir, dans le grand monde, pour les gens qu'on y rencontre, suivant le mérite personnel, le sexe, l'âge, le rang, enfin, toutes les bienséances et les grâces sociales forment la politesse, et sont les expressions des qualités les plus aimables; la douceur, la modestie, l'indulgence, la bonté, la délicatesse, opposées aux défauts les plus haïssables, l'aigreur, la rudesse, la grossièreté, l'arrogance et surtout l'égoïsme; car la politesse est un sacrifice continuel de l'amour-propre et d'une infinité de choses agréables ou commodes. Ainsi cet art de plaire, dans toutes les situations et à tous les âges, n'est pas aussi frivole qu'on affecte aujourd'hui de le croire. Il a, dans tous les temps, contribué à la célébrité des peuples qui l'ont perfectionné.

L'urbanité des Athéniens, après tant de siècles écoulés, nous paroît encore un titre de gloire, et l'*atticisme* sera toujours une épithète flatteuse dans un éloge.

La politesse françoise a été combinée dans toutes ses nuances avec tant d'esprit, de goût et de finesse, qu'elle a toujours été citée comme le modèle de la grâce, de la galanterie et de la véritable obligeance.

Mais la gloire d'étonner l'univers par une longue suite de triomphes tellement merveilleux, que l'histoire hésiteroit à les raconter, si la plus grande partie des héros et des témoins n'existoit pas encore; tant de prodiges de valeur ont fait négliger des usages et des espèces de lois sociales inutiles dans les camps. Au milieu de tant de prétentions ambitieuses, on a dû dédaigner celle de paroître aimable; et n'y plus attacher de prix, c'est y renoncer.

Nous avons voulu, dans cet ouvrage, non-seulement rappeler quelques-uns de ces usages oubliés, mais en expliquer l'*esprit*, en tâchant de prouver que ce qu'on

appeloit jadis un *bon* ou un *mauvais ton*, et la *bonne compagnie*, n'étoient pas des choses purement arbitraires, comme l'ont prétendu si souvent ceux qui n'ont jamais vécu dans le grand monde et à la cour. Sans mettre beaucoup d'importance à ce petit système, nous avons pensé que cet ouvrage serviroit à donner une idée complète des mœurs anciennes, sur lesquelles les étiquettes, les bienséances reçues, les coutumes, les usages et même les modes ont tant d'influence, et que ce Dictionnaire pourroit être utile à la jeunesse, qui se trouve éloignée des années du règne de Louis XV par tant d'événemens et de révolutions, qu'il semble qu'elle en soit séparée par des siècles. En effet, ces traditions, si récentes encore, sont tellement effacées, que les vieillards qui ont conservé de la mémoire, lorsqu'ils racontent aux jeunes gens ce qu'ils ont vu dans leurs beaux jours, peuvent être comparés à l'histoire qui parle à la postérité.

Un journal, en annonçant cet ouvrage avant sa publication, a bien voulu dire,

avec beaucoup de politesse et de grâce, qu'on s'attendoit à y trouver une peinture intéressante et fidèle des étiquettes, des usages, des mœurs et du monde, et que le tableau de la littérature du dix-huitième siècle aura le même intérêt, *si l'auteur ne se livre pas à de certaines préventions, à de certaines idées*, etc.; on peut assurer que l'*auteur* (qui ne parle ni directement ni *indirectement* des écrivains vivans) ne critique jamais que par des citations scrupuleusement exactes; et que tout ce qui mérite d'être approuvé est loué avec la bonne foi irréprochable que cet auteur a constamment montrée dans ses écrits, même en parlant de ses plus grands ennemis.

J'ose dire que personne ne pourra raisonnablement réfuter une seule de mes critiques, parce que je n'ai critiqué que des choses grossièrement ridicules; que je n'ai désapprouvé que des principes évidemment odieux ou absurdes, et qu'enfin je n'ai accusé qu'en citant des faits et en produisant des preuves irrécusables. Je

n'en suis pas moins certaine que plusieurs articles de cet ouvrage déplairont beaucoup à quelques personnes, et si je n'eusse désiré qu'un succès, je les aurois supprimés. Mais je terminerai ma carrière littéraire comme je l'ai commencée, comme je l'ai parcourue, sans ménagemens d'amour-propre, sans lâcheté, sans artifice et sans animosité. Ainsi, parvenue presque au terme de mes travaux et de la vie, je ne dirai point :

Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler. . . . . .

car je n'ai jamais dissimulé. Je n'ai jamais eu qu'un langage; mes dernières paroles exprimeront les mêmes vœux, les mêmes principes et les mêmes sentimens.

Un autre journal que celui dont j'ai déjà parlé, en citant le titre de ce Dictionnaire, qui annonce une comparaison entre les usages anciens et nouveaux, semble craindre que *le souvenir si doux de la jeunesse* n'ait aussi, dans cette comparaison, une influence fâcheuse pour le temps pré-

sent. On espère que la lecture de ce Dictionnaire lui ôtera cette crainte; car il verra que *le doux souvenir de la jeunesse* n'a pas empêché de préférer quelques usages nouveaux aux anciens.

J'ai placé, à la fin de ce Dictionnaire, une *Table par ordre de matière*, pour ceux qui chercheront particulièrement dans cet ouvrage ce qui ne se trouve dans aucun autre : *les étiquettes*, *les usages*, *les modes*, *les amusemens*, ainsi que *les phrases*, *les mots*, *les complimens*, etc., qui passoient jadis pour être de mauvais ton. Cette Table pourra aussi être agréable à tous les lecteurs qui préfèrent l'ordre, la méthode et la snite, à la variété.

J'ai inséré dans ce livre quelques morceaux que j'avois donnés dans des journaux et qui n'avoient jamais été réunis à mes œuvres; quelques articles de la lettre *A* et l'article *Spectacle de la nature*, que j'avois donnés sans nom d'auteur, le 15 mars 1814, mais que j'ai augmentés de plus du double; l'article *Prêtres*, tiré du Journal de la jeunesse, et aussi très-

augmenté ; enfin quelques citations tirées de mon *Journal imaginaire*. Le tout ne forme pas soixante-dix pages ; le reste est absolument inédit.

Je n'ai rien négligé de ce qui dépendoit de moi pour que cet ouvrage fût correctement imprimé ; mais, malgré mes soins, il s'est glissé quelques fautes dans le premier volume ; je les ai corrigées par un *errata* que je prie de consulter. Je ne puis assurer que toutes les corrections à faire y soient indiquées ; mais j'ai la certitude que je n'en ai point omis d'essentielles.

C'est pour la jeunesse surtout que j'ai fait cet ouvrage ; elle a toujours été si bienveillante pour moi, et, dans tous les pays que j'ai parcourus, je l'ai tant aimée, et j'ai tant travaillé pour elle, que je suis sûre que mon nom seul l'engagera à lire ce Dictionnaire. Puisse-t-il, en l'amusant, lui être de quelque utilité ! Je lui ai offert jadis mes premiers essais, et je lui consacre mes dernières veilles. Je vais achever, et pour elle encore, un ouvrage commen-

cé il y a dix-huit ans (1), et qui vraisemblablement sera ma dernière production, et mes dernières observations sur le grand monde et les sociétés de toutes les classes; l'esprit de parti y trouvera peut-être *quelques traits* qu'il appellera *malicieux*, mais le public, toujours si équitable ou si indulgent pour moi, n'y verra que de la vérité sans aigreur et de la gaieté.

---

(1) Intitulé les *Parvenus*, ou le *Nouveau Roman comique*, en 2 vol. in-8, qui paroîtront vers la fin de cette année.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET RAISONNÉ

DES ÉTIQUETTES DE LA COUR,

ET DES USAGES DU MONDE.



Académie françoise. — Les écrivains qui ont du talent sont sans cesse attaqués par ceux qui n'en ont pas; les gens de lettres repoussés par l'Académie se vengent souvent par des épigrammes; toutes ces choses sont dans l'ordre; les révolutions n'y changent rien, elles n'anéantiront jamais l'envie, les dépits de l'amour-propre, et la méchanceté. Quand Piron a dit, en parlant de l'Académie : *Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre*, c'étoit, comme on le fait toujours dans les bons mots satiriques, se permettre une prodigieuse exagération. Pour être équitable, Piron peut-être auroit dû *doubler* ce nombre *quatre;* car aujourd'hui même il ne seroit pas impossible, en cherchant bien, de trouver dans la foule des académiciens sept ou huit gens de lettres d'un mérite distingué. Le fait est que tous les grands

talens ont toujours été reçus tôt ou tard à l'Académie, et que jamais un homme, à la fois complétement ignorant et sot, n'y a été admis, à l'exception de quelques grands seigneurs: mais c'étoit un des priviléges de la noblesse et du rang élevé: les courtisans, les favoris et les princes en ont toujours joui modestement, puisqu'ils ne l'ont jamais attribué à leur naissance ou à la faveur. Long-temps avant le cardinal de Richelieu, des gens de lettres eurent l'idée d'établir une Académie, dont le but devoit être de perfectionner et de fixer la langue françoise. Le poëte Ronsard forma à Saint-Victor des assemblées de beaux esprits, protégées par Charles IX, qui les honora souvent de sa présence. On sait que ce prince aimoit les vers, et qu'il en faisait de très-bons pour son temps (1); mais les cruautés et les massacres

(1) Voici les meilleurs qui nous restent de ce prince infortuné, dont les talens eussent honoré les lettres, si sa vie n'eût pas été souillée par un crime exécrable. Ces vers s'adressent au poëte Ronsard.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais roi, je les reçois; poëte, tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Éclate par soi-même, et moi par ma grandeur.

ont dans tous les siècles fait fuir les Muses épouvantées, et les jours affreux de la St.-Barthélemi effacèrent jusqu'au souvenir de cette première tentative. Baïf, poëte qui vivait sous Henri III, établit aussi une Académie françoise; les guerres civiles la firent tomber : mais la langue nationale n'y perdit rien; Malherbe parut peu d'années après (1).

L'Académie françoise fut enfin fondée en 1655. L'abbé de Bois-Robert, favori de Richelieu, engagea ce ministre à l'établir, et même pendant quelque temps l'Académie tint ses séances chez Bois-Robert. On s'occupa d'abord du soin

Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon; et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
S'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et se sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

(1) Nos rois, dans les temps mêmes les plns reculés de la monarchie, ont toujours aimé la littérature. Dans la première race, Chilpéric, mari de Frédégonde, voulut perfectionner l'orthographe, et ajouter des lettres grecques à l'alphabet: il envoya l'ordre dans les provinces de se conformer à son orthographe, ce qui excita une grande rumeur parmi les pédagogues que cet ordre remettoit à l'école. Il y en eut deux, à ce que dit l'histoire, qui aimèrent mieux se laisser *essoriller* (couper les oreilles) que d'obéir. Cette orthographe n'eut lieu que pendant la vie du prince.

important de composer un bon dictionnaire de de la langue. Voici ce que dit Bois-Robert de ce travail dans une de ses épîtres :

Pour dire tout enfin dans cette épître,
L'Académie est comme un vrai chapitre ;
Chacun à part promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble ils ne tiennent plus rien ;
Mais tous ensemble ils ne font rien qui vaille.
Depuis six ans dessus l'*F* on travaille ;
Et le destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au *G*.

Ce fut une femme, mademoiselle de Scudéry, qui remporta le premier prix d'éloquence, fondé par l'Académie ; le sujet donné étoit sur la gloire.

Bossuet, Pascal, Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, Fénélon, Massillon, Buffon, ont seuls fixé la langue françoise ; et ce n'est qu'en méditant profondément sur leurs immortels ouvrages, que l'on pourra parvenir à faire un excellent dictionnaire (1) : cependant

(1) On trouve dans un *Essai sur le Goût* (par M. de Marmontel), page 402, le passage suivant : « *Pascal était* » *l'apôtre du goût*... il sembloit fait pour être le symbole, » l'image vivante du goût. Ce fut de lui que son siècle apprit » à cribler, si j'ose le dire, et à purger la langue écrite des » impuretés de la langue usuelle, et à trier non-seulement ce » qui convenoit au langage de la satire et de la comédie,

la fondation de l'Académie, en excitant une noble émulation, fut très-utile à la littérature françoise ; mais elle cessa de l'être quand les principes qui dirigèrent les auteurs du siècle de Louis-le-Grand commencèrent à s'altérer. Comme si ces auteurs eussent épuisé les plus grandes images et les plus nobles pensées de l'imagination et du génie, et en même temps les tours les plus heureux et les plus belles expressions de la langue qu'ils avoient formée, enrichie et fixée, presque tous leurs successeurs ne songèrent qu'à créer des mots nouveaux, des

» mais au langage de la haute éloquence, mais au style plus
» tempéré de la saine philosophie.

On ne trouvera pas dans ce morceau *le langage de la haute éloquence*; mais c'est un échantillon précieux *du style tempéré* de la philosophie moderne. Au reste, quoiqu'il soit bien glorieux pour Pascal qu'un philosophe du dix-huitième siècle ait déclaré que ce grand écrivain fût l'*apôtre*, *le symbole et l'image vivante du goût*, et qu'*il apprît à son siècle à cribler, à trier, à purger la langue de ses impuretés*, nous croyons que Pascal a été mieux défini dans ces deux beaux vers, si dignes d'être placés dans un *Essai sur le sublime*, et qui expriment si parfaitement la piété de Pascal, l'étendue, la flexibilité de son génie précoce et prodigieux, et la brièveté de sa vie :

Du sein de l'Éternel il sort, il reprend sa course,
Embrasse l'univers et remonte à sa source.

Par M. de Charbonnière.

tournures et des doctrines nouvelles. Fontenelle commença ; il fut dans ses écrits plus précieux que délicat ; il eut plus d'obscurité que de finesse. Spirituel, souple, adroit, circonspect, il manqua de naturel sans tomber dans une affectation grossière ; et, après avoir fait, sur la fin du règne de Louis XIV, des discours pleins de piété (1), il attaqua la religion sous la régence (dans l'Histoire des Oracles), mais avec prudence et ménagement. La Mothe, son admirateur, avec une morale plus pure, s'appliqua comme lui, à changer ou à étendre l'emploi et la signification des mots connus : c'est ainsi que, dans sa traduction de l'Iliade, il dit :

La nuit se passe au camp, où cependant les troupes
Boivent dans les festins *l'espoir* à pleines coupes.

Aujourd'hui, on trouveroit, avec raison, que ces vers sont fort mauvais ; mais l'expression qui parut si ridicule alors, *boire l'espoir*, ne choqueroit qu'un bien petit nombre de personnes. On nous a familiarisés avec des locutions plus étranges encore.

---

(1) Entre autres un discours sur la *Patience chrétienne*, dans lequel il tonne contre la philosophie irréligieuse, et il apostrophe avec la dévotion la plus édifiante le *verbe incarné*..... Mais Louis XIV, vieux et dévot, vivoit..... et les mêmes écrivains ont accusé leurs adversaires d'hypocrisie !...

De gloire et de butin faisons bourse commune ;

est encore un vers de Lamothe, qui en a fait beaucoup dans ce genre. M. de Voltaire, toujours naturel lorsqu'il écrit en prose, n'est pas entièrement exempt de ce mauvais goût dans ses vers. Dans sa tragédie de Mariamne, Hérode dit :

Ma rigueur implacable
En me faisant *plus craint*, m'a fait plus misérable.

On trouve quelquefois, dans ses meilleures poésies, des tours aussi défectueux. Il a composé plusieurs mots, entre autres, *mêmeté* et *impasse*, qui n'ont point été admis (1).

Les novateurs, vers le milieu du dix-huitième siècle, formèrent une grande association sous le nom d'*encyclopédistes* et de *philosophes*. (*Voyez* les mots *Encyclopédie* et *Philosophes modernes.*) Ils s'emparèrent, non des sommets du Parnasse, mais de toutes les avenues qui peuvent y conduire ; ils les *fortifièrent* de manière à en repousser toujours victorieusement tous ceux qui n'étoient pas de leur parti. Souverains et tyrans de l'Académie, les places ne

(1) Le mot *entraînement* fut fait sous la régence ; on l'employa pour la première fois dans un ouvrage religieux. « La Providence expliquée par les pharisiens, étoit un entraînement invincible. » *La Religion prouvée par les faits.*

furent plus données qu'à leurs admirateurs ; il fallut, pour être admis dans ce corps, embrasser leur doctrine, ou du moins ne l'avoir jamais combattue. On acheta les *réputations ;* mais on se passa de la gloire : on n'en acquerra jamais en asservissant aux volontés impérieuses des chefs d'une cabale, ses opinions, son génie et sa plume. Maintenant que tous les gens de lettres sont convertis, on encouragera, on récompensera les auteurs dont les intentions seront véritablement pures et morales ; les académiciens, dans leurs suffrages, seront *sourds à la brigue*, et croiront *la renommée*. Nous verrons naître l'âge d'or de la littérature ; et ce siècle expiera toutes les erreurs du précédent. Pour y parvenir en quatre-vingts ans, il faut se mettre à l'œuvre sans délai, se réunir, se bien entendre (ce qui est si facile !), et travailler sans relâche avec autant d'harmonie que de courage et de ténacité. (*Voyez* les mots *auteurs*, *bureaux d'esprit*, *journalistes* et *lecture*.)

ACIER. — Plusieurs années avant la révolution les diamans n'étaient plus à la mode ; mais on dépensait en achats de petits grains d'acier et de verre, l'argent que coûtoient jadis des pierres précieuses, qui, ayant une valeur

intrinsèque, restoient dans les familles et faisoient partie de l'héritage des enfans. Un égoïsme effrayant, un goût passionné pour des bagatelles, une frivolité presque universelle, une inconstance remarquable, précédèrent les orages et les crimes de la révolution. On verra toujours dans l'histoire que ces grandes crises nationales sont beaucoup moins le fruit amer du mécontentement général, que le résultat de la légèreté des esprits, réunie aux mauvaises mœurs et à l'amour du changement et de la nouveauté. (*Voyez Luxe.*)

AFFECTATION. — Tandis que la philosophie moderne corrompoit les mœurs et dénouoit tous les liens de la société, elle mettoit à la mode *le langage de la sensibilité;* mais, dans un langage emphatique, un galimatias ridicule qu'il falloit avoir l'air de comprendre, et dont personne n'étoit la dupe, toutes les démonstrations qui ne prouvent rien, tous les discours affichoient la *sensibilité* la plus exaltée, presque toutes les actions sérieuses décéloient et prouvoient un profond égoïsme. (*Voyez amitié.*) Cette espèce d'affectation en entraîna beaucoup d'autres, et donna à la fin de ce siècle un caractère de fausseté qui devint à peu près général. Par une convention

tacite et bizarre, toutes les prétentions se trouvèrent subitement en opposition avec les véritables goûts. Ceux qui vantoient le plus les charmes de la solitude et de la *vie champêtre* n'aimoient que le monde et la dissipation. Les courtisans affectèrent de s'ennuyer à Versailles; les dames qui avoient le plus désiré et sollicité des places à la cour, se récrioient sans cesse sur *l'ennui mortel d'aller faire leurs semaines*. On intriguoit pour se faire inviter à un bal remarquable, à une grande fête; en même temps on se plaignoit amèrement de ne pouvoir *se dispenser* d'y aller. Si l'on s'amusoit dans une nombreuse société, on n'en convenoit jamais; les prétentions à la *simplicité des goûts*, *à la solidité du caractère*, ne permettoient pas un tel aveu. Si à un *petit souper*, à une partie particulière arrangée dans une société intime, on s'ennuyoit, on y affectoit la plus grande gaieté, et pendant huit jours on ne parloit que de l'agrément de cet insipide souper. Il en étoit ainsi de tout. On affectoit continuellement une ardente admiration pour des choses que l'on ne comprenoit point et pour des arts qu'on étoit hors d'état de juger. On voyoit des gens du monde, qui ne sentoient pas la mesure des vers, s'extasier en parlant de poésies qu'ils n'avoient jamais lues; et des admirateurs en-

thousiastes de Voltaire et de Rousseau, qui ne savoient ni le françois ni l'orthographe, et qui n'auroient pas été capables d'écrire passablement un billet. Des littérateurs d'une complète ignorance en musique, écrivoient et publioient les plus ridicules dissertations sur le mérite musical des productions de Gluck et de Piccini. On se passionnoit sans rien sentir, et, sans étude et sans connaissances, on jugeoit tout hardiment et en dernier ressort. Cette affectation eut les plus funestes conséquences; elle rendit l'esprit aussi faux que les caractères; on adopta aveuglément toutes les opinions que l'on crut dominantes, et qui pouvoient donner une espèce de réputation, de quelque genre qu'elle fût. Bientôt celle de l'esprit et des talens ne suffit pas; on prétendit à *l'éloquence*, *à la force*, *à l'originalité*, *au génie*. Jadis, dans le monde, on se contentoit d'obtenir de la considération; il ne falloit pour cela qu'une conduite sage et noble; mais, quinze ans plus tard, *l'insipide estime* fut abandonnée *à la médiocrité;* on vouloit *de la gloire*, ce qui préparoit à vouloir des royaumes. On prit un jargon philosophique, c'est-à-dire pédantesque, souvent inintelligible et toujours frondeur. Au milieu des thèses sentimentales soutenues dans la société, on esquissa *les droits de l'homme;*

on vit naître avec le galimatias, non les nobles idées d'une sage liberté, mais ce qu'on appela depuis *les idées libérales.* En même temps on se moqua de tout; le septicisme, sous le nom de *persifflage*, s'introduisit universellement dans le grand monde. Cette affectation ne fut générale et à son comble que très-peu de temps avant la révolution. On ne dira point qu'elle en fut l'aurore, car elle n'annonçoit nullement la lumière; on ne pourroit la. comparer qu'au sombre crépuscule, qui souvent au déclin d'un beau jour., présage une nuit orageuse et profonde.

Sous le règne de la terreur, *l'affectation* ne conservoit que la déraison et l'emphase, mais d'ailleurs changeant de caractère, elle devint atroce. On n'affecta plus que la férocité. Alors tout fut bouleversé, le langage, les mœurs, la signification des mots, l'expression des sentimens, la louange le blâme, les vices et les vertus; la crainte si timide jusqu'alors, quittant son maintien naturel, prit tout à coup un air menaçant; des hommes qui n'étaient pas nés inhumains, prêchèrent le meurtre pour échapper à la proscription; la lâcheté cacha son épouvante sous un masque affreux souillé de sang!....

Après le règne de la terreur jusqu'à la res-

tauration, il n'y eut point dans le grand monde d'*affectation* marquée. En général, une ambition démesurée s'empara de tous les esprits; on ne fut occupé que du soin de trouver les moyens d'obtenir des *grades*, des emplois *lucratifs*, de l'*argent*, des *majorats*, des *trésors*. Les intrigues d'affaires suspendirent celles de l'amour et de la galanterie; le désir de plaire céda au désir d'élever sa fortune; les grâces françoises tombèrent en désuétude: il n'en resta plus qu'une tradition incertaine et dédaignée; l'amitié ne fut plus qu'une association d'intérêts pécuniaires; elle ne demanda ni soins ni procédés tendres et délicats, mais des services *solides* et réciproques: elle fut un calcul, un marché.

Nous avons vu depuis une étrange affectation (dans quelques personnes), celle d'afficher avec aigreur, avec emportement, l'attachement le plus légitime, le plus vertueux et le mieux fondé; sentiment devenu général, et qui devroit rétablir la paix et l'union dans la société. Ce zèle, affecté ou sincère, n'est pas *selon la science.* Je terminerai cet article par un trait d'histoire: Un courtisan d'Alexandre-le-Grand, dans l'intention d'être cité, se trouvant dans une nombreuse assemblée, y débitoit, d'un ton d'énergumène, beaucoup d'extravagances,

qu'il croyoit très-flatteuses pour le monarque. Le sage Callisthène, qui l'écoutoit, lui dit : *Si le roi t'entendoit, il t'imposeroit silence.*

ROLLIN, *Histoire ancienne.*

AGRICULTURE. Sur la fin du dernier siècle, le goût de l'agriculture fut, comme toute autre chose, une prétention. Tous les hommes, dans leurs terres ou dans leurs maisons de campagne, se crurent tout à coup des *Cincinnatus.* Il leur suffisoit pour cela d'avoir des chapeaux et des souliers gris, et de se promener le matin une heure dans les champs. Depuis la révolution, l'amour universel de l'argent n'a pas réformé les mœurs ; mais cet amour, matériellement solide, a mis à certains égards quelque règle dans les conduites. Nos grands propriétaires ont calculé qu'il valoit mieux s'occuper du soin de faire valoir ses terres, pour en mettre le revenu dans ses coffres, que d'y recevoir avec agrément et magnificence sa famille, ses amis et les étrangers. D'ailleurs, comme il n'y a plus de vassaux, et que l'homme est *libre;* comme il n'y a plus de *seigneurs*, on n'est plus obligé de fonder dans ses terres des écoles pour les petits enfans, et des hospices pour les malades et les vieillards. Les paysans meurent souvent faute de secours, mais libres comme

l'air; ils sont *rendus à la nature*, ils jouissent pleinement de la *dignité de leur être* : que faut-il de plus pour être heureux? Dégagés de toute obligation envers cette classe *rétablie dans tous ses droits d'hommes*, *les ci-devant seigneurs* ne s'occupent plus que de leurs propres intérêts; ils sont devenus très-instruits dans l'art d'élever, non des orphelins, mais des mérinos : on n'a jamais en France tant parlé *de troupeaux*. Sans la politique, l'agiotage, *la hausse* et *la baisse* de la bourse, nos conversations seroient de véritables idylles.

Voici un passage très-remarquable de M. de Voltaire :

« La prétendue égalité des hommes, que » quelques sophistes (1) mettent à la mode, est » une chimère pernicieuse. S'il n'y avoit pas » trente manœuvres pour un maître, la terre » ne seroit pas cultivée. Quiconque possède » une charrue a besoin de deux valets et de » plusieurs hommes de journée; plus il y aura » d'hommes qui n'auront que leurs bras pour » toute fortune, plus les terres seront en va- » leur. »

---

(1) Il vouloit ici désigner J.-J. Rousseau, et non assurément ses amis *les sophistes* encyclopédistes, qui avec beaucoup moins de talent, ont dit les mêmes choses sur l'*égalité*.

AIR (BON). Avant la révolution on appeloit *avoir bon air* la noblesse et l'élégance dans le maintien, dans la manière de s'habiller, de meubler sa maison, de recevoir chez soi, etc. Pour *être de bon air*, il falloit aussi être difficile dans le choix de ses liaisons, et jouir soi-même d'une espèce de considération personnelle. On ne pouvoit avoir *bon air* sans un peu de fortune; néanmoins la richesse, et même le faste le plus éblouissant, ne constituoient nullement le *bon air*; souvent alors on rencontroit des gens d'une extrême magnificence, et qui n'étoient pas de *bon air*. On n'a jamais dit d'un sot, reconnu pour tel, ou d'un homme méprisable, qu'il fût de *bon air*, quelle que fût sa fortune, l'éclat de sa dépense et de son luxe: et ceci seul est un éloge et des mœurs et du goût. Il étoit de mauvais air, surtout pour les femmes, de se montrer trop souvent en public, par exemple aux spectacles. Le *bon air*, composé de mille choses frivoles, avoit cependant toujours pour base un fonds digne d'estime.

Un bon ton étoit une partie indispensable du *bon air*.

Le bon ton consistoit à s'exprimer toujours avec simplicité, réserve, décence, naturel et clarté, et par conséquent à n'employer jamais des manières de parler basses, triviales, libres,

proverbiales ou pédantesques. (Voyez *expressions et phrases de mauvais ton.*)

Après la révolution, lorsqu'une société *toute neuve* commença à se rassembler, le bon air dont on vient de parler étoit tout-à-fait oublié, ou, pour mieux dire, la plus grande partie de ceux qui alloient ouvrir de grandes maisons, n'avoient jamais pu le connoître; ils savoient seulement qu'il faut qu'un beau salon soit bien doré et bien éclairé. Ils refirent un *bon air françois* très-simplifié. La seule richesse, à cette époque, fit *le bon air* et le charme invisible, mais magique, des schalls de cachemire; leur nombre, leur grandeur, leur couleur, décidèrent seuls *le bon air parmi les femmes.*

ALLAITEMENT. — Dans tous les temps les médecins et les moralistes se sont accordés à dire que les mères doivent nourrir leurs enfans; ils le *conseilloient*, J.-J. Rousseau le *commanda*, et il fut obéi. Mais l'eût-il été de même en ordonnant de *bien nourrir* son enfant? c'est-à-dire, en prescrivant aux jeunes mères de renoncer au monde, aux fêtes, aux spectacles, et même à la ville, tout le temps de l'allaitement? S'il eût bien expliqué les devoirs indispensables des nourrices, il est permis de croire que la mode de l'allaitement maternel ne seroit

pas devenue tout à coup si générale sur la fin du dix-huitième siècle.

ALTESSE SÉRÉNISSIME (titre d'). — Ce titre, jadis n'était donné qu'aux princes du sang, on l'a étrangement prodigué depuis, ainsi que celui de *monseigneur*, que les femmes n'ont jamais donné autrefois, ni par écrit, ni de vive voix à un ministre, à moins qu'il ne fût cardinal ou évêque.

Après la chute du trône, on établit les étiquettes et les usages de la cour sur ce qu'on avait pu remarquer en traversant et dévastant d'autres royaumes; les titres d'*altesse*, d'*excellence* et *les chambellans*, devinrent aussi communs parmi nous qu'en Allemagne et qu'en Italie. Comme les Tartares, qui en conquérant la Chine, prirent les lois de cette vaste contrée, on vit en France les vainqueurs adopter une partie des coutumes des vaincus. On vit aux Tuileries un mélange singulier d'étiquettes étrangères. On compléta ce cérémonial de cour en y ajoutant encore beaucoup d'usages de théâtre. Un homme d'esprit remarqua dans ce temps que les présentations à la cour étoient une imitation exacte de celle d'Énée à la reine de Carthage, dans l'opéra de *Didon*. On sait qu'un acteur célèbre fut souvent con-

sulté sur le costume qu'on inventa pour les jours solennels.

AMATEUR DE PEINTURE ET DE MUSIQUE. — Les amateurs, c'est-à-dire les vrais connoisseurs en ce genre parmi les hommes du monde, étoient extrêmement rares autrefois; beaucoup de gens avoient la prétention d'aimer les arts; mais ce n'étoit en général qu'une prétention, qui cependant produisit un bien : ces *amateurs* protégeoient du moins les grands artistes et formoient de belles collections. Les grands peintres n'étoient pas réduits à ne faire que des portraits; on achetoit leurs tableaux. Aujourd'hui il y a beaucoup plus de vrais connoisseurs, et néanmoins depuis vingt ans les meilleurs tableaux de l'école françoise se vendent difficilement. Les richesses conquises sur l'Italie sembloient en diminuer le prix. On a moins de *générosité; un état* de choses si long-temps incertain a dû naturellement produire cet effet. D'ailleurs les grandes richesses n'étoient pas tombées entre les mains des amis des arts; ceux qui possédoient d'immenses fortunes faisoient beaucoup plus de cas d'une bonne table que d'un beau tableau ou d'une musique agréable.

Il y a aujourd'hui plusieurs *amateurs* qui,

par la supériorité de leurs talens, honoreroient l'état d'artiste; ce qu'on n'a vu, avant la révolution, que parmi les femmes (1). Mais il est une classe, celle des gens de lettres, qui s'est toujours piquée d'aimer les arts, et qui ne les a jamais véritablement cultivés. Voltaire, Marmontel et Diderot en ont parlé sans connoissance et sans goût, et souvent même ridiculement, ainsi que tous les littérateurs *glukistes* ou *piccinistes*, et peut-être que maintenant il n'existe pas un seul homme de lettres qui sache dessiner un paysage, ou jouer passablement d'un instrument. Cependant ces arts enchanteurs sont les plus doux délassemens des travaux littéraires; une harpe (quand on en sait bien jouer) est une compagne fidèle qui, dans la solitude d'un cabinet, toujours prête à nous répondre, peut à la fois nous inspirer, nous adoucir et nous consoler. Sa forme élégante, sa vue seule retrace des souvenirs antiques et religieux; on se rappelle que les prophètes menoient avec eux des joueurs de harpe, qu'ils faisoient préluder lorsqu'ils vouloient se disposer à recevoir les inspirations divines; et que le plus saint, le plus

(1) Mais alors le nombre n'en étoit pas aussi considérable qu'il l'est aujourd'hui.

éloquent des rois de l'antiquité, pour mieux toucher la bonté suprême, l'imploroit en jouant de la harpe, et, pour célébrer dignement les louanges de l'Éternel, les chantoit sur cet instrument si noble, si mélodieux, qu'il est le seul qu'on ait osé mettre dans le ciel et placer dans les mains des anges.

L'étude constante et bien dirigée des beaux-arts est une source inépuisable d'idées ingénieuses, et d'émotions aussi douces qu'innocentes; enfin elle entretient, jusqu'aux bornes de la vie, ce feu céleste qu'on appelle *imagination*. On exhorte les jeunes littérateurs à se livrer à cette étude délicieuse, ou, s'ils persévèrent à la dédaigner, on leur conseille de ne point parler des beaux-arts dans leurs ouvrages, et de ne point fatiguer le public par une multitude de lieux communs et d'idées baroques sur la peinture, la sculpture, la musique, et de faux jugemens sur les artistes (*Voyez artistes et arts* [*beaux-*]).

AMBITION. — Lisez l'histoire, et surtout celle de France, c'est-à-dire, les gazettes, depuis l'année 1789 jusqu'à l'année 1815 inclusivement, ou rappelez-vous tout ce que vous avez vu depuis vingt-cinq ou même seulement depuis dix ans, et vous connoîtrez par-

faitement dans quels égaremens inconcevables peut jeter une ardente ambition que rien ne réprime, et combien elle peut donner de folie et d'imprévoyance.

Des auteurs modernes, qui d'aucune manière n'ont pu voir et connoître la cour de Louis XV et celle de son vertueux et infortuné successeur, ont représenté dans leurs écrits, et sous les plus noires et les plus fausses couleurs, l'*ambition* des courtisans de ce temps. On a réfuté par des faits, dans ce même dictionnaire, ces imputations injurieuses; on est persuadé que ces auteurs n'ont point eu l'intention de calomnier: mais, par ignorance, ils ont répété, sans réflexion, une partie des déclamations débitées successivement, pendant soixante ans jusqu'à nos jours, par les *philosophistes*, les *jacobins*, et une infinité d'écrivains qui les ont copiés, non sans danger, mais innocemment. (*Voyez cour* et *courtisans*.)

AMEUBLEMENS. — L'inexpérience en ce genre et le mauvais goût de ceux qui remeublèrent des *hôtels* et des *palais* abandonnés, se firent remarquer par mille bizarreries; on plissa sur les murs les étoffes au lieu de les étendre; on calcula que, de cette manière, l'*aunage* étant infiniment plus considérable,

cela seroit beaucoup plus magnifique. Afin d'éviter l'air mesquin qui auroit pu rappeler certaines origines, on donna à tous les meubles les formes les plus lourdes et les plus massives. Comme on savoit en général que la symétrie est bannie des jardins, on en conclut que l'on devoit aussi l'exclure des appartemens, et l'on posa toutes les draperies au hasard. Ce désordre affecté donnoit à tous les salons l'aspect le plus ridicule ; on croyoit être dans des pièces que les tapissiers n'avoient pas encore eu le temps d'arranger. Enfin, pour montrer que les nouvelles idées n'excluoient ni *la grâce* ni *la galanterie*, les hommes et les femmes rattachèrent les rideaux de leurs lits avec les attributs de l'amour, et transformèrent en *autels* leurs tables de nuit. On vit des conspirateurs qui s'étoient baignés dans le sang se coucher sur des lits somptueux, ornés de camées représentant Vénus et les Grâces ! et l'on vit suspendue sur leurs têtes, non l'épée de Damoclès, mais une flèche légère ou des couronnes de rose !.... En général, les tapissiers et les ébénistes, depuis vingt ans, n'ont rien inventé de noble et d'ingénieux, et presque tous les ameublemens des plus riches maisons ont manqué de convenance, de grandeur et de goût. (*Voyez lampes* et *luxe*.)

AMITIÉ. — Dans les quinze dernières années qui précédèrent notre révolution, les démonstrations de l'amitié et les exagérations dans ce genre n'eurent plus de borne dans la société. On a peint avec détail cette espèce d'affectation dans *Adèle et Théodore*, et l'on n'y pourroit ici rien ajouter de plus; mais on dira seulement que si le sentiment manquoit en général de vérité, du moins il y avoit de certains procédés nobles et généreux dont rien ne dispensoit; on ne voyoit jamais un homme supplanter un ami, ou même, sans l'avoir demandée, accepter sa dépouille, ou cesser de voir un ministre disgracié. Il y avoit alors dans la société un tribunal formé par l'opinion, et ce tribunal flétrissoit les actions basses et ne les pardonnoit jamais.

AMOUR. — On n'a jamais vu dans la bonne compagnie des hommes d'assez mauvais ton pour y afficher, comme dans les contes de M. Marmontel, les sentimens les plus dépravés (1); mais sur la fin du dix-huitième siècle, l'affectation de *sensibilité* que chaque jour sem-

(1) L'auteur de ce dictionnaire croit avoir démontré, dans le conte des *Deux Réputations*, la fausseté dangereuse et le ridicule des peintures du monde des contes de M. Marmontel. Nulle réclamation ne s'éleva contre cette critique;

bloit accroître, devint à certains égards si ridicule, que, malgré la grâce et l'élégance des personnes qui l'avoient mise à la mode, elle tomba tout à coup en discrédit; on s'en moqua avec esprit et gaieté; la raison se trouvoit au fond d'accord avec la malice; et, dans ce cas, les épigrammes sont véritablement redoutables; la raison a toute son autorité, tout son poids, lorsqu'elle amuse la malignité. On vit se former dans la société *un parti de l'opposition*, qui, par sa gaieté, la légèreté de son ton, la finesse de ses plaisanteries, déconcertoit sans cesse le sérieux de *la secte sentimentale*, et déjouait ses plus touchantes dissertations. Tandis que les uns affichoient en tout genre les sentimens les plus exagérés, les autres affichoient une insouciance que souvent ils n'avoient pas, et bientôt la vérité ne se trouva plus ni d'un côté ni de l'autre. A force de se moquer des fausses vertus, on finit par estimer moins les véritables, parce qu'on ne les discerna plus, et que l'habitude du sarcasme et de l'incrédulité s'étendit à tout indistinctement. Lorsqu'on a eu le malheur de mettre tout son

---

et, quelques années après, M. Marmontel, faisant une nouvelle édition de ses contes, retrancha de l'ancienne préface cette phrase : *Si ces contes n'ont pas le mérite de peindre fidèlement le monde, ils n'en ont aucun.*

amour-propre à n'être la dupe d'aucune affectation, on perd l'heureuse faculté d'admirer, et on ne passe alors que trop facilement de la censure à la satire, et de la médisance habituelle à la calomnie. Ainsi, dans le monde, l'esprit observateur n'est pas sans danger; il aiguise sans doute la finesse de l'esprit, mais il peut gâter le caractère, si le cœur n'est pas essentiellement sensible et bon. On étoit frappé dans le monde des contrastes les plus étonnans; on entendoit les discussions les plus étranges, et, dans la même société, les entretiens les plus singuliers et les plus opposés entre eux. Des femmes d'une conduite au moins imprudente dissertoient gravement sur toutes les affections de l'âme et sur les devoirs de la vie. Livrées à l'ambition, à la plus extrême dissipation, elles vantoient avec enthousiasme le charme de la retraite, de la lecture, et la puissance de l'amitié; elles peignoient l'amour sous les traits les plus romanesques, et ne le concevoient que *platonique*. D'un autre côté, et souvent dans le même salon, on ne parloit qu'avec une ironie piquante de l'amitié, de l'amour, et l'on se glorifioit de ne croire qu'à la vanité. En effet, l'amour-propre seul formoit presque toujours le fond de ces liaisons; on vouloit surtout qu'elles fussent brillantes; on

croyoit que le langage d'une pruderie sentimentale dispensoit du mystère, et que d'ailleurs l'éclat des conquêtes effaçoit la honte des égaremens. Il y avoit dans toutes les têtes (du moins à bien peu d'exceptions près) une fermentation d'orgueil, de prétentions, de désirs ardens d'obtenir des succès, de quelque genre qu'ils fussent, qui, jointe à la confusion des idées morales, au dénûment de principes, dénouoit peu à peu tous les liens de la société, et dessèchoit l'âme en exaltant l'imagination. On ne marchoit point avec effronterie vers le vice, on ne levoit point avec audace le masque de la vertu; au contraire, on parloit toujours d'elle, sinon avec le charme de la vérité, du moins avec les expressions de l'enthousiasme. On n'étoit pas tout-à-fait hypocrite; on mettoit plus de soin à s'abuser soi-même qu'à tromper les autres; on se pervertissoit en croyant raffiner, épurer tous les sentimens; l'artifice n'étoit pas toujours avec la fausseté, mais la déraison étoit partout. Au milieu de ce désordre intellectuel et moral et d'un égoïsme universel, l'amour fut dénaturé comme tous les autres sentimens. Dans la conversation, on finit par le représenter comme une passion véhémente jusqu'à la démence, jusqu'à la rage, et, dans la réalité, il n'eut en général qu'une

influence d'intrigues sur la dernière moitié du dix-huitième siècle.

LE PALAIS DE L'AMOUR (a),

ALLÉGORIE.

L'Amour, toujours en l'air, n'avoit point de palais :
Quel besoin en a-t-il, ne se fixant jamais?...
Le dépit, il est vrai, souvent la jalousie,
Et quelquefois sa perfidie,
Le font bannir, et brusquement;
Errant alors de rive en rive,
Il se console en voltigeant;
Et, dans sa course fugitive,
Escorté des jeux et des ris,
Il trouve aisément un logis.
Il est charmant quand il arrive!....
Enfin, chassé pour quelque malin tour,
Honteux, proscrit, il lui prit fantaisie
De se livrer à la misanthropie,
D'abandonner les humains et sa cour,
De cacher sa peine secrète
Dans une profonde retraite.
Là je veux bâtir, dit l'Amour,
Et m'ensevelir..... tout un jour!
Je l'avoue, en dépit de mon humeur légère,
Il n'est pas trop convenable qu'un dieu,
En aucun temps, en aucun lieu,
N'ait pas au moins un pied-à-terre.

---

(1) Cette petite pièce de vers n'a paru que dans un journal, ce qui nous engage à la placer ici.

Si j'appelois Vulcain pour ces nobles travaux,
Il viendroit avec son bagage,
Et son enclume et ses fourneaux :
On le sait, j'aime le tapage,
Mais non celui de ses pesans marteaux ;
Et le bronze et le fer sont des matériaux
Qui ne sont point à mon usage.
Vulcain est lent et lourd, voilà deux grands défauts
Qui gâteroient tout mon ouvrage.
Minerve pourroit me servir;
Mais, quand j'ai tant de fois refusé d'obéir
A sa voix pleine de rudesse,
Consentiroit-elle à venir?
La déesse de la sagesse
Me fuit et me gronde sans cesse;
Rien ne sauroit nous réunir.
Je conviens qu'en l'art de bâtir
Minerve est experte et savante;
D'Athènes les remparts fameux,
Et la citadelle imposante,
Attestent à jamais son pouvoir merveilleux,
Et donnent à son nom une gloire éclatante;
Mais elle veut de la solidité
Et de la régularité,
Surtout qu'on ait un plan, car elle est si pédante!...
Moi, je veux agir à mon goût;
Je me passerai d'elle; en ceci comme en tout,
Ne puis-je pas compter sur l'Amitié fidèle?
J'ai tant de partisans, et tant d'adorateurs
Légers, charmans, remplis de zèle,
Doués de talens enchanteurs!

Bacchus, Momus, Apollon, Terpsichore,
Le doux Zéphyr et la brillante Flore :
Ces deux derniers, par leurs goûts et leurs mœurs;
Leurs emplois et leur élégance,
Méritent bien la préférence.
Accourez, mes amis, apportez-moi des fleurs;
Il dit : et dans l'instant, sur un léger nuage;
Formé d'odorantes vapeurs,
Flore et Zéphyr atteignent le rivage,
Qui retentit encor des accens séducteurs
Du Dieu pétulant et volage
Qui bouleverse et gagne tous les cœurs;
Allons, dit-il, mettons-nous à l'ouvrage;
Travaillons ici tour à tour.
Au sein de la mer inconstante,
Vous le savez, Vénus reçut le jour,
Et c'est sur cette île flottante
Que j'établirai mon séjour.
Flore applaudit. — Posons d'abord, dit-elle;
Les fondemens de ce palais divin,
Et qui, construit par votre main,
N'aura ni rival ni modèle.
— Des fondemens, reprit l'Amour,
Eh! ce seroit bâtir dans le genre gothique!
Il n'en faut point; je ne veux rien d'antique
Dans mon palais, ainsi que dans ma cour.
Élevons tous les trois un édifice unique,
Nous aurons bientôt fait; je suis expéditif.
D'abord ici, rien de lourd, de massif,
Une architecture légère,
Point de ciment et point de pierre :
De la mousse, des fleurs, de verdoyans rameaux;

Disposés avec symétrie,
Formeront le plancher, le toit, les chapiteaux;
Pour colonnes, quatre roseaux;
Voilà mon plan. — L'idée en est jolie,
Dit la déesse du printemps,
Et nos travaux seront peu fatigans.
Voulez-vous cette fleur, si modeste, si belle;
Et qui, sans faste et sans odeur,
De la pourpre de Tyr efface la couleur?
— Quoi! cette fleur sempiternelle,
S'écrie en riant Cupidon;
L'insipide et froide immortelle!
Gardez, gardez ce joli don,
Que votre main galamment me destine,
Cette fleur à prétention
Aux jardins de Paphos n'a jamais pris racine.
Laissons aussi le lis à la candeur,
Je ne veux pas chez moi de symbole imposteur;
Je trompe assez en d'autres choses;
Donnez-moi du myrte et des roses!
En un clin d'œil nous allons le finir,
Ce monument de nouvelle structure;
Je n'y mettrai ni porte ni serrure,
Il faut pouvoir surtout librement en sortir:
En tout temps, mon plus grand plaisir
Est de chercher quelque aventure,
De prendre mon essor, d'aller et de venir.
Ici semons la violette;
Sur les ronces artistement
Jetons le jasmin odorant.
Je ne sais bien cacher que l'épine indiscrète.
N'oublions pas la girouette;

Car il faut avouer que pour mon bâtiment
C'est une pièce nécessaire.
Tenez, cette feuille légère,
Mise au sommet adroitement,
Fera justement notre affaire.
Le voilà donc construit ce palais ravissant!
Reposons-nous; et vous, aimable Flore,
Versez-y vos parfums; que Phébus le colore!
Qu'il rende plus brillant l'éclat de chaque fleur!
Que l'amoureux Zéphyr et les pleurs de l'Aurore
Y conservent toujours une douce fraîcheur!
A ces mots, Cupidon vole sur le rivage
Pour contempler de là son élégant ouvrage.
Tout à coup le ciel s'obscurcit;
Le vent siffle, l'onde mugit;
En un instant l'île flottante,
Se balançant sur la mer ménaçante,
S'égare, succombe, périt.
L'amour vit son palais, son chef-d'œuvre détruit
Par les flots, les vents et l'orage,
Et vous croyez qu'il s'affligea?
Tout au contraire il rit, il le recommença
Pour le livrer encore au danger d'un naufrage.

AMUSEMENS. — Ils furent brillans et nobles dans le siècle dernier. Il régnoit alors une grande magnificence dans les maisons des princes, et même dans celles des particuliers riches; on y donnoit des fêtes, on y jouoit la comédie, on y jouissoit d'une parfaite liberté. Il y avoit à Paris une grande quantité de maisons ou-

vertes. Dans les sociétés particulières on faisoit de la musique, on jouoit des proverbes; ce qui étoit plus ingénieux et plus spirituel que de jouer des *charades*. Tout à coup les prétentions à l'esprit mirent les sciences à la mode; on fit pendant les hivers des cours de chimie, de physique, d'histoire naturelle; on n'apprit rien, mais on retint quelques mots scientifiques; les femmes prirent une teinte de pédanterie; elles devinrent moins aimables, et se préparèrent ainsi à disserter un jour sur la politique.

Les femmes pourroient, aussi-bien que les hommes, s'appliquer avec succès aux sciences, en renonçant à une partie des amusemens frivoles qui occupent presque toutes leurs journées. Mais, quand elles voudront n'avoir que l'apparence de l'instruction, elles ne tromperont personne à cet égard, et elles perdront tous les agrémens de leur sexe; car le ridicule le plus frappant de la pédanterie est réservé à cette prétention mal fondée.

Une mode que nous avons toujours vue en France dans le grand monde, et qui vraisemblablement ne passera jamais, est celle de se plaindre, et d'affecter la lassitude de la dissipation et des plaisirs bruyans. A croire les gens du monde, on doit être persuadé qu'ils

n'aspirent qu'à la retraite, et qu'une vie simple, champêtre et solitaire, est l'unique objet de leurs désirs. Les femmes surtout sont inépuisables en gémissemens et en phrases sentimentales et philosophiques, sur le bonheur de l'indépendance et de la tranquillité sédentaire. A les entendre, elles ne sont que des esclaves infortunées, forcées d'agir en tout malgré leur volonté secrète et contre leur inclination. D'après ces discours, il faut penser qu'elles seroient infiniment plus heureuses dans une chaumière, ou dans la grotte paisible d'un désert. Vont-elles au spectacle, elles en sont excédées; elles trouvent la Comédie Françoise insipide, l'Opéra ennuyeux, Brunet et Potier pitoyables; elles n'avoueront jamais qu'ils les ont fait rire. Cependant elles ont des loges, ou elles en empruntent sans cesse. Sont-elles invitées à un grand dîner : quelles lamentations sur la nécessité de se parer, et sur l'ennui mortel de la représentation ! et elles passent journellement trois ou quatre heures à leur toilette, et se ruinent en schalls, en habits et en chiffons. Reviennent-elles du bal ou d'une fête : quelle tristesse ! quel abattement ! quelles déclamations sur la cohue, la foule, les lumières, le chaud ! quel dénigrement de la fête et de tout ce qui s'y est passé ! Néanmoins elles

avoient demandé avec ardeur des billets, et, dans les mêmes occasions, elles intrigueront toujours pour en avoir. Font-elles des visites : quelle désolation sur cet usage et sur la *perte de temps* qu'il cause ! et tous les matins elles sortent régulièrement et ne rentrent qu'à l'heure du dîner. Enfin, donnent-elles des assemblées et reçoivent-elles beaucoup de monde : quelles plaintes amères de la fatigue ! quelles courbatures, quelles migraines sont les suites inévitables de l'obligation cruelle de faire les honneurs de sa maison !..... Tout ce mécontentement se manifeste dès la première jeunesse ; on a entendu dire toutes ces choses et on les répète ; elles font partie des phrases d'usage que l'on a apprises durant son éducation. Toute jeune personne bien élevée les sait par cœur, ou garde cette habitude ; et aujourd'hui l'âge mûr les fortifie encore. Quand on a des filles de quinze à seize ans, c'est pour elles qu'on va dans le monde et qu'on se trouve à toutes les fêtes, qu'on suit tous les bals. *C'est pour elles* qu'on se pare à peu près comme *elles ; c'est pour elles* qu'on leur fait mener un genre de vie qui ôte toute possibilité d'acquérir de vrais talens et une solide instruction. Il y a vingt-cinq ans que les jeunes personnes à marier ne paroissoient jamais dans le monde ; elles n'alloient,

durant le carnaval seulement, qu'à des bals d'enfans, qui commençoient à six heures et finissoient à dix. Comment toutes les mères, qui ont des goûts si sédentaires, ne reprennent-elles pas cette ancienne coutume, si bonne dans toute éducation, et si salutaire pour la santé?

D'où viennent ce dénigrement et ce ton de misanthropie presque universels parmi les femmes de tout âge. On ne se rend point intéressante par des plaintes affectées, par des peines imaginaires, par une inconséquence frappante à tous les yeux; et rien n'est plus ennuyeux qu'une complainte éternelle sur l'ennui. Les jeunes femmes pensent-elles qu'elles excusent, par ce langage, une excessive dissipation et une totale oisiveté? Elles se trompent; elles auroient droit à l'indulgence, si la nouveauté, l'amusement en étoient la cause: on pourroit se dire qu'avec un peu de temps elles s'en lasseroient et changeroient de manière de vivre. Mais qu'espérer d'une personne de dix-huit ans, blasée, misanthrope, dégoûtée de tous les plaisirs brillans de la société, qu'on rencontre et qu'on voit partout? Tout ce que nous oserons dire à cet égard, c'est qu'on est doublement condamnable d'employer l'artifice lorsqu'on peut, sans danger et sans scandale, montrer de la bonne foi.

ANGLOMANIE. — Ce furent les philosophistes et surtout M. de Voltaire, qui répandirent en France l'anglomanie, qui devint si générale sur la fin du dernier siècle. M. de Voltaire, à la vérité, critiquoit avec beaucoup d'injustice Shakespeare et les autres grands littérateurs anglois, dont il empruntoit les principales beautés sans les citer; mais, d'un autre côté, il répétoit dans tous ses pamphlets, et dans son *Dictionnaire philosophique*, que les François étoient des *Welches*, que ce siècle *étoit dans la boue*, etc.; et il vantoit avec emphase la constitution, la liberté, les mœurs angloises. Les encyclopédistes et tous les jeunes auteurs copioient ces pompeux éloges; et, tandis qu'on se moquoit de nous sur tous les théâtres de l'Angleterre, nous faisions sur les nôtres le panégyrique des Anglois. Les femmes ne portoient plus que des robes à l'angloise, des papelines, des moires, des toiles, du linon d'Angleterre; elles vendoient leurs diamans pour acheter des petits grains d'acier et des verreries angloises; la poterie angloise faisoit dédaigner la porcelaine de Sèvres; on reléguoit dans les garde-meubles les magnifiques tapisseries des Gobelins pour y substituer du papier bleu anglois; on renonçoit à toute conversation pour passer les soirées à prendre du thé et à manger des tar-

tines de beurre; on culbutoit les beaux jardins de Lenôtre; on contournoit nos majestueuses allées *à perte de vue;* on détruisoit nos bassins et nos jets d'eau; on creusoit de petits ruisseaux bourbeux, honorés du nom de rivières; on surchargeoit nos parcs de ponts, d'ermitages, de ruines, de tombeaux; nos jeunes gens alloient passer huit jours à Londres pour y *apprendre à penser.* Le résultat de cette étude étoit de raccourcir les étriers de leurs chevaux, de hausser le siége de leurs cochers, et, dans la société, de terminer toutes les discussions par *un pari.* Enfin, on métamorphosa des champs de verdure en tapis de jeu; on établit des courses de chevaux; on se ruina, on perdit toutes les habitudes nationales: c'étoit perdre une grande partie de l'attachement qu'on a naturellement pour son pays. On se moqua de l'antique galanterie, de l'ancienne politesse; on cessa d'être François..... L'esprit d'innovation devint général, et cet esprit, uni aux idées *philosophiques,* devoit produire tout ce qu'on a vu. On en étoit là au commencement de l'année 1789!....

APPARTEMENT (GRAND). — On appeloit ainsi, avant la révolution, une assemblée solennelle et générale de toute la famille royale, des princes du sang et de toute la cour, à l'oc-

casion d'un événement mémorable, comme par exemple d'un traité de paix, ou de la naissance ou du mariage d'un prince de la famille royale. Cette cérémonie se réduisoit à faire sa cour au roi, établi à une table de jeu dans un immense salon ou dans une galerie. Toutes les personnes présentées y étoient admises; on jouoit, et les femmes qui ne jouoient pas, faisoient leur cour, assises sur des plians. Dans ces occasions, ainsi qu'habituellement au jeu du roi et de la reine, toutes les femmes présentées, qu'elles eussent ou non *les honneurs du Louvre*, étoient assises, même sans être à la grande table de jeu, ou aux petites tables de jeu particulier des princesses.

Depuis la révolution, quelques journalistes paroissent croire qu'il est plus noble et plus respectueux de mettre toujours au pluriel l'appartement du souverain et des princes. Ainsi, ils disent que le roi sort de *ses appartemens*, qu'il rentre dans *ses appartemens*, ce qui ne s'est jamais dit avant la révolution, parce qu'alors on parloit bien. Le plus grand monarque de l'univers n'occupera jamais qu'un seul palais dans une de ses villes; et dans l'un de ses palais, il ne loge que dans l'appartement qu'il s'est réservé. Le mot *appartement* signifie l'assemblage de plusieurs pièces réunies pour former

un seul logement. On a quelquefois la magnificence d'en avoir deux, l'un d'hiver, l'autre d'été; mais on n'en occupe qu'un à la fois. Ainsi, dire que le roi rentre dans *ses appartemens*, c'est à peu près comme si l'on disoit qu'il entre dans *ses palais* pour aller se reposer dans *ses chambres à coucher*. L'intention de ces manières de parler pourroit être fort respectueuse, mais les phrases n'en seroient pas moins ridicules, et celle que nous critiquons est tout aussi étrange (1).

ARCHITECTURE. — Depuis le grand siècle, celui de Louis-le-Grand, l'architecture s'est soutenue avec honneur en France, mais avant la révolution; car les arts ont été plus florissans sous nos rois que sous le gouvernement révolutionnaire. A Paris, l'église de Sainte-Geneviève, les Écoles de Chirurgie, le palais Bourbon, la construction de la halle; et dans les provinces plusieurs salles de spectacle, surtout celle de Bordeaux, par feu M. Louis,

---

(1) On disoit : *les petits appartemens* de M. le Régent, parce que c'étoit une espèce de petite maison dont souvent des favorites occupoient une partie ; mais, quand il alloit dans le sien, on disoit qu'il rentroit dans son appartement.

sont de fort beaux monumens (1). On n'a pas fait depuis la révolution un édifice qu'on puisse citer.

Il semble que l'architecture, n'étant point un art d'imitation, doive nécessairement finir par répéter ses combinaisons et n'en plus trouver de nouvelles. Les formes des temples et des palais paroissent être épuisées. Cet art pourroit encore offrir des décorations et des idées neuves, dans la construction des tombeaux, des fontaines, et des bains publics.

ART DRAMATIQUE. — Vingt-sept années se sont écoulées depuis la révolution; et en cherchant seulement dans ce même nombre d'années avant la révolution, on trouvera la tragédie de Tancrède; celle d'Iphigénie en Tauride, de Guymond de Latouche; Zelmire et Bayard, de Dubelloy; Warvick, de M. de Laharpe; Guillaume Tell, de Lemière, etc. Les bonnes comédies furent plus rares; mais a-t-on fait, depuis la révolution, une pièce plus morale, mieux conduite et plus intéressante que l'École des Pères, de M. Pieyre? un drame plus

(1) Les escaliers sans soutien, d'une légèreté si hardie, sont d'une invention de ce temps, ainsi que les fenêtres sur les cheminées.

national et plus agréable que la Partie de Chasse de Henri IV? une pièce satirique, plus plaisante que le Barbier de Séville? une comédie plus spirituelle et plus brillante que l'Optimiste? On ne peut se dissimuler que l'art dramatique est étrangement déchu depuis vingt-sept ans; il est facile d'en trouver les raisons.

D'abord, pendant les cinq ou six premières années de la révolution, on vouloit de la férocité dans les tragédies; c'étoit ce qu'on appeloit alors de la grandeur et de l'énergie. Ensuite beaucoup d'auteurs s'appliquoient à trouver des allusions *flatteuses*, des *rapprochemens flatteurs;* par conséquent il falloit éviter avec soin tout ce qui pouvoit au contraire donner lieu à des applications fâcheuses, soit dans le choix des sujets, soit dans les caractères et le développement des sentimens; et, malgré toutes ces précautions, des censeurs impitoyables signaloient leur zèle en mutilant, sous des prétextes toujours puériles et souvent risibles, ces pauvres tragédies composées avec tant de prudence. Les *vils esclaves* qui écrivoient sous le règne du *tyran Louis XIV*, n'eurent aucune de ces entraves; Corneille et Racine écrivirent d'inspiration tout à leur aise. Enfin quelques auteurs ont uniquement travaillé pour un *seul acteur*, et, en faisant des tragédies, n'ont songé qu'à

un rôle, toujours du même genre : ce n'est pas ainsi que l'on fait de bonnes pièces. Cependant on pourroit citer de ces derniers temps trois tragédies qui annoncent beaucoup de talent. Quant aux comédies, on a trop agi dans ce siècle pour avoir pu *observer;* on a mal peint parce qu'on a mal vu. Et d'ailleurs les usages, les manières, le ton, variant et changeant sans cesse avec les divers gouvernemens, les tableaux ont été trop fugitifs pour qu'il ait été possible d'en saisir fidèlement les traits. On peut bien, par une esquisse rapide et légère, fixer l'image d'une ombre; mais l'ombre elle-même, dépourvue de couleurs, vaut-elle la peine qu'un grand maître emploie son talent à en perpétuer le souvenir.

Pour former des ridicules généraux et des mœurs, il faut de longues habitudes; nous n'en avons plus, nous sommes à la fois usés, tout neufs, indécis, irrésolus, sur le ton, les manières, les formes que nous devons adopter; il y a dans la société une telle bigarrure, qu'il est impossible d'y saisir un seul trait caractéristique. Les bons *peintres de mœurs* peuvent bien faire quelques petits portraits isolés; mais, pour tracer ces tableaux frappans de ressemblance que chacun reconnoît, parce que tout le monde en rencontre les originaux, il faut

atttendre. Ainsi le temps seul pourra nous rendre la bonne comédie. (Voyez *Déclamation théâtrale.*)

Lorsqu'un auteur dramatique veut faire une pièce de caractère, il me semble qu'avant de s'occuper du plan, il doit examiner si le caractère qu'il se propose de mettre sur la scène sera plus saillant, offrira un résultat plus moral en le présentant d'une manière burlesque, ou bien en le plaçant dans une pièce d'un comique noble, ou enfin dans un drame pathétique. Par exemple, le caractère de l'avare fournissoit naturellement des scènes beaucoup plus comiques que celui du misanthrope. Comme il faut placer le caractère qu'on veut peindre dans les situations qui peuvent mieux le faire ressortir, le *colérique* ne sauroit convenir à la comédie; ce caractère est fait pour la tragédie; il a été peint dans *Venceslas*, dans le *Duc de Foix*, etc. Le *Joueur* anglois et l'imitation de Saurin sont des pièces médiocres; mais l'idée d'offrir les funestes conséquences de ce caractère étoit bonne et morale; il falloit le traiter dans ce genre; il falloit, non que le joueur égayât les spectateurs, mais qu'il les fît frémir. Le caractère du méchant demandoit surtout une intrigue profondément combinée, un grand mouvement; et c'est précisément ce qui

manque à cette pièce si charmante d'ailleurs. Congrève a peint le méchant avec beaucoup plus de génie, dans sa pièce intitulée *Double Dealer.* L'intrigue de cette pièce est un chef-d'œuvre (1). Tout caractère bas doit être banni du genre sérieux; il n'y paroîtroit que plat et dégoûtant. Le caractère de l'hypocrite ne pouvoit être placé avec un grand succès que dans une pièce comique; car l'hypocrisie ne forme point le caractère du Mahomet de Voltaire; elle n'est pour lui qu'un moyen, et l'auteur auroit pu intituler cette pièce l'*Ambitieux.* Le glorieux devoit produire une comédie d'un genre noble; il falloit représenter un grand seigneur insolent et dédaigneux, mais dont l'orgueil fût nécessairement modifié par l'habitude de vivre à la cour et par l'usage du monde, comme la misanthropie d'Alceste est contrainte par les mêmes bienséances. On ne pouvoit donner au glorieux des ridieules frappans et grossiers; il falloit les peindre avec finesse et pro-

(1) Le dénoûment n'en vaut rien, et la licence de cette pièce est extrême; mais, avec quelques changemens, il seroit facile, en conservant les beautés supérieures de cette comédie, d'en enrichir notre théâtre. Il est étonnant que nos littérateurs, en parlant de Congrève, n'aient jamais cité cette pièce, qui est certainement son chef-d'œuvre.

fondeur, c'est ce que n'a pas fait Destouches; son glorieux ne ressemble à personne; cet ouvrage offre l'exemple singulier d'une pièce intéressante, remplie de mérite, et dont cependant le caractère principal est manqué. Après avoir décidé de quelle manière on doit offrir le caractère principal, c'est-à-dire, si ce sera d'une manière comique ou sérieuse, on ne doit plus s'occuper que du soin de le placer dans une situation embarrassante, qui le développe tout entier, en lui causant toute la gêne qu'il peut souffrir; et pour cela, il faut toujours que la situation contraste avec le caractère. C'est ainsi que Molière place l'avare dans la nécessité de faire une dépense, de donner un grand festin. C'est ainsi qu'il représente le misantrope passionnément amoureux d'une coquette qui n'aime que le monde et la dissipation. Il y a des caractères qui demandent une intrigue, tels que le méchant, le jaloux, l'ambitieux. Une femme angloise, qui avoit beaucoup de talens et un nom singulier, *Suzane Cent-Livres* (1), a fait une charmante comédie de caractère et d'intrigue, intitulée *The Buzy Body*, nom qui ne pourroit être traduit en françois que par celui d'*Affairé*; mais, pour bien exprimer le sens de

(1) Son mari, qui étoit François, s'appeloit Cent-Livres.

celui de la pièce angloise, il faudroit dire l'*Affairé, officieux et brouillon.*

Les grands caractères, c'est-à-dire, ceux qui sont dominés par un vice ou un travers marquans, sont non-seulement épuisés en littérature, mais n'existent plus dans la réalité. Le dernier degré de la civilisation, sans les détruire, les mitige et les masque; les convenances sociales, devenues vulgaires, en adoucissent les traits; l'amour-propre y mêle d'autres travers qui en font des caractères composés, ils n'ont presque plus rien de théâtral; le vice au fond est le même, mais le ridicule n'y est plus. Les bons peintres de mœurs peuvent aujourd'hui montrer plus que jamais de la finesse et de la pénétration; mais ils ne seront plus comiques, ils ne feront plus rire; on ne trouveroit plus dans tout Paris un seul Harpagon. Tous nos Harpagons ont de bonnes manières et un langage raisonnable; on ne pourroit les peindre que par leurs actions, et rien ne seroit moins plaisant. Il y avoit jadis beaucoup d'avares aussi francs que celui de Molière, et ce personnage étoit d'autant plus comique pour les spectateurs, que l'amour de l'argent n'étoit nullement alors un vice général. On a donc tort de reprocher à nos auteurs dramatiques qu'ils ne savent nous égayer que par des bouffonne-

ries et des caricatures : ce qui peut fournir un bon comique ne se trouve plus dans la société. Il n'y a plus d'originaux, il n'y a plus de ridicules. Nous avouons franchement qu'en faisant cette remarque, nous n'avons nullement l'intention de faire l'éloge du temps présent. On a inventé dans ces derniers temps un genre de pièce très-nuisible à l'art dramatique en général : c'est ce qu'on appelle les *pièces de circonstances;* c'est-à-dire, des pièces jouées d'abord à la cour, ensuite à Paris, et qui expriment l'amour pour le souverain, ou qui célèbrent d'heureux événemens publics. Ces pièces, qui n'offrent ni intrigues, ni caractères, ne peuvent rester au théâtre, ainsi que l'annonce leur titre, et elles sont un très-mauvais emploi du temps et des veilles des auteurs dramatiques. Il vaudroit beaucoup mieux, dans ces occasions, faire comme autrefois de véritables pièces, précédées de petits prologues d'une ou deux scènes. Aux fêtes de la cour de Louis-le-Grand, on vit successivement les premières représentations des pièces de Racine, de Molière, et des opéra de Quinault. De tels ouvrages honoreroient beaucoup plus des fêtes royales que ne peuvent le faire les *pièces de circonstances* les plus flatteuses. L'usage des *prologues* a été suivi sous les deux derniers règnes; cependant un

auteur, qui a saisi ou créé tous les genres de flatterie, ainsi que tous ceux de la satire, M. de Voltaire, qui a tant calomnié les rois, inventa les *pièces de circonstances*. Il fit, pour louer Louis XV, un drame intitulé *Trajan* (flatterie qui depuis n'a été que renouvelée). L'ouvrage ne valoit rien, et le roi lui-même le jugea ainsi. Après la représentation, M. de Voltaire entr'ouvrit la loge où étoit le roi, et, s'adressant à M. le maréchal de Richelieu, lui dit, de manière à être entendu du roi : Trajan est-il content ? Le roi, choqué de cette liberté, terrassa l'auteur par un regard sévère. M. de Voltaire, déconcerté, se hâta de s'éloigner (1). Cet essai ne mit pas en vogue les *pièces de circonstances*, qui n'ont été à la mode que depuis la révolution. Enfin, une chose également nuisible à la littérature, au bon goût et aux mœurs, c'est la grande quantité de spectacles. (Voyez *Mélodrames*.) Avant la révolution, nous n'avions que la Comédie Françoise, l'Opéra, la Comédie Italienne, les Bouffons, et c'étoit assez. (Voyez *Spectacles*.)

ARTISTES. — Il seroit à désirer que tous

(1) Cette anecdote est rapportée dans le *Cours de Littérature* de M. de La Harpe, qui n'est pas suspect de malveillance lorsqu'il parle de M. de Voltaire.

les artistes connussent les avantages d'une bonne éducation et des bonnes mœurs réunies aux talens; ils auroient dans la société l'existence la plus agréable et la plus brillante. On souffre lorsqu'on voit un artiste distingué par un talent supérieur, se rabaisser par ses goûts, son ton, ses manières, et une ignorance honteuse. Les arts, ennoblis par la conduite et la culture de l'esprit, seroient une si belle parure de la vertu! L'obligation d'être instruit est plus particulièrement rigoureuse pour les peintres, qui doivent savoir parfaitement l'histoire ancienne et moderne, tout ce qui a rapport aux coutumes et aux costumes antiques, la mythologie, et qui même doivent connoître les poëmes anciens et modernes. Ainsi, l'étude des langues leur seroit très-utile. Les anciens peintres de la grande école italienne avoient presque tous les plus vastes connoissances, et une quantité prodigieuse parmi eux joignoient à cette instruction les talens de la poésie et de la musique. La culture des arts étend et complète celle de l'esprit; et l'instruction à son tour est nécessaire aux arts, et donne aux artistes une considération qu'ils n'auront jamais sans elle. Un homme de lettres peut, sans s'avilir, donner des leçons publiques de littérature et vendre ses ouvrages. La seule différence qui se trouve entre obtenir

une place qui vaut de l'argent, et assurer son sort comme artiste, est que dans le dernier cas il faut nécessairement avoir un talent, et que, dans le premier, très-souvent l'intrigue en tient lieu. Ainsi, un artiste musicien peut fort noblement donner des leçons et des concerts publics; car le public, les princes, et tous ceux qui veulent s'initier dans les arts, doivent une juste rétribution aux talens. Mais il est indigne d'un grand artiste de paroître chez les particuliers comme un ménétrier et d'y faire payer ses soirées. C'est s'exclure soi-même de la bonne compagnie, que s'y montrer sous cette forme mercenaire, qui n'a droit à aucun égard de société. Quand les artistes d'un talent supérieur sauront se respecter eux-mêmes, qu'ils auront une réputation sans tache, de l'usage du monde et une conversation agréable, ils seront recherchés dans la société avec autant d'empressement que de grâce.

ARTS (BEAUX-). — Nous avons déjà dit qu'avant la révolution l'architecture a eu beaucoup plus d'éclat que dans ces derniers temps; et les sculpteurs françois, depuis cette époque, n'ont rien fait que l'on puisse comparer aux beaux ouvrages de Pigale, de Coustou, de Julien, d'Allegrin, etc. La peinture a été plus

heureuse, mais on n'a pas fait de plus beaux tableaux que le *Serment des Horaces*, la *Mort de Socrate*, de M. David, la *Cananéenne*, le *Marius*, de M. Drouais, etc.; et, dans un genre moins relevé, mais charmant, rien n'a égalé M. Greuze. La seule miniature a fait des progrès; nul peintre en ce genre n'a eu le fini et la perfection de MM. Isabey, Augustin, et de quelques autres. M. Haller, dans le dernier siècle, avoit mis à la mode un fort mauvais genre de miniature; il ne visoit qu'à l'effet des masses et négligeoit entièrement les détails; c'est un défaut intolérable dans une miniature, qui demande nécessairement à être vue de près: c'est même un défaut en tout genre de peinture, car la sublimité de l'art est de réunir tous les genres de beauté, et le *fini* en est un très-précieux. Sans doute il ne faut pas qu'il nuise à la liberté du dessin, à l'expression, à l'effet de l'ensemble; mais un peintre véritablement supérieur peut réunir tous ces divers genres de mérite, comme le prouvent les chefs-d'œuvres des grands maîtres. Le chevalier Reynols, en Angleterre, a fait des portraits d'un fort bel effet, mais qui sont peints comme des décorations d'Opéra; ce n'est pas ainsi que Rigault, Testelin, Vandiek, etc., faisoient leurs beaux portraits, et que les fait aujour-

d'hui un grand peintre d'histoire, M. Gérard.

On devroit n'admettre, dans la peinture (1), que le genre héroïque et le genre gracieux, et rejeter le grotesque et le trivial, par conséquent les tabagies, les vendeuses de poissons, etc., c'est-à-dire, presque tous ces tableaux flamands que l'on a si souvent préférés aux sublimes productions des écoles d'Italie. La durée et l'immobilité de la peinture et de la sculpture indiquent assez qu'elles ne doivent représenter que des actions et des choses dignes d'être consacrées. L'art mobile de la représentation théâtrale n'exige pas la même sévérité; on peut avec plaisir voir plusieurs fois une pure bouffonnerie. L'art plus fugitif encore de la musique permet aussi quelques écarts, quelques folies passagères; il n'en est pas ainsi du tableau qu'on voit tous les jours et toute la vie. Il faut être bien dépourvu de délicatesse et de bon goût pour se plaire, pendant vingt-cinq ou trente ans, à se voir entouré de vieillards ignobles et hideux, de cuisinières dégoûtantes et de portefaix ivres. Il est étrange de s'enfer-

(1) Le morceau suivant, sur la peinture, est extrait du *Journal imaginaire* du même auteur; mais ce même morceau étoit tiré de ce dictionnaire manuscrit; ainsi la page qu'on va lire n'est ici qu'une restitution.

mer chaque jour dans son cabinet pour y vivre en aussi mauvaise compagnie, et souvent de se ruiner pour étendre et prolonger une telle jouissance. Et que penser des artistes qui choisissent constamment de tels objets? On se moqueroit avec raison d'un peintre de fleurs et de fruits, qui, au lieu de les représenter avec toute leur fraîcheur, ne s'attacheroit à les peindre, avec une parfaite vérité, que moisis, fanés et desséchés. Le peintre de figures est-il plus excusable, lorsqu'il n'emploie ses talens qu'à représenter des figures dont les formes, l'attitude et l'action sont également grossières, et dont l'expression est basse et ridicule?

Quant à la poésie, on a perfectionné son *mécanisme*, on versifie mieux; mais, quoique nous ayons plusieurs poëtes d'un grand talent, ont-ils surpassé ceux du siècle dernier? Tout, depuis vingt-six ans, devient purement *matériel*: triste influence du philosophisme! Aussi a-t-on nouvellement inventé ce qu'on appelle très-improprement le *genre descriptif*. Nos poëtes, dans leurs grands ouvrages, uniquement occupés des lacs, des fleuves, des mers, des paysages pittoresques, des rochers et des cavernes, finiront par oublier qu'il existe des créatures humaines, dont les passions, les affections et les sentimens peuvent intéresser.

Les descriptions, ornemens nécessaires dans un poëme, n'y doivent être que de brillans accessoires et ne sauroient constituer un genre.

Pour la musique, nous ne pouvons citer qu'un bien petit nombre d'excellens compositeurs françois, et les amateurs n'ont point oublié Monsigny, Grétry, Duni, Philidor, etc. (Voyez *Musique instrumentale*.)

ARTS D'INDUSTRIE. — Voyez *Manufactures*.

ASSEMBLÉES. — Dans quelques sociétés, et surtout dans les feuilles publiques, on a fort mal à propos substitué à ce mot, celui de *réunion*; car le mot de réunion, dans ce sens, exprime seulement que des personnes qui se connoissent intimement, se donnent rendez-vous et se retrouvent ensemble. Ainsi, on peut dire *une réunion de famille*, *une réunion d'amis*. Mais il est ridicule d'appeler *réunion* le rassemblement de deux ou trois mille personnes à un spectacle, à une fête, et il faut dire alors une *assemblée*, comme on disoit autrefois. On ne pensoit peut-être pas, dans ce temps, avec cette *profondeur* devenue maintenant presque universelle; mais on n'employoit pas (du moins généralement) des expressions impropres.

ATHÉES. — M. de Voltaire, dans son Dic-

tionnaire philosophique, au mot *athée*, fait le plus grand éloge des *athées*. Il dit que l'*athée*, *dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes*. C'est ce qu'on a vu sous le règne de Roberspierre. Dans le même ouvrage, au mot *âme* (article *absurde* et *infâme*, d'un bout à l'autre), M. de Voltaire adresse aux gens religieux cette burlesque apostrophe : « Vous, » ennemis de la raison et de Dieu, vous qui » blasphémez l'un et l'autre (1), vous traitez » l'humble doute et l'humble soumission du » philosophe, comme le loup traite l'agneau » dans les fables d'Ésope. » On connoît la profonde *humilité* des philosophes modernes; mais on ne se rappelle pas trop les noms de ceux que les gens religieux ont emportés au fond d'une forêt pour les dévorer. On sait seulement que les *humbles* disciples des philosophes ont fait périr des milliers de victimes sur les échafauds. On sait encore que d'Alembert, dans ses lettres au roi de Prusse, l'exhortoit, ainsi que Voltaire, à persécuter les jésuites; que Voltaire, dans les siennes, disoit que, s'il étoit roi, il emploieroit le fer et le feu pour exterminer les chrétiens; que Diderot a écrit qu'il voudroit

(1) En croyant que ce Dieu veut un culte et qu'il punit le crime.

pouvoir étrangler le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre.... ; que l'apostat philosophe Raynal a montré, s'il est possible, encore plus de fureur et de violence.... Les agneaux d'Alembert, Diderot, Raynal et Voltaire.... Quel troupeau !...

AUMONES. — Les philosophistes parloient beaucoup de *bienfaisance*; mais (à l'exception d'un très-petit nombre) pour n'avoir rien de commun avec les chrétiens, ils *faisoient peu la charité*. Sous le règne de la terreur, un pauvre vieillard, demandant l'aumône au nom de Jésus-Christ, fut sévèrement réprimandé par un jacobin. Hélas ! citoyen, répondit le mendiant, c'est qu'autrefois, pour l'amour de ce nom, on soulageoit ma misère, et j'ai beau demander au nom de l'*Être-Suprême*, on ne me donne rien. On peut être humain et libéral sans religion ; mais jamais la compassion naturelle ne produira ces actions, ces sacrifics, et les dévouemens sublimes dont la piété offre une si grande multitude d'exemples. Il est des vertus que la religion seule peut donner (1). Il en est plusieurs qu'elle seule encore peut porter au plus

(1) Par exemple, l'*humilité*. Le chrétien seul peut être véritablement humble ; il ne s'attribue rien, il sait que tout

haut point de perfection, et la bienfaisance est de ce nombre. (Voyez *Fondations et Quêtes*.)

AUTEURS. — Une multitude *d'auteurs de profession* s'obstine, depuis cent ans, à reprocher aux princes, aux grands seigneurs, aux nobles, un dédain absurde pour la littérature et pour les gens de lettres. Ce reproche a pu être fondé dans les premiers temps de la monarchie; mais il n'existoit pas de littérature nationale dans ces siècles reculés. On ne pouvoit s'enthousiasmer alors que pour les exploits guerriers qui affermissoient les trônes et qui préservoient de l'invasion des barbares. Depuis Louis XI surtout, il n'y a point d'hommages que les savans et les gens de lettres n'ayent reçu de cette classe, qu'ils ont si souvent calomniée dans leurs ouvrages. On sait quel fut l'enthousiasme de la vertueuse Marguerite de Savoie, première femme de Louis XI, pour les talens d'Alain Chartier. La reine de Navarre, sœur de François Ier., n'aima pas moins les lettres; elle les cultiva, ainsi que le roi son frère. Elle entretint des correspondances littéraires avec plusieurs poëtes; elle faisoit des vers pour eux. L'infor-

ce qui est bon vient de Dieu, et que *la gloire n'appartient qu'à lui.*

tunée Marie Stuart en fit de charmans pour le temps ; ce fut elle qui envoya à Ronsard un superbe rosier d'argent, avec cette inscription : *A Ronsard, l'Apollon de la source des muses.* Charles IX, très-bon poëte pour son siècle, fit de beaux vers pour Ronsard, dans lesquels il mettoit l'*art des vers au-dessus de l'art de régner,* et préféroit la *couronne du poëte* à celle *du roi.* La princesse Marguerite, sœur de Charles IX, et première femme de Henri-le-Grand, se rendit célèbre par le même goût et les mêmes succès. Les meilleurs mémoires historiques de ce règne et des suivans, les plus spirituels et les mieux écrits, ont été faits par des personnes de la cour, parmi lesquelles on compte des princesses et plusieurs autres femmes. Henri-le-Grand aima et protégea les sciences et les lettres avec autant d'ardeur que son petit-fils ; il écrivit bien : il nous a laissé plusieurs jolies chansons. Des ligueurs très-coupables obtinrent de lui, en faveur de leurs talens, non-seulement un généreux pardon, mais des places et ses bonnes grâces particulières (1). C'est en suivant ce bon exemple que Louis XIV

(1) Entre autres, Mathieu, l'historien, qui avait publié contre lui les plus injurieux libelles. Henri IV le fit son historiographe, et l'admit dans sa plus grande intimité.

a répandu tant de gloire sur sa vie, sur son siècle et sur la nation françoise. Anne d'Autriche aimoit la poésie ; elle autorisa même Voiture à faire pour elle des vers badins de société. Mademoiselle de Montpensier honoroit le poëte Ségrais de son amitié ; elle composoit des contes et elle écrivoit sa vie. Le duc d'Orléans, qui fut depuis régent, cultivoit à la fois, et avec succès, la peinture, la musique et la littérature. Dans ce siècle, tous les hommes de la cour et toutes les femmes de la classe noble, distingués par leur esprit (et le nombre en fut grand), presque tous les hommes d'état ont écrit et laissé des ouvrages. La cour de Sceaux fut une véritable académie ; et ce goût pour les lettres, non-seulement s'est perpétué dans le dix-huitième siècle, mais s'y est encore accru ; il perdit, il est vrai, sa pureté et son utilité, et par malheur n'en devint que plus ardent. Pourquoi donc ces éternelles déclamations sur l'ignorance des *courtisans et des nobles*, et sur leur indifférence pour la littérature ?

Que veut-on ? que, dans cette classe, ceux même qui n'ont aucune instruction, qui sont également dépourvus de talens et d'imagination, et qui ne savent pas écrire, composent et publient des livres : c'est ce qu'ils font tout comme les roturiers. Il est donc temps de leur rendre

justice à cet égard, et de convenir que la classe de la noblesse a produit des auteurs dont les ouvrages honoreront toujours la littérature françoise (1); et qu'en outre, depuis trente ans, tous les nobles à peu près sont devenus auteurs. Il résulte de cette manie universelle, qu'au lieu de juges, les vrais littérateurs n'ont plus que des rivaux, même parmi les gens du monde. On ne parle plus d'un ouvrage nouveau que d'après ses systèmes et ses prétentions, et non d'après l'impression qu'il produit. La satire et l'injustice sont plus que jamais les preuves de l'envie qu'il excite; et, lorsqu'il est critiqué vaguement avec aigreur, sans que l'on puisse faire une citation ridicule ou condamner une chose repréhensible, qu'en même temps on convient qu'il est bien écrit, et qu'enfin il se vend bien, on peut être assuré qu'il est bon. (Voyez *Journalistes, Journaux*, *Littérature et Néologisme*.)

M. de Voltaire, dans son Dictionnaire, mot *auteur*, se moque beaucoup des gens de lettres qui mettent leurs titres littéraires à la tête de

(1) Montaigne, Malesherbes, Racan, Sully, le cardinal de Retz, le cardinal de Polignac (auteur du beau poëme l'Anti-Lucrèce); Bossuet, Fénélon, le duc de La Rochefoucauld, auteur des Maximes; Chaulieu, La Fare, Montesquieu,

leurs ouvrages, et qui *apprennent au public* qu'ils sont d'une ou de plusieurs académies. Cependant, puisque dans toute autre profession on met ses titres d'honneur avec sa signature, ne faire aucune mention de ses titres littéraires seroit plutôt un dédain insolent et stupide qu'une preuve de modestie. Il est certainement très-ridicule de se vanter dans ses préfaces de ses succès particuliers, et, comme l'ont fait MM. La Grange-Chancel, La Harpe, Marmontel, et tant d'autres, de communiquer au public toutes les louanges de sociétés qu'on a reçues; mais il est fort simple de paroître honoré d'une grande marque de distinction, accordée publiquement par une société respectable réunie en corps.

AVARICE. — On ne connoît plus la véritable *magnificence*. (*Voyez* ce mot.) L'avarice, que produit toujours l'égoïsme, est beaucoup plus générale qu'autrefois; mais elle a perdu ses formes ridicules, le nombre des

---

Maupertuis, madame de Maintenon, mesdames de Sévigné, de Lafayette, de Brezi, de La Suze, Des Houlières, Daunoy, de Lambert, de Graffigny, mademoiselle de La Force, la comtesse de Brégl, Vauvenargues; le marquis de Chastelux, le chevalier de Boufflers, Pompignan, etc., appartenoient à la noblesse.

avares est très-augmenté, et, comme nous l'avons déjà dit, l'on ne rencontrera pas dans tout Paris un seul *Harpagon*. Dans une nation civilisée, lorsque les mœurs sont corrompues et les vices devenus communs, on ne trouve plus d'*apparences* tout-à-fait grossières et de ridicules frappans. Toutes les *écorces* sont adoucies et perfectionnées. Le grand nombre a travaillé à cette espèce de réforme qui est bientôt faite. On s'observe, on se déguise; l'art de plaire et d'intéresser n'est plus que celui de feindre et de tromper; la pruderie et la fausseté s'insinuent dans tous les discours pour cacher un profond égoïsme et une honteuse avarice; on disserte sur la sensibilité, sur la bienfaisance; on parle sans charme, sans naturel; on fait peu de dupes, mais on est approuvé par tous les complices de cette affectation : c'est obtenir de nombreux suffrages.

Quand les travers et les vices sont devenus épidémiques, et que l'artifice leur ôte leur couleur naturelle, ils n'offrent plus rien de saillant, et le talent même de Molière ne pourroit les transporter avec un grand succès sur le théâtre. L'avarice de nos jours n'est qu'un vice odieux et triste. L'observateur ne peut maintenant que saisir des nuances et non des traits caractéristiques et plaisans. En ne peignant que ce

qu'on voit, il est impossible de faire une comédie véritablement comique. Le champ de la censure est immense aujourd'hui; une satire vigoureuse et mordante excite rarement le rire, l'extrême causticité n'a rien de gai; mais il faut nécessairement qu'une bonne comédie de caractère et de mœurs soit plaisante.

BAIGNOIRES ET BAINS. — Il y eut dans l'antiquité des baignoires suspendues comme des hamacs. Voyez l'*Encyclopédie*. Le balancement en étoit apparemment calculé de manière à ce qu'il ne pût faire jaillir ou déborder l'eau.

Les bains ont été une nécessité dans les pays chauds, dans les autres une mode; on ne les a jamais vus si multipliés et si connus parmi nous que dans ces derniers temps. La paresse et l'oisiveté ont beaucoup contribué à les établir et à les maintenir. Les matinées sont si longues pour les désœuvrés depuis qu'on dîne à six heures!

Mais, quand le temps pèse et qu'on n'en sait que faire, il est agréable de se mettre tous les matins, pendant deux heures, dans une situation où l'oisiveté est indispensable. Se constituer *cul de jatte* une partie de la matinée, passer l'autre à sa toilette pour aller ensuite faire

une douzaine d'ennuyeuses visites, et terminer sa journée en s'enfermant quatre heures dans une petite loge, ou dans un salon avec deux cents personnes. Tel est le genre de vie d'une prodigieuse quantité de femmes ; et, dans ce nombre, il en est beaucoup qui, de loin en loin, écrivent quelques pages de *leurs mémoires*, ce qui prépare à la postérité une foule d'ouvrages bien variés et bien intéressans.

A l'égard des bains publics, il én manque un *gratis* à Paris pour le peuple : ce serait une belle chose qu'un grand édifice sur la Seine, construit pour cet usage. Le peuple n'en abuseroit pas pour sa santé, car il n'en pourroit guère profiter que les dimanches. L'histoire rapporte que Charlemagne avoit fait construire à Aix-la-Chapelle un bain public, où il se baignoit avec toute son armée. (*Histoire de Charlemagne*, par M. Gaillard.)

On voit à Berlin, à la belle école vétérinaire de cette ville, un immense bain chaud pour les chevaux malades; plusieurs chevaux y peuvent facilement tenir à la fois; on leur y donne à volonté, au moyen de grands robinets, de l'eau chaude ou froide; les chevaux y entrent par une pente douce; ils y sont parfaitement à l'aise (1).

(1) Suivant Pline, les bains à Rome ne furent en usage

BALS PARÉS ET BALS MASQUÉS.—On appeloit *bals parés*, dans le dernier siècle, ceux qui se donnoient à la cour dans les occasions solennelles; il y en avoit très-rarement, et l'étiquette les rendoit plus magnifiques qu'agréables. Les dames de la cour n'y dansoient qu'en grands habits, avec d'énormes paniers; des grands corps dont les épaulettes, découvrant les épaules, permettoient à peine de lever les bras; des chaussures étroites et pointues, portées sur de hauts talons; des bas de robes d'une longueur immense; un habit d'une épaisse et riche étoffe brodée d'or; une coiffure d'une prodigieuse élévation et surchargée de pierreries; de lourdes girandoles de diamans suspendues aux oreilles complétoient ce costume, avec lequel il étoit difficile de danser lestement. Les hommes portoient des habits à grands paremens, brodés sur toutes les tailles, une écharpe, les cheveux abattus et en longues tresses. Aux bals ordinaires de la cour, les femmes étoient en *dominos* à plis par derrière, comme les robes de ville. Ces dominos étoient sur de petits paniers; ils avoient des amadis, de très-longues

que du temps de Pompée. Mécène fit bâtir le premier bain public. Agrippa en fit construire 170 dans l'année de son édilité.

manches flottantes et des queues, mais petites. Nos rois, qui ont toujours eu de la grâce et de l'affabilité, ne manquoient jamais de donner dans les grandes occasions des bals masqués, afin que les personnes qui n'étoient pas présentées pussent y venir.

Avant la révolution, les bals masqués de l'Opéra furent très à la mode; le temps de leur plus grande vogue a été sur la fin du règne de Louis XV et sous celui de son successeur. Durant cet espace de temps, il n'y a point eu d'années où les bals de l'Opéra n'aient produit quelque scène ou quelque aventure scandaleuse. Ce qu'on appelle *esprit de bal*, étoit un jargon extravagant, qui, pour amuser, pouvoit se passer d'esprit, quand la méchanceté ne le rendoit pas odieux, et quand sa vivacité ressembloit à l'enjouement; mais en général cette gaieté folle et grimacière avoit toujours quelque chose de faux et de fatigant. De tous les amusemens du grand monde, le bal masqué est le moins noble, le moins décent et le plus dangereux. Le seul bien que les dissensions politiques ayent produit, c'est d'avoir fait tomber le bal de l'Opéra. *L'esprit de parti*, formant l'*esprit du bal*, auroit bientôt fait de la salle un champ de bataille : nous n'avons même pas assez de raison pour déraisonner sans conséquence. Il y avoit,

avant la révolution, des *bals d'enfans*, dont Lemière a fait une charmante description dans son poëme des *Fastes*. Ces bals commençoient à cinq heures et finissoient à dix. Outre les enfans, on y invitoit les jeunes personnes nouvellement mariées, qui, n'allant pas seules dans le monde, ne veilloient pas encore. Aujourd'hui, les jeunes personnes non mariées sont invitées aux bals de nuit; le lendemain, l'étude et les leçons n'en vont pas mieux; mais qu'importe puisqu'on paie des maîtres? Tant de mères sont persuadées que c'est à quoi se réduit toute bonne éducation!....

Avant la révolution, les hommes dansoient avec leurs chapeaux sur la tête; aujourd'hui ils dansent sans chapeaux.

BALLET (1). — Les ballets-pantomimes n'ont commencé à être à la mode, en France, que vers la fin du règne de Louis XV. Le goût en fut répandu, dans toute l'Europe, par les belles compositions en ce genre du fameux Noverre. Un ballet-pantomime bien composé et bien exécuté est peut-être, de toutes les compositions théâtrales, celle qui agit le plus puis-

(1) Ce mot vient, dit l'Encyclopédie, de ce qu'originairement on dansoit en jouant à la paume.

samment sur l'imagination. Si l'expression de ces personnages muets est vraie, rien n'en affoiblit l'effet; chacun, dans sa pensée, leur suppose le langage qui lui convient. On ne fera jamais de plus beaux ballets que ceux de Noverre; et, dans l'art de jouer la pantomime, on doute qu'on ait encore égalé mesdemoiselles Heinel, Guimar et d'Auberval. Dans presque tous les carousels, il y avoit jadis des ballets de chevaux. Pluvinel, écuyer du roi, en fit exécuter un fort beau dans le fameux carousel de Louis XIII (1). On a vu autrefois des ballets religieux; on en a fait aussi de moraux. En 1670, sur le théâtre du collége de Clermont, que depuis on nomma Louis-le-Grand, on donna un ballet moral, qui représentoit la Curiosité, dont le bon ou mauvais usage peut contribuer à perfectionner les es-

(1) On lit dans Pline, que c'est aux Sybarites que l'on doit l'invention de la danse des chevaux. Athénée conte que les Crotoniates, qui faisoient la guerre à ce peuple, firent secrètement apprendre à leurs trompettes les airs de ballets que les Sybarites faisoient danser à leurs chevaux. Au moment de la charge, les Crotoniates firent sonner tous ces airs différens; alors les chevaux des Sybarites, au lieu de suivre les mouvemens que vouloient leur donner les cavaliers, se mirent à danser leurs entrées de ballets, et les Crotoniates taillèrent en pièces les Sybarites.

prits ou à les gâter. Les quatre parties du ballet étoient divisées en autant d'espèces de curiosités. La première, une curiosité inutile qui court après toutes sortes de bagatelles; la deuxième, une curiosité pernicieuse qui recherche tout ce qui est défendu; la troisième, une curiosité raisonnable qui étudie tous les secrets de la nature et perfectionne les sciences; la quatrième une curiosité nécessaire, qui examine les divers usages de chaque chose et qui a inventé tous les arts. Ce ballet instructif eut un grand succès : cette maxime de La Rochefoucauld en donna, dit-on, l'idée : *Il y a diverses sortes de curiosités; l'une, d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre et qui nous peut être utile; et l'autre, d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent.*

BANQUET (ROYAL). — C'étoit, dans les grandes occasions de fête dans la famille royale, un festin solennel fait en public, avec non-seulement toute la famille royale, mais aussi tous les princes du sang. Ce banquet, qui avoit toujours lieu au mariage d'un prince, étoit suivi d'un *grand appartement* et d'un bal.

Au *grand couvert* des dimanches, qui étoit le souper du roi en public, il n'y avoit que les

princes de la famille royale, et non les princes du sang.

BAPTÊME. — Avant la révolution, les princes du sang étoient ondoyés au moment de leur naissance, dans la chambre même où ils venoient de recevoir le jour. Ils n'étoient baptisés qu'à douze ans, et toujours dans la chapelle de Versailles. Comme le roi et la reine étoient toujours parrains et marraines des princes de leur sang, on retardoit apparemment leur baptême jusqu'à l'âge de raison, afin qu'ils fussent en état de sentir que cet honneur, qu'ils recevoient, étoit un lien de plus qui devoit les attacher davantage encore à leur souverain.

On sait que cette cérémonie touchante, dans laquelle la religion bénit et sanctifie solennellement les espérances de la maternité, que le baptême fut aboli sous le règne de la terreur... Et, durant ce temps, tous les vertueux prêtres qui l'ont administré (et il y en eut beaucoup) se sont exposés au martyre....

BÉNÉDICTIONS PATERNELLES ET MATERNELLES. — Jadis tous les enfans, sous l'autorité paternelle, n'alloient jamais se mettre au lit sans demander à genoux cette bé-

nédiction ; pieuse coutume conservée en Espagne jusqu'à nos jours. Ainsi, pour un père, le dernier acte de sa journée étoit un pardon s'il y avoit eu des fautes ; et pour l'enfant, un témoignage de repentir, de soumission et de reconnoissance. Il n'existe pas un seul usage religieux dont l'esprit ne soit admirablement utile.

« Dans tous les temps, le prix que les hom-
» mes ont attaché à la *bénédiction paternelle* a
» toujours été en proportion de la pureté de
» leurs mœurs. Cette bénédiction étoit, pour
» les patriarches, le premier de tous les biens.
» Nos aïeux attachoient encore une grande im-
» portance à cette sainte bénédiction..... En-
» suite il n'est resté que la crainte de la *malé-*
» *diction*, qui a duré long-temps ; c'étoit du
» moins un frein ! Mais la crainte n'est vérita-
» blement salutaire que lorsqu'elle est fondée
» sur l'amour..... »

Note du poëme des Bergères du Madian, *du même auteur.*

Dans le temps où tout le monde abandonnoit le roi d'Angleterre Jacques II, détrôné par sa fille, l'archevêque de Cantorbéry et six autres évêques lui restèrent fidèles. Dès que la princesse d'Orange fut arrivée à White-Hall, elle envoya à l'archevêque un gentilhomme pour

lui demander sa *bénédiction*. Il répondit: *Quand elle aura reçu celle du roi son père, je lui donnerai volontiers la mienne.*

La *bénédiction des drapeaux* et celle des cloches sont rétablies; celle des vaisseaux, si elle ne l'est pas, le sera sans doute. Un prêtre, en versant dans un vaisseau de l'eau bénite, y jetoit aussi du sel et du blé, symboles de l'abondance; une prière à haute voix, pour l'équipage qui alloit s'exposer à tant de dangers, une courte exhortation et une bénédiction générale terminoient cette auguste et frappante cérémonie.

BIBLIOTHÉQUE. — La bibliothéque du roi est la plus belle de l'univers, en livres rares, en manuscrits et en médailles; mais elle s'accroît tellement de jour en jour, que l'on manquera bientôt de place pour y mettre les livres nouveaux. Elle deviendra bientôt semblable au champ malheureux où l'yvraie étouffe le bon grain. La multitude inépuisable des mauvais ouvrages surpassera de beaucoup le nombre des bons livres. On oblige tous les auteurs à déposer un exemplaire de leurs productions dans toutes les bibliothéques royales; c'est le plus triste impôt qu'on ait jamais établi. L'admission d'un ouvrage dans ces grandes bibliothéques de-

vroit être une faveur, une distinction honorable, et non une imposition. Sans gêner la *liberté illimitée de la presse*, le souverain seroit assurément bien le maître, ainsi que tous les particuliers, de n'admettre dans ses bibliothéques que les livres qui lui conviendroient, et par conséquent de nommer des censeurs pour juger ceux qui lui seroient présentés. Alors les ouvrages mal écrits ou dangereux seroient rejetés ; on n'admettroit que des productions estimables, et de long-temps on ne seroit obligé d'agrandir les salles, surtout si dans ces bibliothéques ouvertes à la jeunesse studieuse et au public, on faisoit un épurage très-nécessaire ; c'est-à-dire, si l'on en bannissoit tous les écrits pernicieux ou dénués de talent. Jadis, dans l'antiquité, on fit dans Syracuse le procès à toutes les statues des anciens rois, et l'on n'en conserva qu'une seule (1). Si l'on faisoit le procès aux livres de la bibliothéque du roi, combien, après un jugement équitable, elle auroit de tablettes vides ! Il seroit à désirer que l'on pût placer, dans toutes les bibliothéques publiques, cette inscription qu'Osimandias, roi d'Égypte, fit graver sur les portes de la sienne : *Trésor des remèdes de l'âme*. Nous sommes

(1) Celle de Gélon.

assez riches pour former ce *trésor;* mais il ne faudroit pas mêler des poisons à ces précieux remèdes (1).

BIENSÉANCES. — Elles furent tout-à-fait abolies depuis l'année 1792 jusqu'à l'an 1800, où l'on commença à en reprendre quelques-unes. On a vu, en France, de jeunes femmes de très-bon air se présenter en public presque toutes nues comme les *Lacédémoniennes;* tutoyer les jeunes gens; se montrer aux spectacles et aller au bal peu de jours après la mort de leurs plus proches parens, dont on ne portoit plus le deuil. On a vu à l'Athénée, dans des séances publiques, des femmes monter dans les tribunes pour y faire la lecture d'ouvrages de leur composition, tandis que dans les pensions on couronnoit, pour leurs talens, des jeunes filles de quinze ans dans des assemblées de trois cents personnes. On a vu, dans les promenades publiques, des pensions entières de jeunes filles attirer la foule autour d'elles, en dansant des rondes et en chantant des chansons d'amour.

(1) La Bibliothèque du roi, à Paris, contenoit, il y a treize ans, 300,000 volumes imprimés; 70,000 manuscrits; 200,000 estampes; 400,000 médailles de bronze; 300,000 médailles d'or.

On a vu des femmes donner au public, sous leurs noms, des pièces de vers érotiques, qui n'auroient dû être signées que par des hommes. On a vu manquer publiquement à la reconnoissance, à l'amitié, à la foi conjugale, à la probité, sans être banni de la société, ou même sans y être mal reçu. Dans le monde, autrefois, la bonne compagnie exerçoit une justice sévère; elle jugeoit les procédés; elle bannissoit de son sein tous ceux qui en avoient publiquement de mauvais, et tous ceux qui manquoient aux bienséances; les ingrats grossiers, avec une parfaite franchise, n'appartiennent qu'à ce siècle. La société actuelle ne fait plus la police; elle en a même oublié les lois. La bienséance n'est point de l'hypocrisie; elle est un respect nécessaire, indispensable, pour tout ce qui est honnête. Elle n'exige point de belles actions, elle interdit seulement la publicité des mauvaises, ou le mépris apparent et scandaleux de tout ce qu'on doit estimer. (Voyez *Deuil*).

BILLARD. — Les jeux d'exercice ont résisté à l'inconstance de la mode. Le billard, la paume, la bague, le volant, les barres, les quatre-coins, le cerf-volant, le colin-maillard, sont restés inébranlables, et ont conservé toute leur vogue au milieu des révolutions des empires et

des continuelles variations de la mode. Les jeux de collége sont immortels, parce qu'ils sont, non les ressources d'une ennuyeuse oisiveté, mais les délassemens nécessaires de l'application et de l'étude.

Les noms des jeux à la mode à la cour de Louis XIV avoient quelque chose de gracieux ou d'élégant, le *papillon*, l'*anneau tournant*, le *portique*, etc. Les noms des jeux inventés depuis la révolution sont ignobles ou désagréables, l'*écarté*, la *bouillote*, le *diable*, etc.

BILLETS. — La manie du bel esprit a gâté depuis long-temps en France le style épistolaire. On mettoit de la prétention, non-seulement dans une lettre, mais dans un billet de quelques lignes; et le jacobinisme porta au comble ce ridicule, en mêlant à l'affectation la familiarité sans mesure et l'impolitesse. On a maintenant un meilleur ton; mais les grâces sont délicates et timides; lorqu'on les a forcées de prendre la fuite, elles reviennent difficilement.

Pour les lettres, le protocole ancien est aboli; on ne sait même pas comment il faut écrire aux ministres et aux gens en place, et si l'urbanité françoise dispense comme autrefois les femmes de certaines formules respectueuses, qu'elles n'employoient avant la révolution qu'avec les

princes du sang. Depuis vingt-cinq ans, on s'est exclusivement occupé de la *dignité de l'homme*, et l'on a tout-à-fait oublié celle des femmes. Elles reprendront sans doute cette dignité, sans laquelle il n'y a pour elles ni grâce ni véritable élégance, puisqu'il leur suffit, pour retrouver tous leurs droits, de savoir se respecter elles-mêmes.

Dans le siècle de Henri IV, et sous le règne de Louis XIII, on terminoit les lettres respectueuses par cette formule : *Je suis avec passion*, etc. (Voyez *Lettres de Balzac*). On a réformé cette formule dans le siècle de Louis XIV, où le bon goût a tout fixé dans tous les genres.

Pour écrire à ses égaux, on avoit l'*honneur d'être*; à ses inférieurs, on étoit avec une *parfaite considération*. On savoit positivement comment on devoit placer ces formules, on n'étoit jamais embarrassé. Aujourd'hui, on a substitué à ce protocole les *sentimens distingués*, la *haute considération*, les *civilités respectueuses*, les *salutations*, etc. On ne sait trop comment placer tous ces complimens; et, comme ils eussent jadis été de fort mauvais ton, les vieilles personnes de l'ancien temps répugnent à s'en servir.

BIJOUTERIE. — Voyez *Cheveux et Manufactures*.

BLANC (FARD). — Mettre du blanc est un artifice honteux, parce qu'on ne l'avoue jamais. Il étoit fort commun, il y a trente ans. Cette espèce de supercherie, qui n'a jamais trompé personne, est devenue très-rare depuis qu'on ne porte presque plus de rouge. Il étoit de mauvais goût autrefois de mettre du rouge le matin, excepté en habit de cour; mais on s'en dédommageoit amplement le soir; lorsqu'on étoit parée, on en mettoit avec excès. Il faut applaudir à la suppression du rouge, du blanc, des mouches, de la poudre, des hauts talons et des paniers. Les modes actuelles, quand elles ne blessent pas la décence, sont infiniment plus jolies, plus commodes et plus raisonnables; il n'y manque plus qu'un costume pour les vieilles femmes. Il y avoit autrefois celui de la jeunesse, et ceux de l'âge mûr et de la vieillesse. On quittoit les fleurs avant l'âge de trente-quatre ou trente-cinq ans; on prenoit une coiffe noire à cinquante. On se résignoit à n'être plus jeune; aujourd'hui on ne peut plus s'y résoudre, on se couronne de fleurs à soixante ans. Les vieilles femmes les plus raisonnables veulent bien penser qu'elles doivent seulement s'interdire les

roses ; comme si toutes les fleurs n'étoient pas l'emblème naturel de la fraîcheur et de l'éclat de la jeunesse.

BOUGEOIR. — Quand le roi, à son coucher, *donnoit le bougeoir* à un seigneur de la cour, c'étoit une faveur très-distinguée.

BOULEVARTS. — Voyez *Promenades.*

BOUGIES. — Voyez *Lampes.*

BOURRELETS D'ENFANS. — La conjuration générale contre les coutumes de l'ancien temps, avoit fait supprimer les bourrelets d'enfans ; on les reprend avec raison, ce qui préserve les enfans d'une infinite d'accidens inévitables sans cette précaution. Les enfans des princes du sang royal ne portoient jamais de bourrelets ; mais leurs chambres et tous les meubles de leurs appartemens étoient fortement rembourrés tant qu'ils étoient entre les mains des femmes, c'est-à-dire, jusqu'à sept ans (1).

BOURGEOISIE. — C'étoit autrefois un

(1) On dit que les bourreliers sont nommés ainsi du collet des harnois de chevaux, qu'on appeloit jadis *bourrelets*.

corps aussi généralement respecté que respectable. L'austérité des mœurs, la simplicité, la décence des bourgeoises de Paris, leur donnoient une considération personnelle, qu'elles ont échangée contre du clinquant et des pompons. Les riches marchandes portoient des dentelles, des boucles d'oreilles, des croix de diamans, et de belles étoffes, mais sans or et sans argent; elles ne portoient jamais des plumes, des fleurs artificielles et du rouge. Il étoit impossible de les confondre avec des courtisanes; malheur qui leur arrive souvent aujourd'hui, parce qu'avec le costume des dames de la cour elles n'en ont ni le maintien ni la tournure. Le goût effréné de la parure a saisi tous les états, et c'est la source de tous les genres de corruption, surtout pour les classes inférieures. (Voyez *Magnificence.*)

BOUQUETS. — Les jeunes femmes portoient, il y a trente ou trente-cinq ans, des bouquets énormes; cette mode s'étendit jusqu'aux hommes, qui la gardèrent assez longtemps. Ensuite elle passa à leurs cochers. Les hommes de ce temps prirent des femmes plusieurs modes, les manchons, les larges bagues et les anneaux d'oreilles. Les anciens empereurs de Constantinople, depuis Constantin-le-Grand,

dans leurs largesses publiques jetoient au peuple des bouquets qui contenoient des pièces d'argent : c'étoit joindre la grâce et la délicatesse à la libéralité.

BUREAUX D'ESPRIT. — On appelle ainsi, en dérision, les maisons dont la société est principalement composée de gens de lettres, de savans et d'artistes célèbres, et dont les conversations n'ont pour objet que les sciences, la littérature et les beaux-arts : voilà ce que les ignorans et les sots tâcheront toujours de tourner en ridicule. Cependant ces réunions seroient aussi agréables qu'instructives si elles étoient exemptes de toute pédanterie, et nul autre genre de société ne mériteroit d'être aussi recherché ; et il suffiroit pour cela que la maîtresse de la maison fût aimable et naturelle, car alors on donne aisément à la société qu'on rassemble le ton qu'on a soi-même. Depuis l'hôtel de Rambouillet, les plus fameux *bureaux d'esprit* furent, dans le dernier siècle, et à la fois, ceux de mesdames Dudeffant, Geoffrin, d'Espinasse et d'Houdetot. De toutes ces femmes spirituelles, celle qui, malgré la vieillesse, faisoit le mieux les honneurs de l'un de ces salons académiques, étoit madame Dudeffant.

Aujourd'hui les *bureaux d'esprit* manquent

essentiellement à Paris, et le gouvernement surtout doit les regretter. La paix universelle seroit assurée s'ils remplaçoient les *bureaux politiques*.

CABALE. — Voyez *Intrigue*.

CABRIOLETS. — Il n'y avoit point de *cabriolets* de place sous l'ancien régime; on ne désiroit pas aller si vite; on n'étoit pas si pressé, si inquiet, si curieux, si remuant; les gens qui trouvoient les fiacres trop chers, prenoient l'humble vinaigrette, ou l'indolente chaise à porteurs. Ces deux voitures ont été supprimées au commencement de la révolution. (Voyez *Voiture*.)

CAFÉ. — Voyez *Sucre*.

CALEMBOURG. — Voyez *Kalembourg*.

CALOMNIE. — Madame de Maintenon disoit : *Qu'on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant*. On peut, sans un grand effort, *dédaigner* la calomnie dans des temps paisibles, où elle ne compromet ni la fortune, ni la sûreté personnelle, ni la vie. Mais il est difficile de la dédaigner durant les orages des révolutions, quand elle peut priver de la liberté et sou-

vent de l'existence. Les châtimens contre la calomnie devroient être doublés dans de tels temps (1). (Voyez *Délateurs.*)

M. de Voltaire a dit : « La vie d'un forçat est » préférable à celle d'un faiseur de libelles; car » l'un peut avoir été condamné injustement aux » galères, et l'autre les mérite. »

Voilà un jugement très-juste; mais il est fâcheux qu'il ait été prononcé par un écrivain, qui lui-même a fait des millions de libelles.

CARACTÈRE. — Les divisions et les disputes politiques, dans la société, semblent effacer tous les caractères, à l'exception de deux, les violens et les modérés. Tout le reste est à peine remarqué.

CARNAVAL. — Il seroit à désirer qu'on pût trouver les moyens d'amuser le peuple sans lui permettre de se livrer à une gaieté folle, indécente et dangereuse. La férocité qu'on lui voit si souvent dans les temps orageux, tient beaucoup à la bassesse et à la turbulence de ses plaisirs.

---

(1) Jadis, en Pologne, un calomniateur étoit condamné à se mettre à quatre pates, et à aboyer pendant un quart d'heure comme un chien.

CHAISES A PORTEURS. — Ce fut Monbrun de Sous-Carrière, bâtard de M. de Bellegarde, grand écuyer, qui, sous le règne de Louis XIII, apporta d'Angleterre, en France, l'usage des chaises à porteurs.

CHANT. — Voyez *Musique*.

CHAPELETS. — Jadis, et jusqu'au règne de Louis XV, on mettoit toujours un chapelet et des Heures dans les corbeilles des mariées. C'est de là que viennent ces belles Heures de nos reines, que l'on voit dans quelques bibliothéques publiques. Dans ce temps, toutes les femmes avoient aussi un petit cabinet particulier, appelé *oratoire*, qui étoit destiné à la méditation et à la prière. Le premier mari qui changea l'*oratoire* de sa femme en *boudoir* fut certainement un sot.

CHAPELLE. — Il n'y en a plus, à Paris, dans les maisons des particuliers, et même beaucoup de châteaux n'en ont point (1).

CHASSE. — Un roi peut chasser, mais il ne

(1) Voici l'étymologie du mot *chapelle*. Les rois de France de la seconde race et leurs généraux avoient coutume de porter à la guerre la cape de saint Martin de Tours, qui avoit été

doit jamais avoir la passion de la chasse, ni celle d'aucun exercice du corps. Il y a un proverbe chinois qui dit : *Empereur chasseur, dynastie perdue*. Il y a de l'exagération dans cette sentence, mais il y a un fonds de vérité. On s'empresse beaucoup trop de faire chasser les jeunes princes. En voyant, durant leur éducation, les soins qu'en général on prend à cet égard, on croiroit qu'il est très-important de leur inspirer le goût de la chasse, et c'est précisément le contraire qu'il faudroit faire.

Une des plus odieuses vexations de l'ancien régime étoit les droits de chasse des princes et des grands seigneurs. Le *Code des chasses* étoit seul un germe de révolution On a lu jadis avec horreur ce petit livre imprimé, dans lequel on voyoit à chaque ligne que le plus grand divertissement des hautes classes étoit fondé, dans les capitaineries, sur l'oppression la plus inhumaine des paysans et des cultivateurs. Ces droits affreux sont abolis, et il est doux de penser qu'on ne les rétablira jamais. La chasse aux loups étoit fort à la mode dans le siècle de Louis XIV. On ne la fait plus depuis long-temps, ce qui

---

soldat. On appela *capelle* ou *chapelle* la tente où l'on gardoit cette cape, et dans laquelle on faisoit dire la messe. Le prêtre qui la célébroit fut appelé *chapelain*.

est regrettable, car c'est la seule chasse utile, puisqu'elle détruit des animaux redoutables et malfaisans.

CHATEAUX. — La France est remplie des tristes débris de nos anciens châteaux. Les jacobins disoient : *Paix aux chaumières et guerre aux châteaux!* La paille et le chaume sont des matériaux qui ne tentent personne; mais la pierre de taille, le plomb et le marbre se vendent.

Ils sont presque tous détruits ces antiques monumens, qui retraçoient des souvenirs si grands ou si doux! Les maisons de campagne ne les remplacent point; on n'y porte ni le même esprit ni les mêmes idées; on ne mène point la *vie de châteaux* dans ces maisons élégantes; on a quitté Paris sans avoir pu s'en séparer..... On ne sera plus accoutumé dès l'enfance à chérir l'ancienne demeure de ses pères, sentiment si naturel et premier amour de la patrie..... Les lieux qu'on habitera ne rappelleront plus d'intéressantes traditions de famille. Effacer le passé, c'est raccourcir la vie, c'est éteindre l'imagination, qui se livre rarement aux illusions de l'espérance sans le charme des souvenirs (1).

(1) Madame de Sévigné, dans ses lettres, conte que les

CHARADES. — On a imaginé dans la société, depuis plusieurs années, de mettre en action les charades et de les substituer aux proverbes. Il n'étoit guère possible d'inventer un amusement plus bizarre et moins ingénieux.

CHARLATANERIE. — Outre quelques charlatans médecins qui sont de tous les siècles, il y en a de toutes espèces depuis trente ou trente-cinq ans. Charlatans scientifiques, charlatans prétendus philosophes, charlatans auteurs, écrivains, journalistes, charlatans philanthropes, charlatans politiques, charlatans libéraux, etc. : qui pourroit les compter? (Voy. *Magnétisme.*)

CHAUSSURES. — Voyez *Souliers.*

CHEVEUX. — Notre siècle est si sentimental, qu'il n'y en a certainement jamais eu où l'on ait fait tant de bracelets, de bagues, de

---

héritiers de Bellièvre, se trouvant dans un grand embarras d'affaires, ont néanmoins refusé de vendre l'hôtel de Bellièvre, parce que c'est la maison paternelle. On pourra citer de ce siècle-ci beaucoup de traits d'une bravoure héroïque; mais on n'en citera pas un seul de ce genre. Nous n'avons point vu de semblables délicatesses l'emporter sur des intérêts pécuniaires.

chiffres, de chaînes de cheveux. On a vu des femmes porter des perruques et des ceintures des cheveux de leurs amans. Nos grands-pères et nos grand'mères étoient bien loin de cette touchante prodigalité de cheveux. Cependant on trouve sur ce sujet, dans les Mémoires de d'Aubigné, un trait qui mérite d'être rapporté. Durant les guerres du temps de Henri IV, d'Aubigné, dans une bataille, combattoit corps à corps contre le capitaine Dubourg. Au plus fort de l'action, d'Aubigné s'aperçut qu'une arquebusade avoit mis le feu à un bracelet des cheveux de sa maîtresse, qu'il portoit à son bras; aussitôt, sans songer à l'avantage qu'il donnoit à son adversaire, il ne s'occupa que du soin d'éteindre le feu et de sauver ce précieux bracelet, qui lui étoit plus cher que la liberté et la vie. Le capitaine Dubourg, touché de ce sentiment, le respecta; il suspendit ses coups, baissa la pointe de son épée, et se mit à tracer sur le sable un globe surmonté d'une croix.

CIMETIÈRES. — Avant la révolution, on enterroit, à Paris, dans les églises, très-mauvaise coutume pour la salubrité de l'air. M. de Voltaire et ses amis ont beaucoup écrit contre cet usage, qui, grâce à eux, a été heureusement supprimé.

CLAVECIN. — Le piano fut inventé en Angleterre, il y a environ cinquante ans. Le clavecin, qu'il a heureusement remplacé, étoit un instrument très-sec et d'un son peu agréable, mais sur lequel, par sa sécheresse même, l'exécution paroissoit beaucoup plus brillante. Il faut sans doute beaucoup plus d'étude pour acquérir une force supérieure sur le piano; pour quel instrument n'en faut-il pas? Cependant, le nombre de personnes qui excellent sur cet instrument est hors de toute proportion avec les virtuoses de tous les autres; c'est que la commodité de son attitude permet, sans nulle fatigue, des études de sept ou huit heures. Ce seul avantage doit multiplier à l'infini les talens de piano. Les grands talens sur le clavecin étoient jadis plus rares qu'ils ne le sont aujourd'hui sur le piano; d'abord, parce que le goût de la musique étoit moins général; ensuite, parce que le clavecin n'avoit véritablement qu'un genre, la vitesse; et enfin, parce que sa forme et sa grandeur le rendoient fort incommode dans un petit appartement. Néanmoins, on trouvoit dès lors beaucoup plus de bons clavecinistes que de bons joueurs d'autres instrumens. Quelques amateurs prétendent que l'on a fort perfectionné l'exécution sur le piano, ils se trompent; on n'y a perfectionné ni la

vitesse, ni la difficulté d'exécution. La musique moderne, surchargée de nouveaux signes et de nouvelles indications, est plus embarrassante à lire; mais elle n'est pas plus difficile d'exécution, comme on peut s'en convaincre en parcourant les vieilles pièces de clavecin, surtout celles d'Alberti, de Scarlatti, et celles de quelques Allemands. Ainsi, on n'a fait que rendre difficile la lecture, ce qui est loin d'être un *perfectionnement*. Quant aux signes indicatifs d'expression, j'oserai dire qu'ils sont toujours de trop et même ridicules, excepté dans les concerto et les symphonies, où tous les musiciens doivent suivre une même idée et paroître n'avoir qu'un même sentiment. Mais dans les *solos* et les sonates, les rondeaux, etc., qu'on doit jouer seul ou avec un accompagnateur fait pour suivre servilement, ces signes ne servent qu'à refroidir le pianiste et à le faire jouer comme une mécanique. Il est certain que le mouvement plus ou moins vif, et les notes plus ou moins appuyées, peuvent donner à la même mélodie une infinité d'expressions différentes, d'où il résulteroit qu'un morceau noté sans indication auroit toujours quelque chose d'original sous les doigts de chaque bon pianiste. Au lieu qu'on se lasse promptement de la plus belle pièce, parce que chaque musicien la joue exac-

tement de même. Enfin, le compositeur doit seulement indiquer son idée principale, et laisser le soin du reste à ceux qui exécutent.

CLUBS. — C'étoit en France des académies politiques, où chacun se piquoit d'être à la fois grand homme d'état et grand orateur, deux prétentions également mal fondées. A l'exception de Mirabeau, qui eut le talent de la parole et non ceux d'un grand écrivain, il n'y eut pas un seul talent éminent parmi les républicains. Ils n'en eurent pas besoin; la véritable éloquence auroit paru glaciale au milieu de tant de déraison et de cet oubli total des principes de la langue, du goût et de la morale. (Voyez *Néologisme* et *Style.*)

COIFFEURS. — Il y a quarante-cinq ans que les femmes auroient trouvé de l'indécence à se faire coiffer par des hommes; quand leurs femmes de chambre ne les coiffoient pas, elles avoient des coiffeuses. Toute coutume fondée sur un sentiment de décence devroit se perpétuer: y renoncer est une espèce de honte. D'ailleurs, il est regrettable que, dans la classe du peuple, les hommes aient enlevé aux femmes un métier honnête et lucratif, qui leur convenoit beaucoup mieux qu'à eux.

COLLÉGES. — Les meilleurs ont été ceux des jésuites : les étrangers même leur rendoient cette justice. Lorsque ces religieux furent bannis de France, M. de Voltaire, qui avoit été élevé chez eux, eut l'indignité d'écrire au roi de Prusse pour l'exhorter à leur refuser un asile. Mais le grand Frédéric lui fit à ce sujet une réponse admirable, en lui déclarant : Que, voulant établir de bonnes études dans ses états, il recevroit à bras ouverts *ses bons Ignaciens*, et les établiroit en Silésie, province catholique : ce qu'il fit en effet. Les jésuites répondirent parfaitement à l'attente du roi ; ils formèrent d'excellens colléges, d'où sont sortis des hommes du mérite le plus distingué dans les sciences et dans la littérature. Parmi un grand nombre de bonnes idées, relativement à l'éducation publique, les jésuites en avoient une très-remarquable sur les *récréations de collége*. Ils pensoient que c'est durant ces heures de joie et de liberté qu'on peut le mieux observer le caractère des élèves, et que l'on doit le plus les surveiller, parce que c'est alors qu'on peut leur donner les plus utiles leçons sur la politesse, et les égards mutuels que les hommes se doivent dans la société. On leur apprenoit dans leurs jeux à soutenir un droit sans emportement et sans arrogance, à discuter sans grossièreté, et à céder

de bonne grâce quand la justice et la raison l'exigent.

Il seroit fort à désirer aujourd'hui que tous les maîtres de pension eussent à cet égard la même attention et la même vigilance.

COMÉDIES DE SOCIÉTÉ. — Les prétentions à l'esprit et au génie sont devenues beaucoup plus communes qu'autrefois, et les plaisirs de l'esprit beaucoup plus rares. On jouoit jadis des proverbes, ce qui demandoit de l'esprit, car ces proverbes étoient des petites comédies impromptu; on a quitté cet amusement pour les charades, qui n'exigent assurément aucuns frais d'esprit. On faisoit régulièrement des lectures tout haut à la campagne, on n'en fait plus. On a retranché de la société jusqu'à la conversation; on disserte, on soutient des thèses, mais on ne cause plus; enfin, les *comédies de société* étoient universellement à la mode; elles n'y sont plus du tout. La politique a tout remplacé.

COMPAGNIE (BONNE). — Voyez *Société*.

COMPLIMENS. — Avant la révolution, on faisoit dans le grand monde, à Paris, beaucoup moins de *complimens* que dans les provinces;

on évitoit tous ceux qui pouvoient embarrasser ou ennuyer, et cette réserve s'accordoit parfaitement avec la politesse, ou, pour mieux dire, elle en faisoit partie; les manières cérémonieuses ne sont que la caricature de la politesse. Le jacobinisme supprima toute espèce de complimens en proscrivant toutes les bienséances. On reprit les complimens après le règne de la terreur; et, apparemment pour réparer le temps perdu, on les multiplia et on les allongea. Par exemple, en entrant et en sortant d'un salon, chacun se crut obligé d'aller faire un compliment d'arrivée ou d'adieu à la maîtresse de la maison. Autrefois, au lieu de ces entrées bruyantes et triomphales, on se présentoit modestement et sans éclat; on n'alloit point attaquer avec intrépidité la maîtresse de la maison, et souvent une profonde révérence formoit tout le cérémonial. Lorsqu'on sortoit, on n'alloit point prendre un congé solennel, on saisissoit le moment où d'autres personnes entroient, on profitoit de ce mouvement pour s'évader sans être aperçu, afin d'éviter l'importunité réciproque des complimens et des reconduites. L'esprit de tous ces usages étoit bon; on feroit bien d'y revenir, on n'a pas trouvé mieux.

CONCERTS. — Nous avions avant la révolution, pendant la semaine sainte, un très-beau concert religieux, qu'on appeloit le *concert spirituel*. On n'y chantoit que des hymnes et des psaumes en musique. Le genre religieux est le plus beau de tous, parce qu'il est le plus majestueux et le plus imposant. Ainsi, sous le seul rapport de l'art, il seroit à désirer que l'on rétablît ce concert, qui fourniroit aux habiles musiciens les plus nobles sujets de composition, surtout si l'on mettoit en musique les admirables odes de J.-B. Rousseau et quelques-unes de Pompignan.

Les concerts, dans le cours de l'année, étoient beaucoup plus intéressans qu'ils ne le sont aujourd'hui, parce qu'ils avoient une musique vocale faite exprès pour eux. Présentement, on n'y chante que des airs détachés du grand opéra et de l'opéra comique, qu'il est beaucoup plus agréable d'entendre chanter au théâtre. On faisoit jadis pour les concerts des cantates et des cantatilles, et du moins on n'alloit pas au concert pour y entendre seulement répéter à un pupitre ce qu'on avoit vu jouer la veille au spectacle. On pourroit remettre en musique les cantates de Clérambault, dont les paroles sont si agréables (1), ainsi que

(1) Elles sont d'une femme, mademoiselle de Lourencourt.

celles des cantatilles de Lagarde; enfin la belle cantate de Circé, de J.-B. Rousseau. Tous ces morceaux, exécutés dans des concerts, rendroient cette espèce de spectacle aussi intéressant qu'il peut l'être; on ne les retrouveroit pas au théâtre.

CONSIDÉRATION. — On a trop répété qu'une bonne maison et un bon dîner suffisent pour obtenir dans le monde de la considération, car on peut avoir beaucoup de considération sans bonne maison et sans donner à dîner. La richesse attire les parasites et un grand nombre de désœuvrés; elle obtient des flatteries ridicules ou sans esprit; voilà tout son empire, quand elle est dénuée de pouvoir ou de mérite.

L'estime est le fruit d'un jugement honorable et public, fondé sur la tradition reçue de la vie entière d'une personne, ou sur des actions connues, qui ont pu développer en elle un beau caractère.

La considération n'est qu'un suffrage universel qui ne se rapporte qu'au ton, à l'esprit, aux manières et à la décence extérieure de la conduite. La vertu n'est pas absolument nécessaire à la considération; mais le vice sans pudeur ou son apparence l'exclut toujours. Les

choses qui s'allient le moins avec la considération sont : un mauvais ton, l'indiscrétion, l'impolitesse, l'inexactitude à remplir ses engagemens même les plus frivoles, les mensonges, la fatuité et le dénûment absolu d'esprit. On n'a jamais vu dans le grand monde les sots dépourvus d'instruction, les fats, les menteurs et les bavards, acquérir une véritable considération. Le monde, léger dans les entretiens de la société, est toujours sévère, délicat, équitable et moral dans toutes les lois qu'il a lui-même établies ; et c'est une utile vérité que les amis de la jeunesse doivent lui répéter sous toutes les formes.

Autrefois, on mettoit un grand prix à la considération. Dans ce siècle-ci, chacun aspiroit à la gloire ; tout écrivain prétendoit au génie ; tous les ambitieux vouloient des royaumes. Au milieu de ces hautes prétentions, la considération paroissoit bien peu de chose ; on ne l'a guère désirée, et un bien petit nombre de personnes en ont eu.

CONTER (Le talent de), CONTEUR. — Mauvais caractère, a dit Labruyère. Rien n'est plus vrai en général pour les conteurs de profession ; mais savoir conter avec grâce est un talent charmant (quand il n'est pas prodigué),

et particulièrement françois. Il faut pardonner aux vieillards actuels d'être plus conteurs qu'on ne l'a jamais été ; ils ont vu plus de choses qu'on n'en a jamais vu en soixante-dix ans.

COLLIERS. — Toutes les femmes, il y a trente-cinq ans, portoient les colliers très-serrés sous le menton, ce qui devoit rendre les apoplexies plus fréquentes. Aujourd'hui les hommes seuls se serrent le col, aussi les coups de sang sont-ils plus communs parmi eux que parmi les femmes. Les hommes ont encore une mode très-pernicieuse pour la santé, ce sont les bretelles ; quand elles sont croisées sur l'estomac, elles rétrécissent la poitrine, gênent les fonctions de l'estomac, arrondissent les épaules, donnent mauvaise grâce et nuisent à la santé. Il y a une manière de les porter de côté, sans les croiser, que l'on devroit du moins adopter pour les enfans.

CORPS BALEINÉS. — On a beaucoup déclamé contre les corps, qui sont en effet très-dangereux lorsqu'ils sont trop étroits ; mais quand ils ne gênoient pas, ils élargissoient prodigieusement la poitrine en jetant les épaules en arrière. On a remarqué que, depuis qu'on n'en porte plus, les maladies de poitrine sont

infiniment plus communes parmi les femmes. Enfin les corps baleinés avoient un grand avantage, celui de préserver les enfans du danger de presque toutes les chutes.

COSTUME THÉATRAL. — On doit à M. le comte de Louragais d'avoir débarrassé la scène française des balcons qui obstruoient ridiculement le théâtre, et l'on doit à mademoiselle Clairon d'avoir perfectionné le costume théâtral; elle supprima les paniers, les gants, et elle prit le costume de ses rôles. Jusque-là, au mépris de l'antiquité, on n'avoit porté au théâtre que l'habit de cour françois; le respect pour nos rois faisoit penser que nul costume ne pouvoit être plus majestueux et plus beau.

COUCHES (PRINCESSES ET FEMMES EN).—Nos grand'mères étoient accouchées par des sages-femmes, celle de l'Hôtel-Dieu avoit une grande vogue. Aujourd'hui on n'en veut plus; dans les villages mêmes on préfère des chirurgiens.

Au moment où les princesses du sang accouchoient, toutes les portes de l'appartement étoient ouvertes, et tout le monde, sans exception, pouvoit entrer. Quand la princesse étoit dans sa chambre à coucher, c'étoit sa première

femme, et non sa dame d'honneur, qui faisoit le service de la chambre; toutes les fonctions de la dame d'honneur et des dames se bornoient à reconduire. Au bout de six semaines, la princesse sur une chaise longue recevoit pendant trois jours toutes les personnes présentées. Les femmes des particuliers, après leurs couches, recevoient aussi leurs visites sur une chaise longue (1). (Voyez *Baptême.*) Les princes du sang honoroient toujours d'une visite toutes celles qui étoient présentées.

COUR. — La cour de France étoit autrefois par sa politesse, son élégance et sa galanterie, le modèle de toutes les cours de l'Europe. Une favorite d'une autre classe (madame de Pompadour) altéra un peu le ton de la cour (2), et depuis, une dernière favorite, tirée de la

(1) Alors, quoiqu'on fût habillé sur une chaise longue, on avoit toujours un couvre-pieds. La décence l'exigeoit; car, ainsi couchée, le moindre mouvement peut découvrir les pieds et même les jambes. D'ailleurs un beau couvre-pieds étoit une sorte de parure très-élégante : on s'en passe communément aujourd'hui, et rien n'a plus mauvaise grâce.

(2) Mais madame de Pompadour avoit aimé les arts et cultivé avec succès plusieurs talens; elle laissa ce goût à la cour, c'étoit un bienfait, et elle ne changea rien aux étiquettes.

fange (madame du Barri), ne contribua pas à le relever ; mais cependant, par la force des traditions, il resta toujours à la cour une grâce et une noblesse extérieures qu'on ne trouvoit dans aucune autre.

Les gens de lettres qui n'ont jamais connu la cour, l'ont peint beaucoup trop en noir. D'Alembert a parlé de tous les courtisans avec le dernier mépris, et dans ses lettres au roi de Prusse, il prodiguoit la flatterie, et il ne négligeoit rien pour attirer chez lui de grands seigneurs. M. de Voltaire, en écrivant au maréchal de Richelieu, l'appeloit *mon héros et mon protecteur*, et dans d'autres lettres des mêmes dates à ses amis, il ne le désignoit que sous le nom *de tyran du Tripot*. Malgré toutes ces inconséquences et toutes ces bassesses, ces écrivains déshonoroient la cour dans leurs ouvrages : on les croyoit dans les classes inférieures et dans les provinces, et leurs satires sur les prêtres, sur les rois et sur la cour, préparoient parfaitement la révolution : néanmoins, dans ce même temps on vit à la cour, en hommes et en femmes, des personnages d'une éminente vertu ; ce fut dans ce temps que vécurent ces prélats d'une héroïque charité : M. de Bec-de-Lièvre, évêque de Nîmes, qui établit tant de manufactures, et qui se voua à la

pauvreté pour ne point laisser de pauvres dans son diocèse ; M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui, tandis que J.-J. Rousseau le tournoit en ridicule, donnoit constamment tous ses revenus aux pauvres, et ne se réservoit pas même de quoi faire recouvrir les meubles déchirés de son palais ; l'évêque de Soissons offrant les mêmes exemples ; les vertueux et savans La Mothe d'Orléans, évêque d'Amiens ; d'Argentré, évêque de Tulles ; Pompignan, évêque du Puy, et tant d'autres ; et les abbés de Fleury, de Besplas, de l'Épée et son digne successeur ; et les curés de Saint-Sulpice, etc. A ces mêmes époques, les courtisans, dans les occasions les plus importantes, montrèrent en général un grand caractère ; on vit à la cour beaucoup plus de fidélité en amitié, que dans une infinité de sociétés de beaux-esprits : la disgrâce et l'exil ne firent pas perdre un seul ami, ni même une seule liaison à messieurs de Maurepas, d'Argenson et de Choiseul. La cour n'autorisa point par de basses flatteries les foiblesses et les fautes de Louis XV ; elle osa blâmer hautement la scandaleuse faveur de madame du Barri, ainsi que les violences exercées contre l'ancien parlement, et la ridicule formation du nouveau. Enfin, les bassesses et les actions viles étoient jugées à la cour

plus sévèrement qu'ailleurs. (Voyez *Société et Prêtres*.)

COURAGE. — Le courage physique a toujours été brillant en France; mais cette espèce de courage n'est pas celui qui doit le plus énorgueillir, puisque des nations barbares le portant jusqu'à l'extravagance, le poussent beaucoup plus loin; les lois guerrières des anciens peuples du Nord prescrivoient au soldat, sous peine de dégradation et d'infamie, de ne reculer *d'un pas* que lorsqu'il étoit assailli à la fois par trois ennemis; elles commandoient à tous *de rire en tombant et en mourant*. Les sauvages chantent dans les supplices : ainsi le courage qui seulement brave la douleur physique et la mort, peut dégénérer en férocité; alors il outrage la nature au lieu de l'élever. Mais le courage moral, celui qui fait supporter les revers et les plus terribles infortunes avec une invincible fermeté, ce courage d'une ame héroïque n'a point d'excès coupable : plus il est grand, plus il est sublime. Durant les jours les plus déplorables de la révolution, les femmes en général ont montré tous les genres de courage : la sensibilité la plus touchante, l'amitié, la tendresse fraternelle, la piété filiale, et souvent la seule compassion pour d'infortunés proscrits, les ren-

direnit inaccessibles à la crainte et à la terreur. Combien les motifs de leur courage en augmentoient le mérite et le prix! presque toutes, dans l'émigration, ont donné l'exemple d'une noble résignation; non-seulement il n'en est point que le malheur ait abattues, mais il en est peu qu'il ait paru étonner. Elles se sont fait des ressources par leur travail et leurs talens, avec une simplicité et une activité véritablement admirables; on pouvoit leur appliquer ce vers.

Et dans de foibles corps s'allume un grand courage (1).

Le courage est une qualité nécessaire dans tous les temps et dans toutes les situations. Hélas! l'enfance même en auroit besoin; à peine l'homme est-il né, qu'il doit souffrir!

Un des grands inconvéniens de la peur dans les affaires et dans mille circonstances de la vie, c'est d'ôter ou de rendre inutile la prévoyance; on veut à tout prix se tirer du péril ou de l'embarras du moment. Tout mouvement de l'âme, toute idée qui nous domine, sacrifie l'avenir entier au présent; la crainte ne sait pas mieux résister que la passion à la tentation actuelle. Un roi surtout a besoin d'un courage si étendu, qu'il faudroit, durant son

(1) Louis Racine.

éducation, lui persuader que toute foiblesse dans un prince fait pour régner, est une lâcheté presque aussi déshonorante que celle de fuir à la tête d'une armée.

COUREURS. — C'étoit un odieux usage que celui de faire courir devant sa voiture des hommes et des chiens : les coureurs mouroient tous fort jeunes asthmathiques ou hydropiques; leur entretien étoit ruineux; leur parure efféminée en argenterie, clinquant et fleurs artificielles coûtoient au moins mille écus par an. Les chiens danois, en courant dans les rues, renversoient les veillards et les enfans; mais le grand seigneur, ainsi précédé dans sa *voiture angloise*, croyoit avoir le meilleur air du monde, comme si l'élégance pouvoit s'allier avec l'extravagance et l'inhumanité.

La révolution abolit cette révoltante coutume; il étoit, en effet, très-contraire à *la dignité de l'homme* de se laisser estropier ou tuer par respect pour l'ornement du char de triomphe d'un étourdi. Les républicains auroient dû abolir en même temps les cabriolets, mais ils vouloient aller vite.

COURSES DES CHEVAUX. — Nous devons aux Anglois de nous avoir appris à chan-

ger les gazons, les pelouses émaillées de fleurs en tapis de jeux : triste métamorphose qui n'est rien moins que poétique. Nos pères donnoient des tournois dans lesquels ils faisoient une énorme dépense ; leurs chevaux étoient toujours dé fiers coursiers qui, dans les jeux mêmes, combattoient pour la gloire. Les nôtres ne courent que pour gagner de l'argent ; on les voit à leur figure efflanquée ! ils n'ont plus cette superbe encolure, et cet air belliqueux qu'on admiroit jadis dans les chevaux de carrousel et de bataille ; la cupidité enlaidit tout, parce qu'elle est essentiellement ignoble. Au reste, les courses de chevaux que l'on essaya de mettre à la mode peu de temps avant la révolution, n'ont pas pris en France, et l'on espère qu'on ne reprendra point la funeste manie d'introduire parmi nous un jeu également ruineux et dangereux. (Voyez *Équitation, Courtisanes, Mœurs.*)

COUVENTS. — Tous les philosophistes, tous les républicains, et les jacobins leurs disciples, répètent successivement et sans interruption depuis quatre-vingts ans, que toutes les religieuses sont des imbéciles et des victimes. Qu'en savent-ils, puisqu'ils n'ont jamais pénétré dans les cloîtres? Ils ont vu néanmoins que ces

victimes, lorsqu'on leur a déclaré qu'elles pouvoient quitter leurs cloîtres, ont refusé d'en sortir, et qu'il a fallu les en chasser avec violence pour *les mettre en liberté*, et qu'enfin les regrets d'un très-grand nombre ont été si courageux, qu'après les avoir débarrassés de la retraite et des grilles, on a cru devoir aussi les *affranchir* de la vie (1). Quant à l'imbécillité, il est certain que les religieuses n'avaient pas une conversation brillante, et qu'elles eussent fort mal soutenu celle des gens du monde; mais pourquoi ne seroit-il pas possible qu'une religieuse eût, comme toute autre personne, de l'esprit naturel? On répond que leur genre de vie *doit les abrutir*; il est cependant bien dégagé de toute idée matérielle et grossière. Il sembleroit que les véritables causes qui peuvent corrompre le goût et gâter l'esprit, se trouveroient plutôt dans la dissipation frivole et continuelle qui prive de toute réflexion, dans les vices qui dégradent l'âme. Une femme qui a passé toute sa jeunesse à ne s'occuper que de sa toilette, de sa parure et du bal, doit-elle

(1) C'est ce qu'on avoit déjà vu jadis à Genève, à la prétendue réformation faite par Calvin. Toutes les religieuses refusèrent de sortir de leurs couvents; alors on les persécuta et on les chassa.

avoir l'esprit plus cultivé qu'une religieuse ? N'est-il pas au contraire beaucoup plus simple de penser que la solitude et le silence, l'exercice constant et l'habitude de toutes les vertus, le mépris du faste et des grandeurs humaines, l'amour de la retraite, de la frugalité, de la paix et d'une sainte égalité, doivent naturellement élever l'âme et perfectionner la raison. On se récrie sur la profonde ignorance des religieuses : cependant toutes les maîtresses de classes des Ursulines et des Filles Sainte-Marie savaient parfaitement l'histoire sainte, la chronologie de l'histoire profane, la géographie et l'arithmétique; plusieurs savoient le latin (1). Il n'y avoit point de couvent où il n'y eût une bibliothèque. Les gens du monde qui n'ont jamais étudié l'Écriture Sainte, savent du moins combien le style et les pensées en sont sublimes. Les religieuses lisent d'ailleurs continuellement les ouvrages immortels de nos grands orateurs chrétiens; et l'on croit qu'une personne qui, dans la retraite et la méditation, nourrit sans cesse son esprit par de telles lectures, a bien autant d'idées morales et d'instruction,

(1) Entre autres, madame de Lamoignon, supérieure des Filles Sainte-Marie, une véritable sainte, et l'une des femmes les plus spirituelles et les plus savantes que j'aie connues.

que les femmes qui n'ont lu que des brochures, des feuilles éphémères, et quelques discours académiques.

Qu'on me permette de rapporter ici ce que j'ai dit sur le même sujet il y a vingt-sept ans, car j'ai toujours eu les mêmes sentimens et le même langage.

« En général, et à bien peu d'exceptions
» près, les meilleurs esprits de ce siècle, gâtés
» à beaucoup d'égards par une fausse délicatesse
» et par une fausse philosophie, en croyant
» s'élever au-dessus de tous les préjugés, se
» livrent à une infinité de préventions injustes
» et puériles; ils jugent superficiellement,
» parce qu'ils jugent d'après des systèmes, et
» non d'après une observation réfléchie: tout
» ce qui ne s'accorde pas parfaitement avec leur
» goût et leurs opinions, est condamné par eux
» sans restriction comme sans examen. Ils par-
» lent souvent de la vertu, mais ils ne peuvent
» l'admirer que sous de certaines formes; il
» faut, pour les frapper, qu'elle ait une certaine
» élégance de convention, une écorce légère,
» sans laquelle la perfection même seroit au-
» jourd'hui méconnue et dédaignée. Les choses
» les plus frivoles font, à cet égard, varier
» l'opinion; une différence d'habit ou de nom
» peut seule produire cet effet. »

Les mots de *vestales*, de *prytanides* offrent à l'imagination les douces idés de pureté, d'innocence, de vertu; le mot *religieuse* ne produit aucune de ces impressions. On admire dans des livres les austérités et les épreuves extraordinaires auxquelles se soumettoient les disciples de Pythagore; et les austérités et les épreuves soutenues par les religieux de la Trappe n'inspirent qu'une pitié méprisante; l'hospitalité, l'humanité sublime de ces mêmes religieux n'est célébrée que par les infortunés qui l'éprouvent, et l'on vante avec éloquence l'hospitalité des anciens et celle des Turcs et des Arabes (1).

(1) Ces religieux étoient au nombre de cent vingt; ils n'avoient que trente mille livres de rente; et avec ce revenu, ils achetoient tous les ans pour plus de mille écus de blé, qu'ils distribuoient aux pauvres de la campagne. En outre, ils entretenoient des familles entières dans les villages voisins, et ils recevoient plus de quatre mille hôtes par an, qu'ils nourrissoient sur le reste de leur revenu. Si parmi ces voyageurs il y en avoit de malades, on les gardoit et on les soignoit tout le temps de leur maladie, et souvent on donnoit de l'argent à ceux qui n'en avoient pas assez pour continuer leur route. Comment, avec un tel revenu, une maison de cent vingt personnes peut-elle faire ces immenses charités? C'est que ces cent vingt personnes cultivoient elles-mêmes leurs terres, leurs bois et leur jardin; ne mangeoient que des légumes à l'eau, ne buvoient point de vin, n'avoient pour

On a fait de pompeux éloges de la *bienfaisance*, et cette même vertu perd tout son éclat lorsqu'elle se montre sous le nom de *charité chrétienne.* On trouve encore de l'intérêt et de la grandeur dans les sentimens religieux ; l'athée même avoue qu'il est touché lorsqu'il voit la piété invoquant l'*Etre-Suprême ;* mais il la tourne en ridicule lorsqu'elle implore *Jésus-Christ.* Ce n'est pas seulement l'impiété qui produit ces inconséquences et ces puérilités ; c'est surtout, je le répète, cette fausse délicatesse qui attache un ridicule imaginaire à un certain nombre de mots et d'expressions, et qui

---

chaussure ordinaire que des sabots ; pour vêtemens, que des robes de laine qui duroient quatre ans ; pour meubles, qu'une paillasse, etc. La règle de la Trappe (ainsi que celle de Sept-Fonds) ne prescrivoit que les privations économiques qui pouvoient assurer la possibilité de donner davantage aux pauvres. Le fondateur a formellement défendu toutes les autres mortifications, telles que les cilices, les chemises de crin, etc. On a dit, et même écrit, que ces respectables religieux couchoient dans leur bière ; qu'ils étoient obligés de creuser leurs tombes, et beaucoup de choses de ce genre, qui ne sont que des fables destituées de tout fondement. Ils ne font que des travaux utiles ; ils ne renoncent à toutes les jouissances de la vie que pour soulager l'humanité souffrante. Ils n'ont point fait vœu de clôture, afin de travailler dans les champs, dans les bois, et d'aller eux-mêmes chercher, sou-

fait penser que des synonymes usés et répétés continuellement depuis cinquante ans par les bons et les mauvais écrivains, ont beaucoup plus d'élégance que les noms primitifs qu'ils représentent, quoique ces noms primitifs n'aient par eux-mêmes rien d'ignoble et de bas (1). Quelle étrange frivolité! Montesquieu demande pourquoi nous ne regardons pas les nègres comme nos semblables, et il répond que la raison en est bien simple : *Eh quoi! ils ont la peau noire, le nez écrasé, et ils ne portent point de haut-de-chausses!* Je demande pourquoi les hommes qui n'ont jamais pénétré dans les cou-

---

lager les infortunés, porter des secours à l'indigent et soigner les malades. Leurs mains laborieuses et bienfaisantes sont également exercées à labourer la terre et à panser les plaies du pauvre. J'ai passé deux jours à la Trappe avec mes élèves; et, comme on ne pouvoit me séparer de mademoiselle d'Orléans, qui avoit le droit d'entrer dans l'intérieur de la maison, on daigna m'y admettre. J'ai vu tout ce que j'ai décrit.

(1) Cette prétention à *l'élégance* se trouve aujourd'hui dans tous les écrits, de quelque genre qu'ils soient. J'ai lu, il y a dix ans, un testament qui commençoit par une *invocation à l'Être-Suprême*, et qui finissoit par une *hymne à l'Amitié*. Le testateur, dans le cours de l'ouvrage, avoit eu le soin de substituer toujours au mot *église* celui de *temple*, et de rendre les mots *enterrement*, *curés*, *cierges*, etc., par des périphrases extrêmement poétiques. Le Journal de Paris, ren-

vens austères, méprisent les religieuses? *Eh quoi! on les appelle des béguines*, et elles portent des guimpes!..... Il est vraisemblable que si les religieuses avoient adopté un costume plus élégant et plus noble, elles auroient infiniment plus de considération. Une guimpe de toile, une ceinture de corde, un habit de laine noire, ne peuvent inspirer les idées que feroient naître des couronnes de fleurs, des tuniques ornées de franges, et des manteaux de pourpre.

CURIEUX. — On appeloit ainsi de riches

---

daut compte autrefois d'une cérémonie funèbre au Champ-de-Mars, disoit: *A l'entour de l'autel étoient placés des lévites vêtus de lin, et les ministres de l'Éternel*, etc. Ici l'élégance et le *goût antique* nuisoient un peu à la vérité; car on auroit cru qu'il s'agissoit d'une cérémonie des anciens juifs; mais la beauté de ce passage consistoit dans la transformation des enfans de chœur en *lévites*, et des surplis de toile de chanvre en *vêtement de lin.* Ceci rappelle une des Savantes de Molière, disant au notaire qui va dresser un contrat de mariage:

Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talens,
Et dater par les mots d'ides et de calendes.

Il me semble que le bon goût doit faire éviter toute espèce d'affectation; qu'il consiste surtout dans le discernement et l'observation des convenances, et qu'un journal ou un acte religieux ou public ne doivent pas être écrits comme un poëme.

amateurs de tableaux, d'histoire naturelle, de médailles d'antiquité et de raretés des pays étrangers. Il y avoit à Paris, avant la révolution, une infinité de cabinets de ce genre (1). Aujourd'hui, presque tous les curieux sont transformés en brocanteurs; ce qui étoit un goût est devenu, comme tant d'autres choses, une spéculation.

DAME. — Le titre de *dame* ne se donnoit jadis qu'aux nobles; non-seulement le peuple, mais la bourgeoisie ne le prenoit pas. Une roturière mariée n'étoit désignée que sous le titre de *mademoiselle*. Cet usage subsistoit encore il y a 50 ans. Il étoit choquant de plus d'une manière, et surtout parce qu'il blessoit la dignité du mariage. Au reste, la roture a pris depuis sa revanche : on a dit dans les tribunaux, et on a lu dans tous les papiers publics : *la femme Montmorency*, et *les dames de la halle*, etc.

La reine, madame la dauphine, et les princesses de la famille royale avoient chacune une dame d'honneur et une dame d'atour; les autres dames des princesses s'appeloient *dames de compagnie*; celles de la reine se nommoient

(1) Entre autres celui de M. Bertin, ex-ministre des affaires étrangères. Ce cabinet étoit le plus beau que j'aie vu, surtout en curiosités de la Chine.

dames du palais. Les reines ont aussi quelquefois des surintendantes de leur maison, places qu'on a vues occupées par des princesses du sang. Les dames d'honneur et d'atour de la reine et des princesses de la famille royale étoient toujours titrées, c'est-à-dire qu'elles avoient les honneurs du Louvre; les autres dames étoient aussi souvent titrées; mais cet honneur n'étoit point attaché à leurs places. Les princesses du sang n'avoient point de *dames d'atour;* elles avoient une dame d'honneur et des dames de compagnie : la place de dame d'honneur ne se donnoit chez elles qu'à l'ancienneté de service. Il falloit que leurs dames fussent en état de faire les preuves exigées pour être présentées à la cour. (Voyez *Présentations.*) Quand les princesses écrivoient à la reine, elles mettoient ainsi l'adresse : *A la reine, ma souveraine dame.* Lorsque le roi appeloit *madame* une personne non mariée, il lui donnoit le droit de porter ce titre dans la société : cela s'appeloit être *damée.*

DANSE. — Les anciens Romains disoient de Sempronia, dame romaine, qu'elle chantoit et dansoit trop bien pour une honnête femme. Ce scandale est devenu très-commun parmi nous. On a peut-être perfectionné les pas de la

danse, mais on a perdu en grâces ce qu'on a pu gagner en difficulté. De la légèreté, une tête bien posée, des pieds bien tournés, un maintien noble et modeste, et surtout de beaux bras, voilà pour une femme de la société toute la perfection de la danse. Aujourd'hui, les meilleures danseuses négligent leurs bras, et avec cette négligence la danse est sans grâces. Celles qui dansent modestement ont une danse triste, lourde et monotone; celles qu'on appelle de *belles danseuses* font beaucoup trop de petits *tournoiemens;* elles ont quelque chose de théâtral, et c'est un air qui ne rappellera jamais en elles que les danseuses des chœurs de l'Opéra: il est donc maladroit de le prendre.

La danse théâtrale se gâte depuis plusieurs années, parce qu'elle s'éloigne de la nature. Il est sans doute très-difficile de faire des *ronds de jambes* qui partent des hanches, et d'élever sa jambe à la hauteur de son épaule sans ployer le genou, mais cette manière de se retrancher une articulation est un tour de force fort désagréable à l'œil, parce qu'il dénature la figure humaine; on auroit dû le laisser aux danseuses de corde, qui l'ont fait de tout temps, et l'on feroit bien de le leur restituer.

DÉCENCE. — Le temps de la plus grande

décence en France, à la cour et à la ville, depuis la troisième race, a été sous le règne de Louis XIII; aussi, jamais le peuple français n'a été plus religieux. Que d'admirables fondations dans ce temps! l'Hôtel-Dieu, les Enfans-Trouvés, les Sœurs de la Charité. Toutes ces fondations furent l'ouvrage d'un homme, de Vincent de Paul, dont l'ardente charité s'étendit jusque sur des criminels, parce qu'ils étoient souffrans, les galériens, dont il voulut être l'aumônier, afin d'adoucir leur sort, de les soigner et de les convertir. Nul particulier n'a eu une telle influence sur le bonheur d'un aussi grand nombre d'individus; l'imagination se confond en pensant au bien immense qu'il a fait par ses prédications, son dévouement, ses quêtes, par les secours envoyés aux victimes de la guerre, et par ses missions chez les infidèles pour le rachat des captifs chrétiens. Mais aussi, comme ce héros du christianisme fut secondé par l'esprit public de son siècle! Qui n'admireroit pas cet esprit public, qui rapprochoit, qui rallioit tous les ordres de l'état, et qui les unissoit par une seule pensée, celle de faire tous les sacrifices pour soulager les infortunés; cet esprit public, qui décidoit toutes les femmes de la cour, jeunes et vieilles, à vendre leurs diamans et leur argenterie pour en donner le produit

aux hôpitaux, et à consacrer, pendant plusieurs années, deux jours de la semaine au service des malades; cet esprit public, qui envoyoit des jeunes filles et des religieux affronter la fatigue et la mort : les unes, dans les hôpitaux de l'armée pour panser des soldats blessés et attaqués de maladies contagieuses; les autres, animés de l'espoir de délivrer leurs frères, et traversant les mers pour aller chez des peuples barbares.... Enfin cet esprit public, qui déterminoit un nombre infini d'hommes de toutes les classes à livrer leur fortune entière pour ces pieux usages (1) : et quelles mœurs accompagnoient de telles actions! quelle paix! quelle union! quel respect filial! quelle décence dans les familles de toutes les classes! Tels furent les fruits de l'esprit public de ce temps si profondément religieux. Quels ont été et quels sont encore les fruits de l'esprit public devenu *philosophique?*

L'esprit public du seizième siècle produisit les principes, les opinions et les sentimens d'après lesquels furent élevés les hommes du dix-septième. Ainsi nous lui devons les écrits immortels qui honoreront à jamais la nation française et la nature humaine.

... La décence à la cour ne commença à s'affoi-

(1) Entre autres, le commandeur de Sillery, qui aban-

blir qu'après la régence d'Anne d'Autriche. Les femmes se *décoltèrent* davantage ; mais les veuves conservèrent toute la rigueur de leur costume, et les autres femmes, tous les usages de bienséance établis sous le règne précédent. Toutes les dames avoient, ou des demoiselles de compagnie, ou des *brodeuses* qui travailloient toujours auprès d'elles. L'esprit de cet usage étoit de se mettre à l'abri de toute calomnie, en ne recevant jamais tête à tête un homme, quel que fût son âge. Aussi voyons-nous madame de Maintenon, dans ses lettres à madame de Caylus, âgée de 36 ans, lui recommander de ne point abandonner cette prudente coutume, quoiqu'elle fût mère d'un jeune homme déjà dans le monde. Ce fut aussi une idée de décence qui fit établir pour les femmes l'usage de ne sortir en voiture qu'avec deux domestiques au moins, et le soir, avec un flambeau. On vouloit des témoins et *de la lumière*, cet usage s'est conservé jusqu'à la révolution.

Dans le siècle de Louis XIII et dans celui de Louis XIV, toutes les femmes qui se faisoient peindre ne donnoient de séances que pour leurs têtes ; le peintre prenoit des modèles pour la

---

donna cent mille livres de rente ; M. de Rougemont, qui en donna soixante ; et beaucoup d'autres.

gorge et la taille. Cette délicatesse de décence a fini à la mort de Louis XIV. A la chute du trône, toute espèce de décence fut abolie (1): les femmes s'habillèrent en *Vénus de Médicis*; les hommes les tutoyèrent, ce qui étoit fort naturel. Dans ces costumes transparens, on vit rarement des *grecques*, mais on ne vit plus de françaises; toutes les grâces qui les avoient caractérisées jusque-là les abandonnèrent avec la pudeur.

DÉCLAMATION THÉATRALE. — L'art théâtral, dans le grand genre, c'est-à-dire, dans la tragédie, est composé de deux parties; la déclamation, qui enseigne à bien dire des vers; et le jeu, moins susceptible d'enseignement, qui exprime les passions. Par une inconséquence très-remarquable aujourd'hui dans les écoles dramatiques, on néglige presque entièrement la déclamation, la seule chose de l'art que des maîtres puissent enseigner, et l'on s'attache à former le jeu des élèves, que rien ne peut perfectionner que l'expérience et le talent naturel. La beauté de la déclamation consiste dans la pureté de la prononciation, l'art d'adou-

(1) A quelques exceptions près. Nous ne parlons ici qu'en général.

cir et de conduire sa voix, et de donner aux paroles une justesse raisonnée d'inflexions. La perfection du jeu consiste dans l'expression naturelle et frappante des sentimens et des passions. En général, la moitié de tout rôle tragique ne demande qu'une belle déclamation, les récits, le débit; une multitude de scènes n'exigent absolument que cette partie de l'art. Si l'acteur déclamoit mal, quel que fût son talent dans les mouvemens énergiques et passionnés, il ne rempliroit qu'imparfaitement un beau rôle; il seroit médiocre dans la plus grande partie de ce rôle, tout le charme des beaux vers seroit perdu dans sa bouche. S'il avoit d'ailleurs de grands succès, il gâteroit l'oreille et le goût de ses admirateurs; il seroit coupable d'un attentat que nul poëte et même nul littérateur ne doit excuser; il dépouilleroit Racine de sa divine harmonie.

Lorsqu'on veut apprendre à chanter, on commence par *solfier;* le maître, avant de songer à donner au chant, du charme, de l'âme et de l'expression, s'occupe uniquement à former l'organe de la voix et la justesse des intonations. Il semble de même que, dans l'art théâtral, on devroit commencer par enseigner seulement la déclamation, en faisant apprendre à l'élève, non des rôles, mais des odes et des morceaux

détachés de nos meilleurs poëmes. Quand il déclameroit parfaitement les odes de Rousseau et les beaux vers de la Henriade, des poëmes de M. Delille, etc., on lui donneroit des rôles.

On n'a jamais mieux déclamé que Le Kain, Mlle. Clairon et Monvel : l'art de la déclamation a beaucoup perdu depuis trente ans. Mlle. Vestris commença à la gâter par une prononciation vicieuse, que presque tous les acteurs ont imitée depuis. Elle mettoit des *e* muets au dernier mot de tous les vers masculins terminés par un *r*; par exemple, elle eût dit :

J'ai cru sur mes projets, sur vous, sur mon *amou-re*,
Devoir en Musulman vous parler sans *détou-re*.

et en appuyant à l'excès sur ce *re* qu'elle ajoutoit. Il est inconcevable qu'une prononciation aussi ridicule, non-seulement n'ait pas été sifflée par le public, mais que personne, avant l'auteur de cet ouvrage, ne l'ait critiquée, et que les acteurs l'aient adoptée. Il y a environ cinquante ans qu'un acteur nommé *Aufrène* débuta avec beaucoup d'éclat dans la tragédie : il avoit imaginé de jouer la tragédie sans déclamation, avec le ton et les gestes les plus familiers. Il en résultoit qu'il dénaturoit les beaux vers de Racine, de Corneille et de Voltaire; qu'il déjouoit les autres acteurs qui

paroissoient emphatiques auprès de lui, et qu'il gâtoit l'art. Les gens que séduisent toujours les nouveautés bizarres et les lieux communs, furent enchantés de cette nouvelle manière, précisément parce qu'elle étoit excessivement discordante avec la bonne, et ils croyoient répondre victorieusement à ceux qui la condamnoient, en répétant qu'elle étoit plus naturelle, ce qui est assurément incontestable; car on ne peut nier qu'il n'y a point de héros, de rois et de princesses, qui, par l'extérieur et le langage, soient semblables aux personnages du théâtre. Mais si on veut les voir dans la pure réalité, il faut donc aussi les faire parler en prose, ou du moins abolir cette haute et divine poésie réservée pour eux seuls, et ne plus écrire la tragédie qu'en employant les vers familiers de la simple comédie.

Comme il y a de l'idéal dans le langage de la tragédie, on doit en retrouver dans toutes les autres parties du jeu des acteurs; et, sans cet accord, l'illusion même de la tragédie seroit détruite; c'est l'harmonie de l'ensemble qui la produit; c'est cette nature embellie, mais possible, comme la Vénus de Praxitèle; c'est ce beau idéal qui, en élevant l'âme, frappe, séduit l'imagination, et qui fait d'une belle tragédie le chef-d'œuvre des conceptions littéraires,

et de sa représentation, le plus ravissant, le plus noble amusement que l'homme ait jamais inventé.

DÉLICATESSE. — L'élévation d'âme, la fierté de caractère, la sensibilité et la finesse d'esprit forment la délicatesse de sentimens; elle tient à l'élégance d'une parfaite civilisation; un peuple agriculteur est trop simple pour en connoître les raffinemens; elle peut s'allier avec le tumulte des armes comme on le vit dans les siècles belliqueux de la chevalerie, le seul amour de la gloire peut la produire; mais rien n'est plus opposé à *la délicatesse* que l'esprit mercantile, alors même qu'il est uni à la plus exacte probité. Une nation commerçante peut être généreuse; mais les grandes spéculations pécuniaires s'accordent mal avec la délicatesse, du moins avec celle qui n'a pas un rapport immédiat avec l'argent, et il en est tant d'autres!

Une chose qui doit nécessairement ôter beaucoup de délicatesse à une nation, c'est la liberté indéfinie de la presse, qui produit tant de libelles et de pamphlets injurieux; leur multiplicité finit bientôt par rendre insensible à la calomnie, et alors tous les sentimens d'honneur deviennent moins délicats.

L'urbanité française, en établissant la liberté

de la presse, auroit dû en excepter toute personnalité contre les femmes, car il est surtout à désirer, pour l'intérêt des mœurs publiques, qu'elles ne perdent rien de leur sensibilité sur toutes les choses qui intéressent leur réputation; lorsqu'elles sont auteurs, il est fort simple, il est même souvent très-bien fait de critiquer leurs ouvrages, mais on doit toujours respecter leurs personnes; il est doublement odieux de les attaquer, puisqu'elles ne peuvent demander raison d'un outrage. Un règlement particulier à cet égard auroit eu l'approbation des amis mêmes les plus enthousiastes de la liberté; les François applaudiront toujours à une loi qui interdira la lâcheté.

DEMOISELLE DE COMPAGNIE. — Les femmes qui vivoient dans leurs terres avoient des demoiselles de compagnie, pour avoir véritablement une *compagne* dans la solitude d'un château; on les avoit à Paris par décence; avec de bonnes mœurs, on désire des témoins de ses actions.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les particulières, à Paris, n'avoient plus de demoiselles de compagnie; les dames des châteaux en avoient encore, mais le nombre en étoit fort diminué; il est fâcheux qu'on ait supprimé cette

espèce de représentation ; c'étoit une ressource honorable pour les jeunes personnes bien élevées qui n'avoient point de fortune.

On trouve des demoiselles de compagnie dans les comédies angloises ; les auteurs françois ne les ont point représentées sur le théâtre, cependant elles pourroient y jouer un rôle beaucoup plus naturel que celui de nos soubrettes.

DÉSHONNEUR. — On confond très-mal à propos avec les gens *déshonorés*, ceux que de fausses démarches ou un blâme accrédité par une rumeur générale, ont fait bannir de la bonne compagnie ; un homme véritablement *déshonoré* ne peut jamais reparoître dans le monde, et mille circonstances peuvent y ramener l'homme de mauvaise compagnie. Le monde n'a pas le droit de *déshonorer* un des membres de la société, parce qu'il n'est point un tribunal en forme, et qu'il ne peut juger que sur des probabilités, sur des ouï-dire et des apparences. Mais enfin les accusations peuvent être mensongères, et les apparences trompeuses, et lorsque rien n'est formellement prouvé contre *l'honneur*, le jugement n'est que provisoire. Néanmoins, une forte vraisemblance suffit pour faire prononcer cette espèce de sentence, et c'est un bien moral. Si le monde

ne pouvoit exercer cette rigueur que sur des preuves positives, on prendroit beaucoup moins de soin de sa réputation. Mais on n'est *déshonoré* que par une action publique, avérée, incontestable, ou par un arrêt prononcé par un tribunal judiciaire; alors l'arrêt est irrévocable. Toutes ces choses sont fort sagement réglées pour l'intérêt de la morale et des mœurs.

DEUILS. — Le deuil est l'image d'une douleur légitime et respectable; les longs deuils ont toujours été l'une des preuves de la bonté des mœurs publiques. On les a prodigieusement abrégés depuis cinquante ans.

Jadis les veuves, tant qu'elles ne se remarioient point, portoient à la cour un petit voile noir, dans les jours de cérémonie, usage qui a subsisté jusqu'à la révolution, ainsi que celui de tendre en gris la chambre à coucher des veuves, durant toute l'année du veuvage.

DEVINS. — Dieu a mis dans le cœur humain un attrait irrésistible pour le merveilleux, afin de le disposer à recevoir sans peine les célestes lumières de la foi. Cet amour est tellement inhérent à la nature de l'homme, qu'on ne peut rejeter les dogmes mystérieux de la religion, sans chercher d'un autre côté des croyances miraculeuses, ou sans tomber dans

les superstitions les plus déplorables. L'athée Hobbes avoit peur des revenans. Beaucoup de gens, sur la fin du dix-septième siècle, qui nioient l'existence de Dieu, croyoient aux miracles de la poudre de sympathie. Monsieur le régent ne mettoit pas en doute les prodiges de Jacques Aymar, (1) et dans nos jours d'incrédulité, Mesmer, Cagliostro, Bléton et mille autres charlatans ont trouvé, parmi les *esprits forts*, un nombre infini de dupes. Depuis le règne de Robespierre, on entend crier dans les rues l'explication des songes; Paris s'est rempli de devins, de sorcières, de tireuses de cartes, d'illuminés, de prophètes, de jeunes filles qui font des miracles; qui, les yeux fermés, lisent de l'estomach; qui font des conjurations sur des cheveux, qui dansent et prédisent en dormant. Toutes ces choses se débitent gravement; des savans même les protégent!.... Ne vau-

(1) Jacques Aymar prétendoit non-seulement découvrir les trésors et les sources avec la baguette divinatoire, mais encore suivre, sans se tromper, par le seul moyen de l'odorat, les traces des meurtriers. M. le régent le fit venir de Lyon à Paris, le logea dans son palais, lui fit faire des expériences dont toute la cour, ainsi que lui, fut émerveillée. Cet enthousiasme dura huit mois. Au bout de ce temps, Jacques Aymar retomba dans sa première obscurité; il n'en fut plus question.

droit-il pas mieux croire à l'Évangile, en réglant sa vie sur cette salutaire et divine croyance ?

DEVISES. — On auroit cru qu'en abolissant le blason, chacun auroit repris les devises ; mais il y avoit peu d'idées chevaleresques et romanesques dans les têtes républicaines.

L'une des plus belles devises qu'on ait faites, fut celle du régiment de cavalerie du grand Condé : elle représentoit un feu qui commençoit à s'allumer, avec ces mots :

Splendescant, da materiam.
Plus j'aurai de matière, et plus j'aurai d'éclat.

Une des plus ingénieuses devises, fut celle du maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV ; elle avoit pour corps une clef de montre, et pour âme ces mots : *J'ai réglé qui nous règle.*

Je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs sur les devises ; que, lorsqu'on leur donne pour corps des fleurs, on ne doit employer ces végétaux que d'après l'idée que la mythologie en a consacrée, ou d'après leurs propriétés naturelles, qui qui ne changent point et sont partout les mêmes, comme, par exemple, le *laurier*, emblème de la gloire, et *l'immortelle* que l'on peut représenter

comme le symbole de la constance, non à cause de son nom, mais parce que ce nom lui vient de sa longue durée : tandis que la fleur appelée *pensée* et le *souci* n'exprimeront jamais que ridiculement une *pensée* intellectuelle et un *chagrin* de l'âme. Des devises dans ce genre sur ces fleurs, ne seront que de mauvais jeux de mots en françois, et qui n'auront aucun sens dans les langues étrangères, parce qu'elles n'y portent pas les mêmes noms.

DÉVOT. — Voici la singulière définition d'un *dévot*, que donne M. de Voltaire dans son Dictionnaire : « Ce titre, dit-il, signifie *dévoué*, » ainsi, il n'appartient qu'à ceux qui se con- » sacrent à Dieu par des vœux, aux moines et » aux religieuses. » D'après cette logique, celui qui rapporte toutes ses actions à Dieu, et qui n'agit que pour lui obéir et pour lui plaire; celui qui, dans tous les momens, seroit prêt à lui sacrifier sa vie, ne lui est pas dévoué ?

C'est avec cette force de raisonnement que M. Diderot, dans l'Encyclopédie, définit *l'impie*.

« L'impie, dit-il, est celui qui médit d'un » Dieu qu'il adore au fond de son cœur (1). Il

(1) *Adorer* est bien fort. Qui jamais a seulement *médit* de ce qu'il aime?

» ne faut pas confondre l'incrédule et l'impie.»

Appeler un blasphème une *médisance*, est une expression *philosophique* qui seroit bien risible, si elle n'étoit pas si odieuse : car médire n'est pas mentir, c'est dire le mal qui est; cependant, si l'on reconnoît un Dieu, on ne peut l'admettre que parfait. *Médire de Dieu* comme on médit de son voisin!.... quelle idée, quel langage, quel délire!.... Mais revenons à la définition de l'encyclopédiste. Il y a une extravagance incompréhensible à prétendre gravement qu'un *impie* n'est pas le contraire de l'homme *pieux*. Alors l'*intolérant* ne l'est pas du *tolérant; l'imprudent* ne l'est pas du *prudent*, etc. On ne reviendra pas du plus profond étonnement, lorsqu'un jour on réfléchira de sang-froid à toutes les inepties que les philosophes modernes ont débitées impunément pendant plus d'un demi-siècle. Mais ce n'est pas sans un motif secret, que Diderot a voulu changer la signification du mot *impie;* c'est que ce mot (et c'est une chose remarquable), malgré tous les efforts de l'agissante impiété, est resté affreux et déshonoré; l'ennemi le plus effronté du christianisme ne le donnera point sérieusement à son héros. Ce nom est demeuré constamment injurieux en dépit de l'irréligion : aussi les prétendus philosophes n'en veulent

point ; il faut, lorsqu'on est poli, se contenter de les appeler *incrédules*. D'un autre côté, les mots *pieux* et *piété* ont toujours toute la pureté de leur signification ; ils ont conservé, depuis la création du monde, un charme intéressant, et je ne sais quelle élégance que rien ne leur ôtera jamais. Non, l'erreur et le mensonge n'ont point de tels priviléges. La grande ressource des impies contre les gens religieux, est d'accuser ceux-ci d'hypocrisie ; cependant, depuis Louis XIV, personne n'a eu intérêt à jouer la dévotion, et au contraire on n'auroit eu que trop souvent de fortes raisons humaines de la dissimuler. Tant que M. de Voltaire a dirigé l'opinion des gens du monde, tout ce qu'on pouvoit gagner à se montrer *dévot*, étoit de passer pour un fourbe ou pour un sot, et souvent pour tous les deux.

Dans ce temps, tout homme de lettres qui osoit se déclarer religieux, étoit accablé de satires, de libelles, de moqueries de tout genre, et privé de tous les honneurs littéraires. Toutes ces choses ne devoient pas porter à l'hypocrisie. Voltaire mourut ; mais Condorcet, Diderot, d'Alembert lui survécurent. L'œuvre encyclopédique étoit si bien commencée et si avancée, que la perte du chef n'y pouvoit nuire. Depuis cette époque jusqu'à la révolution, on ne voit

guère où *l'hypocrisie* auroit pu se placer avantageusement, ni quel beau rôle pouvoient jouer les faux dévots. Seroit-ce après l'année 1789? Seroit-ce dans ce temps où l'on envoyoit sur l'échafaud tous les *faux dévots* qui recevoient le martyre, pour soutenir jusqu'au bout leur *hypocrisie?* Seroit-ce sous le directoire?.... Sous le règne qui suivit, on vit enfin cesser la persécution contre les chrétiens, et l'on releva les autels. Ce fut un bienfait que les âmes pieuses n'oublieront jamais. Cependant, sous ce règne, la religion ne fut ni encouragée par de grands exemples, ni soutenue par une main puissante, et l'hypocrisie n'auroit pu alors, dans aucun moment, concevoir l'espérance d'obtenir de la fortune, des honneurs, ou seulement de la considération. On ne croit aujourd'hui qu'aux prodiges de l'ambition et de la vanité : on a découvert que nos actions n'ont que deux motifs, l'orgueil et l'intérêt personnel, ce qui simplifie extrêmement l'étude du cœur humain; ainsi, la fidélité à ses sermens, à ses devoirs, n'est au fond qu'un calcul; on porte le même jugement de la générosité, de la piété; et si un *saint moderne*, possesseur d'une grande fortune, donnoit tout son bien aux pauvres, et alloit s'ensevelir dans un désert, ce seroit uniquement *pour faire parler de lui*; ou

bien, eût-il le génie et la raison de Bossuet, on n'hésiteroit pas à soutenir qu'il est un imbécile. Les continuelles accusations d'hypocrisie sont donc dénuées de toute raison, ainsi que de tout fondement. Mais il est vrai aussi qu'il y a une religion si mal entendue, qu'il est possible de la prendre pour de l'hypocrisie : il existe des personnes qui croient sincèrement à la religion, et qui pensent qu'on est pieux, qu'on est dévot, quand on a la foi, de bonnes mœurs, et qu'on suit l'office divin. Toutes ces choses, sans doute, sont nécessaires, mais elles ne suffisent nullement, si en même temps on est médisant, orgueilleux, vindicatif, avare; un seul de ces vices ternit toutes les vertus chrétiennes. On peut n'être pas un hypocrite, mais on n'a certainement pas une véritable piété, lorsqu'on manque d'indulgence, non sur les principes, mais pour les personnes, et qu'on n'est pas toujours prêt à pardonner, et du fond de l'âme, les plus cruelles injures. La personne irréfléchie qui peut allier la dévotion avec l'aigreur, la haine, les ressentimens, le goût du faste et de la maliguité mondaine, mérite bien d'être accusée d'hypocrisie.

DIAMANS. — (Voyez *Luxe*, *Magnificence* et *Manufacture.*)

DISCOURS ORATOIRES. — On peut appeler ainsi nos discours académiques. Si quelque chose leur manque, ce n'est assurément pas cette prétention que feu M. Thomas a portée au dernier excès. Avec beaucoup de talens et de mérite, il a gâté ce genre par l'enflure et le galimathias; mais il faut convenir que, sur ce dernier point, il a été très-surpassé par ses admirateurs. D'Alembert, en voulant imiter la finesse de Fontenelle, a outré ses défauts. Cet écrivain parle souvent, dans ses éloges, comme les *Précieuses* de Molière. Thomas a pris pour modèle Bossuet; mais combien il est loin, dans ses meilleurs morceaux, de cette éloquence frappante et majestueuse du plus grand de nos orateurs. La composition est pour Thomas un travail, une combinaison de littérateur, et toujours un peu mêlée de réminiscences : elle est pour Bossuet une création sublime, et tour à tour le résultat d'une méditation profonde, ou d'une heureuse inspiration. Il semble que les écrivains qui manquent de naturel, devroient être, dans leur langage, plus réguliers et plus exacts que les autres; mais être *compassé* n'est pas être *pur*, et quand on blesse continuellement le goût et la raison, et qu'on ne cherche que des tournures bizarres, on blesse sans cesse la langue, on dédaigne même de l'étudier, et l'on finit par croire que

la négligence, à cet égard, est de la hardiesse. Aussi M. Thomas n'est-il pas un bon écrivain : on trouve souvent dans ses ouvrages une incorrection qu'on ne passeroit pas à un écolier. En voici une étrange, dans son Essai sur les éloges : il dit qu'il ne parle point de tous les éloges du temps de Fontenelle ; il ajoute : « Si le public » les connoît, c'est à lui à les apprécier ; s'il ne » les connoît point, *ils le sont* déjà ».

Il est impossible de faire une faute de langage plus grossière ; mais, outre cette faute, il y en a une de sens commun bien étonnante, dans ces deux lignes ; car, d'après ce raisonnement, on ne parlera donc d'aucun ouvrage, puisqu'ils sont tous ou *connus* ou inconnus. D'ailleurs, dans ces mêmes pages, l'auteur parle très-longuement de ceux de Fontenelle, qui certainement étoient déjà généralement *appréciés*. C'est dans cet ouvrage que M. Thomas, pour peindre Louis XIV, dit qu'*il fut jeté hors des bornes de la nature* ; phrase ridicule, qui n'a même pas le mérite de donner une idée confuse de Louis XIV ; car ce prince ne fut que trop *dans la nature*, comme amant, comme père (1) et comme conquérant. Enfin,

(1) Quand il voulut faire succéder ses enfans bâtards au trône.

toujours dans cet ouvrage, l'auteur porte ce jugement de d'Alembert.

« Il a un style précis qui n'orne point sa pen» sée, qui ne l'étend pas, dont la clarté fait le » développement, et dont la parure est la » force. »

Voilà du *précieux* et du galimathias; on s'en moquait encore il y a trente ans; mais peu d'années après ce même langage, dans les tribunes républicaines, ravissoit d'admiration.

Tous les littérateurs qui écrivoient ainsi, et qui vouloient acquérir une grande réputation, avoient bien raison de déifier M. de Voltaire, afin de se mettre sous sa puissante égide. Si M. de Voltaire, qui détestoit l'emphase et le galimathias, ne les eût pas protégés, comme il se seroit moqué d'eux!....

M. Thomas, par ses talens, ses succès et ses défauts, a fait beaucoup de tort à la littérature françoise; il a formé une mauvaise école, mais qui est si opposée au génie françois, et qui décline tellement, que les vieillards peuvent espérer de la voir entièrement s'éteindre.

DIVORCE. — On trouve, dans le *Dictionnaire philosophique*, le plus grand éloge du divorce. On devait s'y attendre, puisque, dans ce même ouvrage, on loue l'adultère, et en

termes qu'il est impossible de citer. Indépendamment des raisonnemens religieux et moraux qui se présentent en foule contre le divorce, il est une réflexion que je ne sache pas qu'on ait faite, et qui me paroît d'un grand poids. Il est arrivé sans cesse dans le mariage, que des personnes, faute de se bien connoître, ont fort mal vécu ensemble pendant quelques années, et ensuite, en se rapprochant, se sont aimées et ont fait leur bonheur mutuel pendant trente ou quarante ans. Si, dans le temps de leur mésintelligence, elles avoient pu divorcer, elles l'auroient fait, et alors, en donnant un grand scandale, elles auroient bouleversé une existence dont un peu de patience et la sainte indissolubilité du mariage eussent assuré la félicité.

DOMESTIQUES. — La révolution a dénoué tous les liens religieux; le peuple tout à coup s'est trouvé aussi savant en impiété que ses maîtres : en est-il plus éclairé? Non. Il souscrit à l'édition *complète* des œuvres de Voltaire, qu'on a eu la popularité de mettre à sa portée; mais il consulte avec une foi parfaite toutes les sorcières qu'il peut découvrir : en est-il plus vertueux? Examinez les mémoires de votre cuisinier, de votre cuisinière; suivez les tribu-

naux, et vous frémirez de cette effrayante corruption.... Enfin, est-il plus heureux? Il n'a jamais été si malheureux dans son ménage, par sa famille et par ses propres vices. La religion qu'on lui a ôtée lui étoit donc utile.... Elle vous l'étoit puissamment aussi, cette religion si sainte, dans vos rapports infinis avec le peuple. Autrefois la religion se plaçoit entre vous et votre domestique pour adoucir votre domination et épurer son obéissance (1). Que mettrez-vous entre vous deux maintenant? Ce ne sera pas son confesseur; sera-ce Rousseau, Raynal, d'Alembert, Diderot, Voltaire? eux qui lui apprendront à vous mépriser, à vous haïr et à se révolter contre vous. Enfin, depuis qu'on lui a persuadé qu'il est votre égal, et que même il vaut mieux que vous, a-t-il des sentimens plus élevés?.... Supposez que, dans ce moment où les besoins de l'état sont si réels, on établît

(1) L'Écriture sainte prescrit la soumission et l'attachement au serviteur. Elle dit au maître : *que le serviteur fidèle vous soit cher comme votre âme.* Partout et toujours la religion tient cette balance d'une céleste justice entre toutes les créatures humaines. Elle parle ce langage de paix et d'amour aux hommes de toutes les classes; comment le seul intérêt de la société, comment la seule philanthropie n'a-t-elle pas fait désirer que ces préceptes divins conservassent à jamais toute leur autorité.

sur toute la France un nouvel impôt très-onéreux, dont on exemptât seulement les domestiques; pensez-vous que les domestiques fussent humiliés, désespérés de cette exemption? croyez-vous qu'on les vît aussitôt s'assembler *en corps* pour dresser une requête, pour représenter avec énergie qu'ils sont *citoyens françois*, et qu'ils doivent être traités comme les autres? Vous êtes au contraire bien assurés qu'ils se soumettroient *sans murmure* à l'exemption. Cependant ce que je viens de détailler comme une supposition, est un fait historique : voilà ce que firent les domestiques françois il y a un peu plus de cent ans, sur la fin du règne de Louis XIV (1). Ah! la subordination qui s'allie à de si nobles sentimens, ne sauroit être une honteuse servitude! (Voy. *Sucre.*)

DOUCEUR. — Il y a des personnes qui n'ont de douceur que ce qu'il en faut précisément pour pousser à bout les gens qui, sans en manquer eux-mêmes, ont aussi beaucoup de franchise et de vivacité. Mais la douceur est presque toujours feinte, quand elle n'apaise pas; qu'est-elle donc lorsqu'elle aigrit? On peut avoir de la bonté sans douceur; il est impossible d'avoir

(1) Pour la capitation. Voyez les Mémoires de Dangeau.

une véritable douceur sans une grande bonté. L'orgueil exclut toujours la douceur; il est trop pointilleux, trop irritable, pour pouvoir s'allier avec l'indulgence.

Il y a quarante ans que l'on regardoit la douceur comme l'attribut naturel et nécessaire d'une femme (1); ensuite peu à peu la manie du bel esprit donna aux femmes la prétention d'être *piquantes;* c'est un petit mérite dans un ménage, mais on commençoit à croire que la vie n'est faite que pour briller dans un cercle. Déjà la bonté n'étoit plus que de la *bêtise*; on n'eut pas de peine à se persuader que la douceur n'etoit que de l'insipidité. Ainsi l'on crut ne l'abandonner qu'aux personnes les plus ennuyeuses ou les plus bernées; on se trompa: celles qui conservèrent ce beau caractère, furent plus réfléchies, et en général les plus spirituelles. Presque toutes les femmes devinrent donc *piquantes*; mais chacune à sa manière, et suivant l'idée qu'elle attachoit à ce mot. Les unes, par des caprices affectés, de l'humeur que l'on appela de la *mélancolie*, ou bien une gaieté outrée; les autres, par des moyens moins innocens, la médisance et la malignité. Aucune

(1) Aussi l'écriture dit-elle que la colère n'est point née avec le sexe des femmes.

d'elles ne s'avisa de penser que l'on peut être à la fois douée et piquante, et que même c'est la seule manière de l'être véritablement. On ne désira plus, on n'entendit plus que cette louange: *elle est piquante;* ce qui finit par signifier: *elle est fantasque*, ou *elle est méchante*. Il valoit mieux faire dire, comme autrefois : *elle a de la grâce; elle a du charme*.

DUEL. — Aucune des nations modernes n'a surpassé les anciens en courage; il semble même que les anciens avoient des idées plus pures et plus justes de la véritable vaillance : ils vouloient qu'elle fût utile. Ils n'ont point connu le duel, et les généraux ne faisoient pas distribuer du vin et de l'eau-de-vie à leurs soldats pour les animer. Au contraire, on voit dans Xénophon qu'une loi expresse défendoit aux soldats carthaginois de boire du vin pendant les campagnes de guerre. La même loi imposait la même privation aux magistrats durant l'exercice de leur charge. Parmi nous, depuis l'entière civilisation, tous nos grands hommes ont méprisé le duel; entre autres, le grand Condé, le grand Turenne, qui, dans sa jeunesse, refusa positivement de se battre. Jamais la manie brutale du duel n'a donné la réputation de bravoure, et l'on a vu beaucoup de fameux duel-

listes passer pour en manquer. C'est que toujours ceux qui se battent si facilement, ont ou croient avoir, sur les autres, de grands avantages par leur adresse, leur force ou leur habileté à faire des armes et à tirer au pistolet. Et certainement, de toutes les lâchetés, la plus méprisable et la plus infâme est celle de se prévaloir de ces avantages pour ôter la vie à son semblable. Ce n'est pas se battre, c'est assassiner. On ne peut calculer ses forces dans une rencontre, mais on le devroit dans un rendez-vous. Il est vrai qu'il est impossible de les égaliser parfaitement. Il y a toujours un côté plus foible ou moins adroit que l'autre. Comment cette seule réflexion n'inspire-t-elle pas aux âmes généreuses le mépris du duel, quand il est reçu, et avec raison, que l'on manque à la délicatesse, et par conséquent à l'honneur, en jouant avec avantage au billard ou à quelque jeu que ce puisse être.

La peine de mort contre le duel est une loi bien peu réfléchie: il y a long-temps que les gens sages ont pensé qu'il faudroit punir ce crime par une forte amende, et en privant de tout emploi le coupable; le cassant, s'il étoit militaire, et le déclarant incapable de jamais servir l'état.

Nos rois, à leur sacre, jurent sur l'Évangile de ne point faire grâce aux udellistes.

ÉCOLES D'ÉDUCATION (1). — Tous les événemens qui, depuis trente ans, nous prouvent si bien l'utilité de la religion, ont eu la plus heureuse influence sur les opinions de tous les bons esprits; mais les gens grossiers et sans éducation, incapables de réfléchir, n'ont pu que se pervertir par l'exemple. Aussi est-il vrai que, dans les classes des personnes bien élevées, les mœurs sont peut-être meilleures qu'elles ne l'étaient au moment de la révolution; mais celles du peuple sont déplorables. Pour nous rendre de bonnes mœurs nationales, il faut s'occuper surtout du soin de les rétablir parmi le peuple. L'importance du sujet m'a fait entrer dans beaucoup de détails que je crois d'autant plus utiles qu'ils ne sont dans aucun autre livre; ceux qu'ils n'intéresseront pas, pourront aisément les passer: je les ai réunis dans un seul article, afin de donner cette facilité et de n'être pas obligée de revenir sur ce sujet. Les femmes du peuple ont un suprême ascendant sur les

(1) Tout ce qui compose cet article est absolument inédit. L'auteur n'en à jamais placé un seul mot dans ses ouvrages sur l'éducation. Ce sont des idées nouvelles dont elle n'a rien publié, et que lui ont inspiré ses réflexions sur les écoles actuelles, formées pour les enfans, et particulièrement pour les filles du peuple.

opinions de leurs frères, de leurs maris, et de *leurs amoureux*. Ce sont elles qui les rendent à leur gré, féroces, turbulens, mécontens, ou bons et paisibles. L'empire des femmes, dans la société, éprouve de continuelles variations, et cela doit être; il n'en est pas ainsi parmi le peuple. La femme ou la mère du manœuvre, dans tous les temps, fait sa cuisine, prend soin de lui et de son ménage, le met de bonne humeur avec une bonne soupe, lui procure les seuls plaisirs, les seuls délassemens qu'il connoisse, se trouve là tous les jours quand il rentre fatigué, entend ses plaintes, et l'aigrit ou l'apaise à son gré. On pourroit étendre à l'infini ces réflexions, il suffit ici de les indiquer.

Le peuple de Paris, et surtout des halles, est violent, parce que les femmes du peuple, particulièrement celles des marchés et des halles, sont d'une violence inouïe. On sait ce qu'elles ont été dans la révolution !.... Une morale douce, humaine, leur est donc nécessaire, il n'y en a pour elles que fondée intimement sur la religion.

La morale qui convient le mieux à toutes les femmes, et surtout à celles du peuple, est celle de l'évangile qui, sous toutes les formes, prescrit la douceur et la soumission; il faut donc, à ne consulter même que la politique,

les rendre religieuses, leur inspirer de la modération, et leur donner l'esprit conciliateur: il faut joindre à cela le goût du travail, et l'amour de la patrie, défini uniquement pour elles par l'amour, le respect pour le souverain; et leur éducation sera parfaite; car il va sans dire que la modestie et les bonnes mœurs accompagneront tout cela.

Voici comment les écoles dont nous parlons étoient formées jadis.

Des sœurs de charité, qui n'avoient rien de commun avec celles qui soignoient les malades, étoient établies dans chaque paroisse de Paris, près du curé et par conséquent de l'église, pour enseigner gratuitement, aux enfans du pauvre peuple, à lire, à écrire et coudre, car elles n'enseignoient que des filles; elles leur faisoient aussi répéter le catéchisme. La proximité du presbytère et de l'église permettoit aux prêtres de surveiller sans peine l'instruction religieuse. Toutes les semaines, les sœurs conduisoient une fois leur classe à l'église; ces enfans y répondoient aux questions d'un prêtre, et ensuite entendoient une exhortation pastorale sur leurs devoirs présens et avenir. Ces établissemens formés presque tous sous Louis XIII, maintenoient, depuis ce temps parmi le peuple, d'excellentes traditions et de bonnes mœurs.

Jusqu'au règne du régent, une sage surveillance du gouvernement conserva à ces institutions leur pureté et leur utilité; ensuite ils furent abandonnés à eux-mêmes et ils s'altérèrent. Voici les causes principales de leur décadence : 1°. L'insouciance du gouvernement; 2°. les soins nouveaux dont les curés, de leur propre autorité, surchargèrent les sœurs institutrices. Ces filles, par la pureté irréprochable de leur conduite, par leur désintéressement et l'édification de leur vie, avoient gagné la confiance des curés qui, tous, de leur côté, ont toujours été, en général, aussi édifians par leur charité que par leurs mœurs. Ces curés, recevant beaucoup d'aumônes pour les pauvres, imaginèrent de charger les sœurs de les aider dans la recherche des infortunés; les sœurs y consentirent avec le zèle de la charité; il en résulta peu à peu par la suite deux grands inconvéniens; l'un, que les écoles furent négligées, l'autre, que les aumônes furent mal faites, quoique faites avec une intégrité qui n'a jamais été mise en doute. Mais les femmes sont si faciles à gagner dans ce genre, que le premier qui les attendrit vivement, leur paroît le plus à plaindre. D'ailleurs, quelques motifs humains se joignirent à cette pitié sans lumières; les sœurs avoient des parens pauvres; elles avoient des

prédilections particulières pour les parens de leurs élèves favorites, et presque toutes les aumônes furent données à leurs protégés, qu'elles vouloient non-seulement tirer de la misère, mais établir dans l'aisance; et les pauvres les plus misérables, victimes de ces préférences restèrent souvent sans secours.

Les écoles ainsi négligées, on ne s'aperçut pas que les femmes de la halle et des marchés particuliers y envoyoient moins régulièrement leurs enfans : peu à peu elles ne les y envoyèrent plus du tout. Cette diminution d'élèves soulagea beaucoup les sœurs surchargées d'autres soins; elles se gardèrent bien de s'en plaindre. Enfin, le saint archevèque Beaumont découvrit tout à coup, peu d'années avant la révolution, que non-seulement les femmes de la halle n'envoyoient point leurs enfans aux catéchismes, mais qu'elles-mêmes n'avoient aucune notion de religion et de morale, parce que leurs mères et leurs grand'mères n'en avoient point reçu. On imagina de les forcer de se rendre aux catéchismes, elles s'y battirent, et l'on fut obligé de placer, à ces instructions tardives, des soldats armés, chargés de contenir ces turbulentes cathécumènes : on leur apprit, ou pour mieux dire, on leur récita le catéchisme la baïonnette au bout du fusil,

ce qui produisit beaucoup de scènes ridicules et n'opéra aucun bien.

Des frères de charité remplissoient dans les écoles de petits garçons du peuple, l'utile ministère exercé par les sœurs pour les jeunes filles. L'heureuse influence qu'ont eue ces écoles ne peut se nier, et c'est à ces instructions pieuses, simples, uniformes, que le peuple de Paris a dû, en grande partie, la réputation de douceur et d'urbanité qu'il a méritée si longtemps; et c'est parce que les gens des halles ont été privés de ces instructions si salutaires, qu'ils ont offert dans la même ville le contraste le plus frappant avec ces mœurs. Les faits retracés ci-dessus expliquent parfaitement ce phénomène. Vendre du poisson, des légumes, des fruits et des fleurs ne peut donner ni férocité, ni une effronterie particulière. En Angleterre les femmes des halles sont renommées par leur douceur et leur humanité, surtout celles de Londres. Elles ont fait des choses admirables, des cotisations, etc.... pour de pauvres prêtres émigrés françois, et malgré la différence de religion! c'est que les petites écoles en Angleterre sont très-bonnes et très-suivies.

Les deux plus grands inconvéniens des petites écoles actuelles du peuple, et qui produisent tous les autres, sont : 1°. l'extrême pauvreté

des maîtresses; 2°. le manque total de plan et d'uniformité d'enseignement.

Ici, on enseigne à lire, à écrire, calculer, la grammaire, la géographie, et pas un point de couture : les élèves sont des enfans de domestiques et d'ouvriers.

Là, une maîtresse d'école n'enseigne aux filles du même état qu'à lire et à écrire, parce qu'elle ne sait un peu que cela; une autre ne montre qu'à lire et à tricoter, etc.

L'extrême pauvreté des maîtresses est cause qu'elles gardent et que même elles n'osent réprimer les mauvais sujets (qui corrompent les autres), quand les parens payent régulièrement. Lorsqu'au contraire les parens ne payent pas, ce qui arrive continuellement, on renvoie les petites filles, fussent-elles les plus laborieuses de la classe. Que deviennent ces pauvres petites? on les met chez une *gardeuse d'enfans* pour six ou dix sous par mois, afin de s'en débarrasser aux heures où elles incommodent : et dans cette école de fainéantise, elle prennent toutes sortes de vices, et oublient le peu qu'elles savent.

Les maîtresses n'ayant que le produit de leurs écoles pour subsister, ne peuvent établir des règles invariables et sévères qui contrarieroient les parens. Par exemple, si elles exigent que les

élèves se rendent toutes aux classes à la même heure, les parens les retirent; ils ne veulent les envoyer que lorsque cela leur est commode, ce qui varie tous les jours dans les écoles du petit peuple. Les écoles un peu plus relevées, celles de la petite bourgeoisie sont mieux réglées, sans cependant l'être assez. Lorsque les heures sont parfaitement réglées, et que les parens sont exacts à envoyer leurs enfans à ces heures, cette exactitude donne un moyen certain de savoir, par le calcul des distances, si les élèves, en se rendant à l'école, se sont amusées ou non dans les rues. Cette importante surveillance est *entièrement* nulle dans ces petites écoles, et elle n'est ni régulière, ni suffisante dans les écoles de la petite bourgeoisie.

Il est ridicule que, dans presque toutes ces petites écoles, on enseigne la *grammaire* et la *géographie*, c'est-à-dire, dans les écoles du *petit peuple*, et même dans celles de la petite bourgeoisie, dans lesquelles se trouvent toutes les filles de cuisinières, de domestiques, etc.; enfin, toutes les petites filles *externes* que l'on envoie seules à l'école. Il n'est pas moins ridicule que, dans la plupart de ces écoles, on n'enseigne point à coudre et à travailler.

Il est singulier que les maîtresses, avec une permission spéciale d'exercer ce ministère pu-

blic, n'aient reçu aucune instruction, aucune direction sur ce qu'elles doivent enseigner et aucun règlement d'ordre et de décence.

Si telle maîtresse a été admise parce qu'elle sait bien travailler, coudre et broder, pourquoi en a-t-on reçu une autre qui ne sait pas tenir une aiguille?

Pourquoi telle maîtresse est-elle autorisée à remplir ces fonctions, parce qu'elle a une écriture et une orthographe passable, et qu'elle a quelque idée de la grammaire, quand telle autre, qui sait à peine signer son nom, est autorisée de même?

A quoi se réduit l'éducation désirable pour les filles de cette classe? A savoir assez lire *pour le besoin*, et jamais assez de suite pour prendre *le goût de la lecture* (goût très-pernicieux pour les jeunes filles de cet état); à savoir écrire passablement, à calculer, à être douces, modestes, religieuses, laborieuses; à aimer le travail des mains qu'une femme aime toujours quand elle est extrêmement adroite. Il faut donc que les maîtresses soient en état de leur donner ce genre d'éducation : c'est ce qu'on trouvera difficilement dans les petites écoles de Paris.

Voici encore un étrange oubli relatif à ces petites écoles de filles.

On fait un règlement par lequel tous les

maîtres d'école ne peuvent recevoir un élève que lorsqu'il a été vacciné ; et ce règlement n'existe en aucune manière pour les petites filles. Nulle maîtresse d'école n'en a entendu parler ; de sorte que toutes les petites filles peuvent avoir la petite vérole, et par conséquent la donner à leurs frères avant leur vaccination que le peuple craint et retarde toujours tant qu'il peut.

On a dit qu'on éludoit les règlemens faits sur les maîtresses d'école, cela est en effet. Par exemple, il faut qu'une maîtresse soit examinée, autorisée, enregistrée, etc. : cependant il existe une quantité de petites écoles clandestines à l'abri de toute réforme ; voici comment : toute vieille fille ou femme sans métier, sans moyen de subsistance, sachant un peu lire, et qui n'a pu être admise au nombre des maîtresses d'école, prend le titre de *gardeuse d'enfans*, et se fait maîtresse d'école à bas prix, à quinze, vingt et trente sous par mois. Il est convenu que les parens diront qu'ils ne lui envoient leurs enfans que pour les garder ; on ne trouvera point de maillots chez celles-là ; mais il est fort difficile de les convaincre de leur supercherie. Cette ruse est d'autant plus fâcheuse que ces maîtresses de contrebande sont le rebut

de leur classe, et que, par le bon marché, elles font beaucoup de tort aux autres.

Quand on veut le bien du peuple, il faut avoir égard à ses habitudes, parce qu'en général ses habitudes sont plutôt fondées sur ses besoins que sur ses fantaisies. Ainsi, il faut leur laisser des *gardeuses d'enfans*, mais faire quelques règlemens d'ordre et de propreté à cet égard, et qui, en même temps, les maintiennent dans cette fonction, de manière qu'elles ne puissent s'en écarter.

Une réforme dans ces écoles étant indispensable, il seroit à désirer que l'on nommât des inspectrices pour la faire. Il faudroit que ces inspectrices fussent dans la force de l'âge, car leurs travaux exigeroient une grande activité physique; deux suffiroient si elles s'entendoient bien : leur emploi seroit une commission et non une charge : leur travail pourroit être terminé en deux ou trois mois, si, avant de l'entreprendre, elles l'avoient bien médité de concert. En général un travail, même compliqué, n'est long que lorqu'on n'a ni plan, ni méthode, ni idées arrêtées. On exécute avec promptitude tout ce que l'on conçoit nettement, et surtout parce que l'on commence par où l'on doit commencer, et que l'on n'est pas obligé de faire, défaire et de revenir sur ses pas. Lors-

que nul pas n'est perdu, on fait un chemin immense en peu de temps, quand on marche sans interruption.

Il faudroit étendre ces réformes dans les provinces et jusque dans les villages, et prendre autant de Sœurs de Charité qu'on en pourroit trouver. Enfin, il seroit bien désirable encore, qu'outre ces réformes, le gouvernement établît une grande école gratuite pour les filles du peuple, école qui serviroit de modèle à toutes les autres. Cette école, par la manière de la former, pourroit ne coûter qu'une très-modique somme au gouvernement et pendant deux ans, et ensuite, par les ventes réglées d'ouvrages faits dans la maison, subvenir et fort au-delà à ses dépenses.

ÉDUCATION. — L'éducation publique et l'éducation particulière, depuis cinquante ans, ont été soumises à une infinité de systèmes opposés les uns aux autres. D'abord on éleva *à la Jean-Jacques;* point de maîtres, point de leçons; les enfans de la première jeunesse furent *livrés à la nature;* et comme la nature n'apprend pas l'orthographe et encore moins le latin, on vit paroître tout à coup dans le monde des jeunes gens de l'ignorance la plus surprenante. Alors on se jeta dans une autre extrémité; on

surchargea les enfans d'instruction et d'études; on voulut en faire des prodiges, surtout dans les sciences. La géométrie, la physique, la chimie étoient à la mode. L'étude de l'histoire et de la morale fut toujours très-négligée; mais on suivoit les cours de MM. Charles, Mitouard et Sigaud-de-Lafond; on montoit à cheval à l'angloise; on se déclaroit gluckiste ou picciniste, on pouvoit parler des expériences sur l'air fixe, etc.: cela s'appeloit être bien élevé. A la révolution, on se précipita dans la politique; tous les jeunes gens devinrent des hommes d'état. Depuis 1791 jusqu'en 1796, toute éducation fut suspendue; l'enfance respira; on la laissa grandir sans l'inquiéter. Enfin on se rappela qu'il devoit exister une foule d'adolescens auxquels on n'avoit pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire. On nomma des professeurs qui n'eurent qu'un désir, celui de rendre leurs disciples aussi éloquens que les orateurs modernes de nos tribunes. On fit faire aux écoliers des multitudes d'amplifications, et les plus ridicules obtinrent constamment tous les prix. Ces brillans élèves, sortis des écoles, se livrèrent à la littérature; ils y portèrent le néologisme, l'emphase et le philosophisme qui leur avoient procuré tant de succès dans leurs classes. Paris fut inondé de brochures politi-

ques, de romans *philosophiques*, de drames pathétiques, et de mélodrames dans lesquels une épouse adultère ou une *fille-mère* jouoit toujours le beau rôle....

Combien aujourd'hui l'on doit excuser les gens de trente à quarante ans qui n'ont pas le sens commun! Combien on doit admirer ceux de cet âge qui ont de bons principes et des idées justes!....

Cependant on fit dans l'éducation publique une utile réforme. On changea les professeurs; on mit à la tête des écoles un chef qui, par ses principes et ses talens, étoit digne de les relever; mais la *conscription* vint détruire de si douces espérances. Le fer tranchant de Bellone coupa le fil heureusement renoué, de la morale et des études; la jeunesse n'eut plus le choix d'un état; son goût ne fut plus consulté; ses dispositions ne furent plus un sujet de joie pour les familles; une mère gémissoit en voyant grandir son fils..... Le plus beau développement de l'esprit d'un enfant adoré ne pouvoit qu'affliger son père, qui répétoit tristement : Ces talens qu'il annonce, il ne pourra les cultiver!.... La guerre établissoit une odieuse égalité entre tous les jeunes gens; elle étouffoit le génie des sciences et des arts, ou le rendoit inutile..... Pen-

dant ce temps on refaisoit un code, et l'autorité paternelle y fut oubliée.

On a dit et écrit, dans ces derniers temps, qu'il est ridicule de vouloir amuser les enfans en les instruisant, et que cette manière ne vaut rien. Néanmoins, est-il bien certain qu'il soit absolument nécessaire de s'ennuyer pour s'instruire, et que la fatigue et l'ennui soient les seules bases de la science? on répond : *Qu'on ne sait bien que ce qu'on a appris avec peine.* Dans ce cas, les écoliers sans mémoire et sans intelligence seront par la suite les seuls littérateurs véritablement instruits; car ceux qui ont une grande mémoire, de l'imagination et de l'esprit, apprennent sans aucune peine les beaux vers, et *retiennent aussi sans peine* les passages remarquables des moralistes et des orateurs célèbres, et les grands faits historiques. Les personnes qui ont instruit des enfans savent qu'au contraire ils ne retiennent bien que ce qu'ils ont appris avec application, c'est-à-dire, avec plaisir. L'autorité peut obtenir d'un enfant qu'il se tienne tranquille sur une chaise, et qu'il attache ses yeux sur un livre; mais l'attention ne se commande point; c'est la curiosité qui la donne, c'est le goût qui la fixe. Vouloir que les enfans ne soient pas assujettis à des études réglées, et que l'instruction ne leur soit jamais

donnée que sous des formes amusantes et frivoles, est sans doute un mauvais système; mais c'en est un très-bon d'ôter de leurs études toutes les épines inutiles et toute la peine qui n'est pas absolument indispensable. Enfin, le soin de les instruire encore dans leurs jeux mêmes, et de rendre leurs récréations profitables, est si utile, que l'on ne conçoit pas qu'on puisse s'en moquer ou seulement le négliger.

On prétend que les études étoient infiniment meilleures, il y a soixante ans, parce qu'elles étoient franchement ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire, très-pénibles, et que par conséquent il n'y avoit point alors d'*abrégés*, et d'ouvrages d'agrémens sur des matières graves et sérieuses. On oublie que Bossuet fit des abrégés; que Fénelon composa pour son élève des dialogues et un beau poëme politique; que madame de Maintenon écrivit de charmantes conversations pour Saint-Cyr; qu'elle fit faire, par l'abbé Ragois, pour l'éducation du duc du Maine, des abrégés d'histoire et de géographie; que Fontenelle fit sur l'astronomie de jolis dialogues pleins de galanterie; que l'abbé Terrasson plaça toutes ses savantes recherches sur les anciens Égyptiens dans un roman très-intéressant; que Pluche tâcha de donner une forme très-amusante à l'étude de l'histoire naturelle

dans son Spectacle de la Nature; que Lamothe fit pour la jeunesse de très-bons sommaires historiques en vers; que les meilleurs instituteurs de ce temps, et peut-être de tous les temps, que les jésuites s'attachèrent surtout à rendre l'étude agréable; qu'ils firent, pour leurs élèves, des tragédies, des comédies et des ballets moraux. (Voyez *Ballet.*)

L'éducation des jeunes personnes a éprouvé aussi un nombre infini de vicissitudes. On n'a songé pendant long-temps qu'à leur donner les talens de la danse, de la musique et de la peinture, sans s'occuper le moins du monde de la culture de leur esprit. Après avoir employé douze ans à leur apprendre à se parer avec élégance, à danser avec grâce, à chanter et à jouer des instrumens de la manière la plus brillante, on les marioit par ambition ou par pures convenances, et on les mettoit dans le monde en leur disant gravement : Allez, soyez simple, sans prétention; n'ayez que des goûts solides et raisonnables; ne séduisez personne, ce seroit un crime; et surtout soyez toujours insensible aux louanges que vous recevrez sur votre figure et sur vos talens. On conçoit l'effet que peut produire cette belle exhortation sur une personne de seize ans, qui n'a jamais pu penser, dans les intervalles de ses occupations, qu'au bonheur et

à la *gloire* d'obtenir de grands succès à un bal ou dans un concert. On passa de ce genre d'éducation à une autre extrémité. On voulut, pendant quelque temps, ne faire des jeunes personnes que de *bonnes ménagères*, comme si l'ignorance et la grossièreté devoient être les gages de la sagesse; et comme s'il étoit impossible, avec une intelligence cultivée, de bien conduire une maison. On décida que les femmes ne doivent ni lire, ni écrire, ni cultiver les beaux-arts.

Cependant ne seroit-il pas fâcheux que mesdames de Gros*** et le B***, que mademoiselle Lescot n'eussent jamais peint; que madame de Mong*** n'eût jamais joué du piano, et que quelques autres n'eussent jamais écrit? En éducation surtout, il ne faut point de système absolu; on doit seconder les dispositions données par la nature et non prétendre les forcer. L'éducation ne donne beaucoup qu'à ceux qui sont nés riches; elle corrige jusqu'à un certain point; elle guide, elle développe, elle perfectionne; elle n'a jamais rien créé. Le jardinier le plus habile ne peut que doubler une belle fleur (celle-là seule vaut les soins d'une culture recherchée), il n'est pas en son pouvoir de produire un seul brin d'herbe; il faut que la nature ait donné la semence. Si votre élève

manque de mémoire, d'intelligence et d'application, vous n'en ferez jamais un savant; s'il n'est pas doué d'une certaine organisation, soyez certain qu'il ne sera jamais un littérateur ou un artiste distingué. Si l'ambition de l'instituteur pour son élève est trop forte ou mal placée, l'éducation, quelque soignée qu'elle puisse être, est manquée : on rebutera toujours celui auquel on demandera plus qu'il ne peut accorder.

Losqu'on eut fait en France tous les essais dont on vient de parler, les institutrices eurent ensuite la manie des sciences, les cuisinières mêmes voulurent faire de leurs filles des grammairiennes. Enfin, après tant d'erreurs, le seul goût constant depuis trente-cinq ans, celui de la nouveauté, fera peut-être entrer dans la bonne route : puisse-t-on s'y fixer! car l'éducation aura toujours la plus puissante influence sur les mœurs, et par conséquent sur le bonheur public (1). (Voyez *Talens* et *École.*)

ÉGOISME. — Dans le siècle de Louis XIV,

(1) On demandoit dans l'antiquité, à quelle marque un étranger arrivant dans une ville reconnoîtroit qu'on néglige l'éducation, Platon repondit : Si on y a grand besoin de médecins et de juges. Il faut convenir que, depuis dix-huit ans en France, l'éducation publique des femmes a été en général très-supérieure à celle des hommes. Outre l'école justement

et beaucoup plus anciennement, on ne demandoit point de l'*adoration* à sa fille et tous les petits soins de la passion; on n'étoit point jalouse de son attachement pour un mari, pour une belle-mère, pour des belles-sœurs (folies si communes aujourd'hui). On ne profanoit point le plus pur de tous les sentimens, en y mêlant toute l'exigence et toutes les personnalités de l'amour. On pouvoit aimer uniquement sa fille; mais on ne lui demandoit jamais ce retour impossible, car la nature n'a placé l'extrême affection que du côté où les soins, les bienfaits et le dévouement sont nécessaires. Si le cœur d'une mère n'est pas corrompu par l'exaltation de l'amour-propre, il n'en est point où l'on puisse trouver moins d'égoïsme. Une mère ne sait-elle pas qu'elle élève sa fille pour une autre famille, et qu'elle ne jouira personnellement, ni des vertus, ni du caractère qu'elle se plaît à former en se consacrant à l'éducation

---

célèbre de madame Campan, on en comptoit plusieurs autres très-dignes aussi d'éloges; on pourroit même en citer dans ce moment, entre autres l'école de madame Boucot (rue du Roule). La sagesse, le mérite et les talens de cette institutrice méritent bien la confiance des mères éclairées, et l'approbation de toutes les personnes qui ont réfléchi sur l'éducation.

de cet enfant. Tout est sacrifiçe dans les jouissances maternelles, tout, jusqu'au bonheur qui forme l'époque la plus chère et la plus solennelle de la vie d'une mère, le mariage de sa fille. Il faudra se séparer d'elle, ou du moins confier à un autre sa destinée !....

Les parens ne menoient point jadis dans la société des enfans de sept ou huit ans; on y menait même bien rarement une fille de quinze ou seize. Aujourd'hui on ne peut plus se séparer de ses enfans; on en est idolâtre, on en est esclave; ce qui n'empêche pas les veufs et les veuves de se remarier, et souvent de mettre une partie de leur bien à fonds perdu. Autrefois des parens alloient souvent s'enfermer pour trois ou quatre ans dans un vieux château délabré, à cent lieues de Paris, afin d'y économiser la dot de leur fille, ou pour y amasser la somme nécessaire à l'établissement de leur fils. Aujourd'hui une mère tendre ne va passer que quelques mois dans ses terres, parce qu'on ne trouve point en province de bons maîtres de danse ou de piano. Autrefois, quand on bâtissoit, on vouloit bâtir pour deux ou trois cents ans; on meubloit la maison avec des tapisseries qui devoient durer autant que l'édifice; on respectoit ses plantations comme l'héritage de ses enfans; c'étoient des bois sacrés. Aujourd'hui

on coupe ses futaies, et on laisse à ses enfans des dettes, des tentures de papier, et des maisons neuves qui s'écroulent !....

Autrefois on écrivoit à un ami (1) : « J'ai » besoin de deux mille écus; si vous ne les avez » pas, vendez, mettez en gage; il me les faut » sous vingt-quatre heures. »

Et l'ami, digne de recevoir ce billet, *vendoit*, *mettoit en gage*, et envoyoit la somme le lendemain.

Du Guay-Trouin, en 1707, après une campagne glorieuse, refusa une pension qu'on vouloit lui donner; mais il la demanda et l'obtint pour Saint-Auban, son capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée dans la même campagne.

Tous ces procédés-là sont bien gothiques.

Agésilas, roi de Sparte, disoit : « Je ne con» çois pas que le roi de Perse soit plus grand » que moi, s'il n'est pas plus vertueux. » Ne pourroit-on pas aussi douter de la supériorité de nos *lumières* tant vantées, si nos aïeux nous surpassoient en désintéressement, en grandeur d'âme et en bonté?

Dans toutes les choses marquantes de la société, la conduite est tellement tracée par l'opi-

(1) Ce fut Voiture qui écrivit ce billet.

nion, que l'égoïste même ne peut en avoir une différente; mais c'est dans les petits détails de la vie qu'il est insupportable. Toute attention pour les autres, ne fût-ce qu'un égard d'humanité, n'est à ses yeux qu'un attentat à son indépendance. Gardez-vous de le charger du moindre soin, ou de lui donner une commission; n'oubliant rien de ce qui le touche personnellement, il ne se rappelle jamais ce qui n'intéresse que ses amis. Malheur à vous si vous êtes son voisin, à moins que vous ne vous couchiez et que vous ne vous leviez qu'à ses heures. Très-impérieux avec ses gens pour son propre service, il n'en exige rien pour les autres. Ses domestiques pourront vous réveiller tous les matins par un vacarme épouvantable, sans qu'il le trouve mauvais; et si lui-même avoit l'habitude de donner du cor à la pointe du jour, vous n'en obtiendriez pas un retard de dix minutes. Mais, de tous les vices, l'égoïsme est celui qui porte le plus continuellement sa punition avec lui. Se rapportant tout, l'égoïste désire ardemment qu'on s'occupe de lui, et personne n'y pense. Quelque esprit qu'il puisse avoir, il goûte peu celui des autres, par l'empressement de faire briller le sien; car l'admiration ne lui paroît bien placée que lorsqu'il en est l'objet. Les soins, dans la société, n'étant

qu'un échange, on ne lui en rend point; il est sans cesse blessé, irrité par des oublis et des négligences qu'on n'a qu'avec lui; toujours mécontent, il devient, avec l'âge, frondeur et misanthrope: et il parvient à la vieillesse sans avoir eu le bonheur de s'attacher un ami véritable.

ÉLOGES. — Depuis quarante ans, on a également multiplié les satires, les libelles et les éloges. Qui n'a-t-on pas calomnié, qui n'a-t-on pas loué?.... Jadis on élevoit un magnifique tombeau à la mémoire d'une personne chérie; maintenant on ne veut l'immortaliser que par son éloquence. L'être le plus ignoré, le plus obscur, a la consolation, en mourant, de penser qu'il sera loué au moins dans un article de journal; que l'univers apprendra non-seulement qu'il a vécu, mais qu'il fut un personnage *rare*; qu'il eut en partage un esprit supérieur, toutes les vertus, et qu'il laisse des parens et des amis inconsolables; car ces louanges sont de rigueur: chacun, sans présomption, peut se flatter qu'on les lui donnera le surlendemain de sa mort, et dans un écrit imprimé. Il est bien agréable, en ne s'occupant que de ses affaires et de ses plaisirs, d'avoir l'assurance de passer ainsi à la postérité. Il est vrai qu'à croire tous ces éloges, les

grands génies se multiplient tellement (quoiqu'il en meure chaque jour), les *hommes rares* sont devenus si communs, qu'il n'existe point de mémoire qui puisse retenir tous leurs noms: c'est un inconvénient pour la célébrité; mais enfin les éloges, recueillis dans toutes les bibliothéques, consacrent à jamais ces grands souvenirs. Souvent l'empressement de l'amitié n'a pas permis d'attendre la mort pour commencer l'éloge funèbre : on sait que d'Alembert, pour amuser sa douleur, commença d'avance celui de madame Geoffrin....

Qui voudra connoître jusqu'où peut aller le ridicule du néologisme, de l'impropriété d'expressions, de l'emphase, de l'exagération et de la fausse sensibilité, n'aura qu'à lire les trois quarts (au moins) des éloges publiés depuis trente ans. (Voyez *Mémoires.*)

ENCYCLOPÉDIE. — La *grande entreprise*, le *grand titre de gloire* du dix-huitième siècle, c'est l'*Encyclopédie*!.... Il est certain que c'est l'ouvrage le plus volumineux qu'ont ait jamais entrepris; mais est-il bien fait? Non. A-t-il été utile? Au contraire. Y trouve-t-on au moins des articles faits avec des talens supérieurs? Pas un seul. Mais on en pourroit citer une énorme quantité de pernicieux et d'exécrables, et en

outre un nombre infini d'absurdes et de ridicules. — Votre jugement sera suspect, on sait que vous n'aimez pas l'Encyclopédie. — Je la hais, parce que je l'ai lüe deux fois (1). — Deux fois! comment relit-on une seconde fois un tel ouvrage que l'on trouve si méprisable? — Afin de se mettre en état d'en combattre les opinions, les principes, les sentimens. — Une femme haïr! une femme combattre!..... Une femme doit pardonner sans restriction toutes ses injures personnelles; une femme ne doit point combattre, comme les paladins, pour faire du bruit, ou pour ce fantôme gigantesque, trompeur et fugitif qu'on appelle la gloire; mais elle peut haïr un livre rempli d'inepties, de mensonges et d'infamies. Dans ce cas, la mesure de son indignation sera celle de son bon goût, de sa droiture et de sa philantropie. Enfin, quel que soit son peu de force et d'autorité, si une femme a sous les yeux une coupe remplie d'un poison mortel, destiné au plus funeste usage, elle doit essayer de la briser. — Prenez garde, on va dire que vous établissez en principe

(1) Je l'ai lue deux fois d'un bout à l'autre, à l'exception de l'astronomie et de la géométrie; je n'ai rien passé, et j'en ai fait deux extraits fort détaillés, que j'ai conservés et qui sont écrits de ma main.

qu'une femme doit *haïr*, *combattre* et *briser* tout. — Il y a long-temps que je ne m'inquiète guère de ce que me fait dire la méchanceté. Je me suis proposé dès ma jeunesse un *but littéraire* que j'ai suivi, au milieu de tous les orages, avec une constance inébranlable ; et ce but paroît encore plus beau, quand on a presque atteint les bornes de la vie !... Que l'on me contredise ; que m'importe ? le mérite d'avoir dit d'utiles vérités me suffit.

L'Encyclopédie ne fut nullement une œuvre philantropique ; elle fut une spéculation d'argent (Voy. les *Mémoires de Collé*), qui s'unit au désir d'anéantir la religion, tous les principes de morale qu'elle commande, qu'elle maintient, et toutes les idées monarchiques. Par quelle démence incompréhensible voulut-on confondre et détruire toutes les idées morales ? Parce que ces idées se rattachent naturellement à la religion. On ne pouvoit sacrifier la religion sans immoler la morale. Pour affermir l'impiété, il falloit flatter, mettre à l'aise toutes les passions ; il falloit affranchir de tous les scrupules, et dénouer tous les liens de la société. Toutes les vertus s'enchaînent les unes aux autres ; on n'en pourroit retrancher une, sans les ébranler toutes, parce qu'une pensée divine et souveraine en a formé l'assemblage.

Le génie du mal qui trama cette conjuration impie et ténébreuse, demanda un holocauste entier, et il l'obtint. C'est ce qu'on peut voir dans l'Encyclopédie, à peu près d'un bout à l'autre (1): mais surtout en lisant la partie très-longue et très-détaillée (faite par Diderot) qui traite des anciens philosophes et de leurs doctrines. Toutes les idées du juste et de l'injuste, du bien et du mal, y sont bouleversées. L'édi-

(1) La conjuration contre la morale et les mœurs se trouve non-seulement dans l'Encyclopédie, mais dans tous les ouvrages *philosophiques* de ce temps. Ceux d'Helvétius, de Raynal, etc., les pamphlets de Voltaire, qu'il envoyoit à ses amis, en leur recommandant de les distribuer, surtout aux jeunes gens et aux jeunes femmes, et que l'on distribuoit aussi *gratis* aux foires des petites villes et de villages. Enfin cette conjuration est tout-à-fait avouée dans les lettres de d'Alembert et de Voltaire. Le premier s'y vante d'avoir *travaillé à sa manière à la vigne du Seigneur*. Il ajoute qu'il ne donne pas de coups de massue, mais qu'il s'est chargé des *chiquenaudes*. Voltaire, dans une lettre à Helvétius, le gronde d'avoir mis son nom à son livre; qu'il auroit dû, dit-il, publier anonyme; et ensuite d'avoir *conseillé gravement l'adultère*. *Il ne faut pas*, ajoute-t-il, *dire sérieusement ces choses, cela choque trop les idées reçues; mais il faut les dire gaiement, avec le ton de la plaisanterie*. (Voyez *Lettres de Voltaire*.) Il ne faut qu'un peu de droiture pour être profondément indigné de tant de duplicité et de corruption.

teur y joint, par ses propres réflexions, tout ce qui peut tendre à diminuer le mépris du vice et le respect pour les idées morales. Partout il insinue, ou même il professe le système affreux de la fatalité. Tous ces articles sont révoltans : il suffira de citer célui d'*Aristipe*, dans lequel l'éditeur trouve tout simple qu'un philosophe aime des courtisannes, et qu'il aille à la cour pour y flatter, y dissimuler, etc. Dans ce même article, il rapporte d'horribles maximes d'Aristipe, qu'il approuve sans restriction; entre autres celle-ci, que *la vertu n'est à souhaiter qu'autant qu'elle est un plaisir présent, ou une peine qui doit rapporter plus de plaisir. — Qu'il n'y a rien en soi de juste et d'injuste, d'honnête et de déshonnête, etc.* La fin de cet article est si infâme, qu'il est impossible de la citer dans cet ouvrage.

Dans tous les articles de Diderot on trouve ces mêmes sentimens, ainsi que dans ceux de Voltaire, de Damilaville. Voy. les articles odieux *Population* et *Vingtième* dans l'Encyclopédie(1), et de d'Alembert, mais ceux-ci sont faits avec plus d'art et moins d'audace. Ainsi la partie morale de

(1) De l'impiété la plus effrontée, et que les mots n'annonçoient pas; mais c'est un art des éditeurs, qui placent à dessein cette impiété dans les articles où on les attend le

l'Encyclopédie est détestable à tous égards, indépendamment même de tout sentiment religieux (1). La partie littéraire qui auroit pu être

---

moins. Diderot lui-même nous dévoile toute la finesse de cet art, et tout l'artifice des *renvois*, dont il explique au long la malice et les motifs.

(1) Que seroit-ce donc si ces articles, qui ont causé tant d'indignation, eussent été imprimés comme les auteurs les avoient donnés à l'imprimeur? Mais cet imprimeur, épouvanté de leur cynisme et de leur infamie, en retrancha ou en adoucit ce qu'ils avoient de plus scandaleux. Ce fait est très-détaillé dans les Mémoires du philosophe Grimm, qui s'afflige beaucoup *de cette insolence et de ce forfait*, et qui cite une lettre bien précieuse de Diderot à cet imprimeur, M. Bertoux, dans laquelle Diderot, après avoir montré la plus violente colère, lui dit qu'il sera pour cela *couvert d'infamie aux yeux de la postérité.* « Vous vous repentirez » (poursuit-il), de vos terreurs paniques, et d'avoir suivi » les lâches conseils des barbares et stupides ostrogoths qui » vous ont secondé dans le ravage que vous avez fait. Vous » devriez vous souvenir que ce n'est pas aux choses cou» rantes et sensées que vous avez dû vos premiers succès » (des premières livraisons), car personne n'a lu une ligne » d'histoire, de géographie et même d'arts, et que ce qu'on » y a lu et recherché, c'est une philosophie ferme et hardie. » Vous l'avez châtrée, dispersée, mutilée; vous nous avez » rendus insipides et plats; vous avez banni de ce livre ce » qui en auroit fait l'attrait, le piquant, l'intéressant. Votre » femme entend mieux vos intérêts; elle sait mieux ce que » nous devons à la persécution et aux arrêts qu'on a criés

incomparable, puisque M. de Voltaire l'a faite presque toute entière, n'est pas meilleure à l'exception d'un très-petit nombre d'articles; outre son système d'impiété qu'il place partout, et qui auroit suffi pour la gâter, il est impossible de bien parler de la littérature, quand on veut persuader que La Fontaine n'avoit que *le seul charme du naturel;* que J.-B. Rousseau n'étoit pas un grand poëte (1); quand on est décidé à ne pas montrer une profonde admiration pour Corneille (2), et qu'on craint de trop louer

---

» contre nous dans les rues : elle n'eût jamais fait comme » vous, etc. »

Que cela est curieux, et que de réflexions naissent de ce fait! Et, tandis qu'ils pensoient et agissoient ainsi, ils écrivoient publiquement pour protester de la *pureté de leurs intentions*, et pour se plaindre des *fausses interprétations* et de la *malice calomnieuse* de leurs ennemis. Quelle effronterie, et quelle inconcevable duplicité!..

(1) Voyez comme il le dénigre dans tous ses écrits, et avec quel mépris il en parle dans ses lettres à madame Du Châtelet.

(2) Tant qu'il eut besoin de souscripteurs pour son édition de Pierre Corneille, il l'éleva aux nues, même dans ses lettres. « Pierre Corneille, écrivoit-il alors, est un grand » homme et le sera toujours, et nous sommes des polissons. » Dès que la souscription fut remplie, il changea tout de suite de ton; il écrivit à madame du Deffand : « Je n'ai commenté » ce fatras que pour l'avantage de mademoiselle Corneille.

Racine (1). C'est ainsi que son irréligion, son envie et sa partialité ont si souvent rendu presqu'inutiles ses talens supérieurs.

Tout le monde convient que toute la partie historique de l'Encyclopédie est au-dessous du médiocre; que la mythologie n'y est pas mieux traitée (2), et que presque tous les articles de

» C'est peut-être la seule occasion où le préjugé (le préjugé » d'admirer Corneille) ait été bon à quelque chose. »

(1) Voici, dans son Dictionnaire philosophique, ce qu'il dit de Racine: « Un juge équitable verra dans Racine de la » foiblesse et de l'uniformité; dans quelques caractères, de » la galanterie, et quelquefois de la coquetterie même; des dé» clarations d'amour qui tiennent de l'idylle et de l'élégie, » plutôt que d'une grande passion théâtrale. » Il se plaindra de ne trouver, dans plus d'un morceau très-bien écrit, « qu'une élégance qui lui plaît, et non pas un torrent d'é» loquence qui l'entraîne. » Il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, et de se contenter d'approuver, quand il voudroit que son esprit fût étonné et son cœur déchiré.

Racine n'a pas su exprimer de grandes passions! il n'y a pas d'énergie dans les passions de Phèdre, de Roxane, d'Hermione, d'Oreste, etc. Il n'y a pas su tracer de grands caractères! Ceux de Burrhus, de Joad, d'Achille, manquent de force et de grandeur!

(2) Et même remplie de bévues sur les ouvrages anciens les plus connus, par exemple l'Énéide. Je ne parle dans cet article que de l'édition de Pellet, et non de l'Encyclopédie par ordre de matières, corrigée, heureusement mutilée, refondue et refaite.

médecine, faits par M. Barthès, sont de l'indécence la plus choquante. Ces articles, fort médiocres sous le rapport de la science, sont remplis de petits contes indécens et d'idées obscènes.

La grammaire qui se trouve fondue dans l'Encyclopédie, est sèche et dépourvue d'idées neuves et d'esprit. Enfin les éditeurs parlent des beaux-arts sans connoissance et sans goût, ou ne disent que des lieux communs que tout le monde sait. Les arts d'industrie et les métiers y sont décrits de la manière la plus diffuse et souvent la plus embrouillée ; et ce monstrueux ouvrage fourmille d'ailleurs d'articles burlesquement ridicules ; qu'on lise, entre autres, le mot *Caractère peint*, dans lequel il est dit que « les têtes de Néron, de Caligula, d'Othon et » de Commode (dans les médailles) semblent » nous décrire jusqu'à quel point les petits » maîtres peuvent devenir scélérats (1) ; dans » les médailles de Vespasien, on croit mesu- » rer l'étendue de son avarice (2). Marc-Aurèle

(1) Néron, un *petit-maître !* On ne sait pas pourquoi il place Othon dans la classe de ces monstres. Othon fut peut-être un *petit-maître*, mais il ne fut point un scélérat.

(2) On s'étonneroit que Vespasien, l'un des meilleurs et des plus grands empereurs, ne fût désigné ici que d'une manière injurieuse, si l'on ne savoit pas que ce prince, si clément, si généreux, et qui protégea avec éclat les arts, les

» paroît être violemment attentif à remplir
» tous ses devoirs. »

A l'article *Carnation*, on trouve ce qui suit :
« Les filles brunes qui sont sages, et qui cependant aiment à plaire, ne portent ni les blondes, ni le linge, ni les coëffes, ni les habits d'un beau blanc, parce qu'il les feroit paroître d'un coloris incarnat, noir et terne...... (1). Les femmes coquettes qui comptent plus sur leur intrigue que sur la beauté de leur carnation, doivent porter les couleurs qui jurent avec le doux incarnat de la pudeur, par exemple un fard de carmin pur, barioler leur visage de mouches, noircir de couleur de jai leurs sourcils, en un mot, mettre sur toute leur figure des enseignes qui appellent à grands cris les passions. »

Mais l'article à grandes prétentions, l'article que les éditeurs annoncent comme un petit chef-d'œuvre d'imagination, est le mot *Bosquet*, de M. le baron de Tschoudy ; et c'est assuré-

---

lettres et les sciences, fut obligé de chasser de Rome trois ou quatre *philosophes* insolens et séditieux.

(1) Les filles *brunes et sages* pensent aujourd'hui que le *linge blanc* ne donne point un incarnat *terne ;* qu'au contraire ses reflets sont favorables au teint des brunes. Ainsi elles ne portent plus du linge sale par coquetterie.

ment ce qu'on peut lire de plus risiblement ridicule; en voici les plus beaux passages.

« Où est celui qui n'a jamais essuyé son front » à la fraîcheur des forêts, et ouvert l'oreille à » leurs concerts..... Ne voulez-vous que re- » cueillir au frais les oiseaux et vos pensées? » Jetez des masses d'arbres et d'arbustes entre » des sentiers sinueux, tels que ceux où les » amans et les poëtes vont rêver si volon- » tiers (1)..... Offrez, pour l'aisance de leur » ménage, l'aubépine au rossignol, et le genêt » au linot..... Là, j'aimerois aussi à trouver » la terre jonchée de prunes bigarrées; à écar- » ter du pied la pomme et la poire, et à con- » tester la cerise aux loriots.... Les contrastes » sont la coquetterie de la nature et le charme » de l'art..... Je mêlerois jusqu'aux caractères » des odeurs: je chargerois les vents de m'ap- » porter leurs flots légers; elles éveillent l'ima- » gination.... Peut-être elles ouvrent l'âme à » la bienveillance par l'attrait du plaisir.... » Moi, j'aime à écarter les branches en mar- » chant, et à cacher ma tête dans les fleurs.... » Il est gracieux d'apercevoir cette architecture » svelte et ajourée, où des cordons de verdure

(1) *Si volontiers* : comme cette expression vulgaire s'accorde bien avec le ton poétique de ce morceau!

» s'élancent en colonnes (1)..... Comme mon » cœur s'épanouiroit à la vue d'une humble » cabane, remplie des heureux de ma fa- » çon (2).... Et lorsque le soleil deviendroit » trop actif, je m'enfuirois par la ligne la plus » courte vers l'ombre de mes bosquets.... Mais » j'allois oublier ceux que l'industrie attache » comme des festons sur le cercle de l'année.... » Faites-y éclater les perce-neiges autour des » buissons de buis : éparpillez-y les prime- » vères et les hépatiques.... Je me plairois à » voir la paquerette entourer le pied des arbres, » et la jacinthe expirer sur le sein entr'ouvert » du narcisse,..... tandis que le chardonneret » chante sur la flèche d'un arbre comme un » bouquet harmonieux..... Mais c'est le mois » de mai qui porte la couronne de la jeune » année, et le dais nuptial de l'hymen de la » nature. C'est lui sur qui l'aurore jette ses plus » tendres regards, et répand ses pleurs les plus » délicieux : il éveille l'amour par une vive » harmonie, et le conduit légèrement sur les » traces de la beauté qui fuit pour être atteinte.

(1) Des *cordons* comparés à des colonnes!

(2) *Des heureux de ma façon* est élégant. Je ne multiplierai point ces remarques; il faudroit une note à chaque mot pour critiquer ces ridicules disparates.

» quelquefois il l'énivre d'une rosée odorante,
» et lui offre l'asile des berceaux fleuris, où un
» zéphir langoureux le berce doucement, l'en-
» dort sur le sein de la volupté contente, et la
» couvre des fleurs qu'il effeuille.... Une de ces
» belles soirées, où un jour tendre caresse la
» vue, où les vapeurs odorantes ondoient mol-
» lement dans un air tiède; et lorsque le soleil
» qui baisse, pénètre de ses rayons, rasant les
» pétales diaphanes, au centre du bosquet qui
» les réunit, s'élèvent les arbres dont le vête-
» ment est le plus étoffé!.... Une chaleur sèche
» et brûlante m'environne et m'accable : où
» fuir, quand mes fibres sont relâchées, que
» ma poitrine manque de ressort?... Voyez par
» là ces bergères assises dans l'eau sous la voûte
» des saules; et par ici leurs genisses à moitié
» cachées dans les roseaux qui s'y tiennent
» immobiles, tandis que sur la roche voisine,
» à l'ombre de cet orme, dont ces brebis cou-
» ronnent le pied; ce berger a jeté ses vête-
» mens, et s'est couché près de son chien, dont
» la langue sort pantelante... Ce bosquet est le
» sanctuaire des ombres et l'urne des eaux; il
» sera aussi le temple de l'air (1).... Que le taf-

(1) Il est impossible que le *sanctuaire des ombres* soit *le temple de l'air*.

» fetas des feuillages frais et glacés murmure
» doucement dans ce bosquet, où les feuilles
» sonores du peuplier de Caroline choqueront
» l'une avec l'autre, en tournant sur leur pédi-
» cule inquiet! Qu'on y entremêle les feuilles
» simples et pleines avec les échancrées et les
» composées; il en est de ciselées, de guillo-
» chées, de bosselées, dont l'art a emprunté des
» enjolivemens.... Qui m'empêcheroit de jeter
» dans un coin la courge rampante; de fouler
» parmi les herbes le fraisier des Alpes; de
» cueillir, en passant sur les rameaux qui s'in-
» clinent, l'abricot, la prune et la griotte?....
» C'est vous que j'aimerois alors, cèdres im-
» mortels, dont les branches fourrées nagent
» dans les airs comme des nuages.... D'autres
» plus légères voltigent en banderoles auprès
» de ces touffes épaisses qui se relèvent comme
» les pans d'une robe enflée d'air; ainsi, on
» fait jouer les formes et badiner les accidens.»

Je terminerai ces citations, que j'abrége à regret, par le mot *kalembourg*, à la fois atroce et stupide, le voici :

« Ce seroit une platitude bien froide de dire:
» *cet homme-là mérite d'être cru, il ne faut pas*
» *le cuire*. Mais on sera sûr de faire rire avec
» la même équivoque, en supposant un homme
» condamné à être brûlé, qui, au moment où

» l'on va mettre le feu au bûcher, veut parler
» encore pour sa justification, et en admettant
» un interlocuteur qui lui adresse ces mots : *va,*
» *mon ami, ce que tu dis là et rien c'est la*
» *même chose, tu ne seras plus cru.* » — Mot *Kalembourg.*

Il est impossible que, dans un ouvrage volumineux, il n'y ait pas des morceaux foibles; mais il faut être bien dépourvu de sens et de goût, pour insérer de tels articles dans quelque livre que ce puisse être. L'Encyclopédie est donc en général un détestable ouvrage, et cela est assez reconnu aujourd'hui; mais on loue encore *la pensée de l'entreprise* et *le discours préliminaire.* Quant à la *pensée*, elle est due aux Anglois; c'est le dictionnaire de Chambers qui en a donné l'idée; et les encyclopédistes françois auroient dû copier sa *mythologie*, qui est très-bonne et qui contient beaucoup de recherches curieuses. On a loué aussi *l'immensité du travail*, qui n'a pourtant rien d'étonnant, quand on songe au nombre prodigieux des collaborateurs et à la négligence inouïe de l'exécution. Il est mille fois plus surprenant que don Calmet ait fait seul son excellent et savant Dictionnaire de la Bible. A l'égard du *discours préliminaire* de l'Encyclopédie, il est écrit sagement; mais on n'y trouve ni style remarqua-

ble, ni une page éloquente; aussi les connoisseurs n'en ont-ils loué que le plan, l'enchaînement des idées, et l'on sait que ce plan n'appartient nullement à d'Alembert, qui l'a copié et pris en entier dans Bacon.

Ainsi ce colosse des bibliothéques, ce *Briarée* des livres, qui, fier de sa lourde masse, s'élève avec tant d'insolence contre le ciel, l'Encyclopédie n'est donc au vrai, dans les trois quarts de son exécution, qu'une pernicieuse production, une charlatanerie monstrueuse, enfin une entreprise à recommencer, et qui ne pourroit devenir véritablement utile que si elle étoit dirigée par un gouvernement sage, ami de la religion, de la morale publique, des mœurs, et protecteur éclairé de la littérature, des sciences et des arts.

ENTERREMENS. — Le plus beau convoi, dans le dernier siècle, avant la révolution, étoit celui où l'on voyoit rassemblé le plus de pauvres que l'on habilloit, et auxquels on distribuoit des cierges et de l'argent. Il étoit fort commun alors de voir défiler dans les rues un convoi escorté par plus de deux cents pauvres; on en voyoit souvent quatre cents et davantage : c'étoit avoir une belle et juste idée

d'une pompe funèbre. Dans cette occasion, la magnificence qui n'est pas bienfaisante est à la fois extravagante et scandaleuse.

ENTRÉES D'AMBASSADEURS. — Les ambassadeurs envoyés en France par les princes étrangers, faisoient à Paris une entrée pompeuse et solennelle. Cet usage a subsisté jusque vers le milieu du dernier siècle; on ignore pourquoi il a été aboli.

ÉQUITATION. — Voyez *Manufactures*.

ESPIONS. — Nous comprendrons sous ce titre les délateurs, car la délation est le but et le résultat de l'espionnage. Dans tous les temps les bons princes ont détesté les délateurs. Chez les Romains, Galba fit punir les délateurs esclaves ou libres. Caïus avoit permis aux esclaves d'accuser leurs maîtres : Constantin-le-Grand, par des lois expresses, défendit de les écouter, et ordonna de punir du dernier supplice les calomniateurs.

Dans le temps où la différence d'opinions divise les esprits, les délations sont d'autant plus odieuses, qu'elles sont des vengeances.

Une médisance faite en présence d'un souverain est une espèce de délation.

ÉTIQUETTES. — A la cour, après la pré-

sentation, on retournoit à Versailles faire sa cour, le matin après la messe, et le soir au jeu, à peu près tous les Dimanches.

Toutes les femmes présentées étoient sur la liste des bals de la reine, et, sur une seule invitation faite par la dame d'honneur, elles pouvoient y aller tous les samedis.

Au bal, la reine et toutes les princesses de la famille royale et du sang nommoient leurs danseurs; ce qui obligeoit ces princesses à nommer, non les plus brillans danseurs, mais au contraire les hommes les plus sans conséquence, ou ceux qui jouissoient de la meilleure réputation. Dans la danse, le danseur ne tendoit jamais la main pour recevoir celle d'une princesse, il attendoit que la princesse lui tendît la sienne, parce que le signe de demander marque une attente qui a quelque chose de présomptueux; mais donner la main sur une invitation, c'est seulement obéir à un ordre.

Les femmes qui dansoient aux bals de la reine étoient vêtues uniformément en *dominos* de taffetas blanc, avec de petites queues et sur de petits paniers.

La reine ne mangeoit jamais avec des hommes sans le roi : les princesses de la famille royale observoient la même décence. Les princesses du sang ont long-temps suivi cet usage,

qui fut aboli par la duchesse d'Orléans, belle-mère de madame la duchesse d'Orléans, douairière d'aujourd'hui. Quand la reine faisoit des parties de traîneaux, elle invitoit à déjeuner (1) les dames et les seigneurs qui devoient en être; elle admettoit toutes les femmes à sa table; les hommes dînoient ensemble dans une autre pièce. Dans ces courses de traîneaux, c'étoient les hommes de la cour qui menoient toutes les dames. La reine et les princesses nommoient ceux qui devoient les mener; les dames tiroient au sort, moyen très-simple de prévenir les conjectures et les dépits que les choix auroient pu causer.

Si l'on avoit quelque chose à présenter à une princesse, et que l'on eût un gant, il falloit se déganter. On ne se donnoit point de petits noms et l'on ne s'embrassoit point en présence des princes du sang. Il va sans dire que les hommes ne se tutoyoient point devant eux, et même ils ne se tutoyoient point devant les femmes.

Quand on jouoit aux cartes avec la reine et les princes et les princesses, l'étiquette se bor-

(1) Jamais on ne disoit que la reine et les princes *prioient* au bal, à dîner, etc. On se servoit toujours du mot *invitation* lorsqu'on alloit d'un lieu à un autre avec une princesse

noit à faire, en donnant les cartes à la princesse, le salut de la main, non pas seulement en commençant et en finissant, mais à le répéter jusqu'à ce qu'il fût défendu, et à se soulever un peu sur sa chaise en s'inclinant.

Voici les étiquettes qui s'observoient dans les maisons des princes du sang. Il y avoit dans leur salon une grande quantité de chaises d'étoffes rembourées, galonnées, à longs dos, et très-commodes; on ne s'asseyoit que sur ces chaises, et non sur les canapés ou dans les fauteuils, qui n'étoient que meublans et rangés autour des lambris où ils restoient toujours, à moins de la présentation d'une femme titrée, à laquelle, mais ce seul jour-là, on donnoit un fauteuil. Le seul fauteuil de la princesse étoit à demeure au coin de la cheminée, et la princesse avoit la politesse de ne le prendre que pour les présentations des femmes titrées; tous les autres jours elle étoit sur une chaise, comme toutes les autres dames.

Quand, dans le salon, on apportoit à boire à la princesse, le valet de chambre présentoit le verre d'eau à la dame d'honneur, ou, si elle

---

du sang; on ne disoit point qu'on avoit eu l'honneur de l'*accompagner*, il falloit dire qu'on avoit eu l'honneur *de la suivre*.

n'y étoit pas, à la plus ancienne dame, qui le portoit à la princesse, et toutes les dames qui étoient dans le salon se levoient.

Les princes du sang et de la famille royale entre eux s'appeloient *Monsieur*, et non Monseigneur. Les évêques donnoient aux princes le titre de Monseigneur, et les princes ne les appeloient que Monsieur, et même, en leur présence, tout le monde les appeloit seulement ainsi. C'étoit une inconséquence; car ce titre de Monseigneur, donné aux évêques, n'étoit qu'un respect pour l'église, et la présence des princes n'auroit pas dû dispenser de ce respect. Les princes donnoient aux cardinaux le titre d'*Eminence*; mais les princesses ne recevoient leurs visites que sur leurs lits, afin de se dispenser de les reconduire. Le cardinal ne s'en alloit qu'après avoir reçu deux fois de la princesse le titre d'Éminence.

Les ambassadeurs des princes étrangers n'alloient jamais chez les princes du sang, parce qu'ils avoient des prétentions d'étiquette auxquelles les princes se refusoient positivement.

Le prince et la princesse, chez eux, passoient toujours les premiers, le prince d'abord, et ensuite la princesse; car, chez les princes, le respect conjugal l'emportoit toujours sur la galanterie.

La maison du Palais-Royal étoit ainsi composée. Les grandes places de la maison étoient: un premier gentilhomme de la chambre, un premier écuyer, un premier maître d'hôtel, un capitaine des gardes, un lieutenant des gardes, des chambellans (1), une dame d'honneur, quatre dames de compagnie, les gouverneurs et gouvernantes des enfans; c'étoient là toutes les grandes places et les seules qui exigeassent la présentation à la cour; les autres ne donnoient pas le droit de manger à Paris avec les princesses. Cependant les écuyers ordinaires, que l'on appeloit aussi les *gentilshommes*, l'étoient en effet; mais ils n'étoient pas présentés à la cour. Les autres places étoient: les aumôniers, le gouverneur des pages, des secrétaires des commandemens, des lecteurs, un bibliothécaire, un premier médecin, un premier chirurgien, deux maîtres d'hôtel ordinaires, dont toutes les fonctions consistoient à surveiller les dépenses de bouche, et à venir, l'épée au côté, et suivis du contrôleur, annoncer au prince qu'il étoit servi; ensuite ils s'en alloient: c'étoit le contrôleur qui

(1) Ils étoient payés par le roi.

Les autres princes du sang n'en avoient point. Cette distinction finit à la mort de M. le duc d'Orléans, petit-fils de M. le régent.

mettoit sur table. Ces maîtres d'hôtel ordinaires servoient tour à tour par quartier. Le célèbre et vertueux Monsigny a eu l'une de ces places, qu'il a occupées pendant vingt-cinq ans. Toutes ces personnes avoient de droit des logemens dans le palais, et les princes en donnoient encore à beaucoup de gens qui ne leur étoient point attachés.

A table, dans les jours de cérémonies, on servoit devant le prince ce qu'on appeloit un *cadenas* : c'étoit un petit plateau sur lequel étoient des salières, un huilier, etc. (1) Le prince et la princesse appeloient les personnes qu'ils vouloient avoir auprès d'eux ; ils étoient servis par des pages ; chaque page avoit derrière lui un valet de pied qui lui présentoit l'assiette ou le verre qu'il devoit donner. Pour être reçu page, il falloit faire preuve de noblesse. On donnoit aux pages une fort bonne éducation. En écrivant aux princes et aux princesses, on leur donnoit le titre d'Altesses Sérénissimes ; on ne la leur donnoit point en leur parlant ; on

(1) Ce nom de cadenas vient, dit-on, de l'ancien usage d'enfermer ce plateau sous clef, sous un *cadenas*, avec un soin particulier ; car, dans l'origine, c'étoit une précaution contre le poison ; triste précaution que les crimes des premières races avoient jadis rendue nécessaire.

leur parloit à la tierce personne, en appelant les princesses Madame, et les princes Monseigneur. Le roi faisoit une pension de cinquante mille francs à chaque princesse du sang.

Les princes se marioient toujours à Versailles, dans la chapelle royale. Le soir du mariage, la reine donnoit la chemise à la princesse, le roi la donnoit au prince. La princesse se déshabilloit en présence de toutes les dames de la cour, ensuite elle se mettoit au lit, et l'on tiroit les rideaux : alors arrivoit le prince en robe de chambre, conduit par le roi et escorté de tous les princes; il se mettoit au lit; on tiroit les rideaux; le grand aumônier bénissoit le lit et les nouveaux mariés, ce qui terminoit la cérémonie, à laquelle ne se trouvoient jamais les princesses filles.

Lorsque les princes ou princesses, étant en voiture dans les rues, rencontroient le Saint-Sacrement, ils faisoient arrêter leur voiture, en descendoient, et se mettoient à genoux sur le pavé.

Le Jeudi-saint, le roi et la reine lavoient les pieds des pauvres : douze jeunes garçons et douze jeunes filles étoient choisis pour cette pieuse et touchante cérémonie. Les princes et princesses portoient les serviettes, l'eau et les vases nécessaires; on habilloit ces enfans; on

leur donnoit une somme d'argent, et on les mettoit en apprentissage.

Les fêtes, dans ce temps, étoient à la mode; on en donnoit sans cesse de charmantes, surtout à la campagne, chez les princes du sang. Tous les princes alors s'attachoient un auteur bel-esprit, qui faisoit partie de leur maison. Collé fut celui du Palais-Royal : outre son esprit, son caractère véridique, loyal et sûr, le faisoit généralement aimer. Il est dommage qu'il ait souillé son talent par des productions d'une licence inexcusable. Laujon, doux, aimable et naïf dans la conversation et dans la société, fut le bel-esprit de M. le prince de Condé; et M de Pont-de-Vesle, celui de M. le prince de Conti, père de celui qui est mort en Espagne depuis la révolution. A l'exception de M. de Pont-de-Vesle, tous ces gens de lettres avoient chez les princes des places de secrétaires des commandemens ou de lecteurs. Ces places excluoient de la table des princesses; mais elles donnoient un logement dans le palais à Paris, et le droit de suivre le prince à la campagne: là, ces messieurs avoient une table à part. Après le dîner, ils venoient dans le salon prendre des glaces, mais ils y restoient toujours debout. On les accueilloit parfaitement; on aimoit à causer avec eux, et l'on avoit envie de

leur plaire. Ils ne restoient guère que trois quarts d'heure dans le salon; ils revenoient le soir dans la salle de billard pour voir jouer au billard, mais toujours debout. On ne les apercevoit jamais dans le salon des princesses à Paris (1). Dans les fêtes, ils faisoient des couplets, et étoient fort consultés.

M. de Pont-de-Vesle, auteur du *Somnambule* et de la jolie pièce intitulée *le Complaisant*, faite en société avec sa tante, madame de Tencin, n'avoit aucune place chez M. le prince de Conti; il étoit son ami, et traité comme tel. En 1768 (2) il étoit fort vieux, mais aussi aimable par son caractère que par son esprit, dont il avoit conservé tout l'agré-

(1) Cette manière subalterne d'être traité tenoit à leurs places, et non à la profession d'hommes de lettres, que les princes du sang ont toujours honorée, et en faveur de laquelle ils ont, dans tous les temps, passé par-dessus les étiquettes, et sacrifié le préjugé de la naissance. C'est ainsi que jadis madame la duchesse du Maine traita les gens de lettres qui se rassembloient à Sceaux; que la feue duchesse d'Orléans accueillit au Palais-Royal le poëte Bernard; et lorsque l'auteur de cet ouvrage fit admettre à *Saint-Leu* MM. Gaillard et de La Harpe, ils furent traités comme ils devoient l'être dès qu'on les recevoit, c'est-à-dire, sans aucune étiquette désagréable pour eux.

(2) Temps où l'auteur l'a vu à l'Ile-Adam.

ment. Il avoit une grande douceur, des manières remplies de politesse et d'aménité, et une mémoire étonnante dont il n'abusoit jamais, car il n'avoit nulle envie de briller et de dominer. M. le prince de Conti lui faisoit une pension, mais ne lui avoit donné ni place ni titre, il l'aimoit véritablement et vivoit avec lui dans la plus grande intimité. M. de Pont-de-Vesle passoit tous les étés à l'Ille-Adam, où le prince faisoit un singulier usage de ses talens. Tous les soirs, à la fin du souper, il lui demandoit des couplets en vers blancs sur deux ou trois jeunes personnes de la société qu'il lui désignoit; c'étoit une scène embarrassante, et un vrai supplice que ces couplets pour celles qui, jeunes et timides, en étoient les objets, et toutes successivement y passoient, et plusieurs fois dans le cours de l'été. Cependant il étoit impossible de recevoir des louanges données avec plus de grâce et de délicatesse. Ces couplets étoient si charmans, que l'on croyoit généralement que ces prétendus impromptus étoient concertés le matin avec M. le prince de Conti.

Dans ce temps, on savoit apprécier et goûter les plaisirs de l'esprit; dans toutes les maisons de campagne des princes, et dans celles des particuliers on faisoit des lectures tout haut après le dîner, depuis trois heures jusqu'à six

où l'on alloit à la promenade (1), et en général on ne lisoit que de bons livres ; c'étoit ordinairement des poésies, des pièces de théâtre, des mémoires historiques, très-rarement des romans. On attachoit tant de prix au talent de bien lire tout haut, que beaucoup de personnes prenoient des leçons de Le Kain, de Molé et de mademoiselle Duménil. Madame la comtesse de Chauvelin, qui lisoit parfaitement la tragédie, avoit pris des leçons de mademoiselle Clairon (2). D'autres mœurs ont amené d'autres amusemens; il est permis de regretter ceux qui pouvoient contribuer à former le cœur et l'esprit; on n'en citera guère de ce genre aujourd'hui.

Durant les vingt années qui précédèrent la révolution, il s'établit peu à peu entre les princes du sang et la noblesse, une espèce de lutte qui donna lieu à des contestations continuelles. La noblesse manifesta chaque jour de nouvelles prétentions; un mariage de prince, une fête à la cour étoient des sujets inépuisables de disputes, et dans ces querelles interminables, les princes du sang perdirent une infinité de prérogatives dont ils avoient joui sans contesta-

(1) On dînoit à deux heures.

(2) Quoique cette dernière fût alors retirée du théâtre.

tion sous le règne de Louis XIV. Le public, juge de ces différens, s'en amusoit et les tournoit en ridicule, et cette dissension produisit le double effet de diminuer la considération que l'on avoit pour la noblesse, et d'affaiblir le respect dû au sang royal : cependant les princes furent toujours remplis d'égards pour la noblesse. Ils ne manquoient jamais d'aller faire une visite aux femmes de la cour nouvellement accouchées, pour peu qu'ils eussent de liaisons avec elles, ainsi qu'aux veuves et à celles qui perdoient leurs proches parens. Ils avoient même cette politesse pour les dames attachées à leur maison. Quand ils n'avoient aucune liaison avec les femmes présentées, ils envoyoient dans les occasions des pages savoir de leurs nouvelles. Lorsqu'un homme de la cour écrivoit au premier gentilhomme de la chambre d'un prince, pour demander à faire part de la mort d'un père, d'un frère, etc., cela signifioit qu'il avoit l'honneur d'être allié au sang royal ; et le prince, sans jamais faire examiner ce fait, prenoit le deuil pour deux ou trois jours ; bientôt tous les nobles *firent part*, de sorte que dans les maisons de prince on passoit rarement quinze jours de suite sans être en deuil. Mais tous ces égards, toutes ces condescendances, ne produisoient

d'autre effet que celui d'augmenter l'exigence, et de multiplier les prétentions.

ÉTRENNES. — On a toujours donné des bonbons aux enfans, et surtout le jour de l'an. Mais cette coutume, pendant la cherté du sucre, devint une magnificence. Il étoit fort commun d'acheter, le jour de l'an, pour six cents francs et même mille francs de sucrerie, que l'on distribuoit à tous les âges. Autrefois on donnoit des étrennes plus solides et plus magnifiques. On a vu M. le marquis de Choiseuil (1), pour rassurer sa femme mourante d'une maladie de langueur, lui donner le jour de l'an une parure de diamans de quarante mille francs (2), et madame la maréchale de Luxembourg donner pour étrennes à sa petite fille, madame la duchesse de Lauzun, un collier de cinquante.

Les étrennes aujourd'hui n'ont que le caractère d'une extrême frivolité; elles s'élèvent rarement au-dessus d'un schall de cachemire que

(1) Surnommé le Beau Danseur, et dont la générosité méritoit un plus beau surnom.

(2) Il n'avoit point d'enfans, et, par les conditions du contrat de mariage, il perdoit ce don à la mort de sa femme, qui arriva un mois après, et il n'étoit pas riche.

peu d'années doivent user. Les gens riches autrefois donnoient des étrennes à leurs enfans et à leurs parens avec plus de goût et de générosité.

ÉTUDE. — Le philosophe Cardan disoit : *Je ne troquerois pas ma vieillesse et mes infirmités contre l'existence d'un jeune homme, pour qui l'étude seroit sans attraits.*

Si tous les jeunes-gens savoient combien il est satisfaisant de triompher des difficultés que présente l'étude, et combien il y a de charme dans les résultats de cette persévérance, on ne verroit plus de paresseux et d'ignorans. On rencontre quelquefois des gens qui ne se livrent à l'étude que par caprice et par boutade. Leur goût violent et subit pour un art ou pour la littérature, ressemble à un coup de désespoir ; ils s'enferment, se séquestrent du monde, et se jettent dans leur cabinet, pour y pâlir sur les livres, et pour y passer les nuits. Là, ils lisent sans véritable attrait, mais avec une espèce de fureur, une inconcevable précipitation, comme s'ils eussent parié de venir à bout, dans un court espace de temps, de ce volumineux ouvrage, de cet effrayant in-4°. Ils luttent péniblement contre le sommeil et l'ennui, pour accumuler des extraits, des notes, des citations. Que leur restera-t-il de tous ces cahiers dispersés

sur leur bureau, et faits sans ordre et sans choix? Rien; ou ce qui est pis encore, ils n'en retireront, pour tout fruit, que des notions confuses, des idées fausses, et des prétentions mal fondées; car on ne retient bien que les choses qu'on a lues avec calme, réflexion, et ce qu'on a bien compris et goûté. Mais au bout de quinze jours ou de trois semaines, quand leurs forces physiques sont épuisées, ils reparoissent dans la société avec des yeux rouges, un visage pâle et défait; on croiroit qu'ils ont éprouvé un profond chagrin, ou qu'ils sont à peine convalescens d'une grande maladie. Pour se dédommager d'une retraite si austère et si fatigante, ils se précipitent dans le tourbillon de la dissipation la plus frivole, et s'abandonnent, durant des mois entiers, à l'oisiveté la plus complète. Ce n'est point ainsi que l'on parvient à exceller dans un art, ou qu'on devient savant. Lorsqu'on veut faire une longue route, on ne doit pas courir à perte d'haleine, on seroit bientôt forcé de s'arrêter, et l'on n'arriveroit jamais au but. Il faut marcher d'un pas ferme, égal, avec vigueur et sans impétuosité; non-seulement il n'est pas nécessaire de rompre avec le genre humain pour s'instruire, mais on apprend beaucoup de choses dans le monde, qu'on ne trouvera jamais dans les livres. Le monde (avec la

mesure et le choix convenable) est une excellente école pour les esprits observateurs et réfléchis. L'extrême dissipation, dans la jeunesse, laisse peu d'idées; mais la misanthropie en donne de fausses. Il faut n'être ni sauvage, ni livré tout entier au monde : il faut régler sa vie, ses occupations, et l'emploi de son temps d'une manière invariable. Avec de la constance et de l'activité, on suffit à tout, aux affaires, à l'étude, et aux amusemens raisonnables. Deux choses encore contribuent infiniment à l'instruction de la jeunesse; l'une, de savoir employer utilement ces petits momens de loisirs, de vide ou d'attente qui se trouvent inévitablement dans la journée des gens du monde, et que l'on perd presque toujours; l'autre, est d'avoir assez bon goût pour rechercher la société des personnes instruites, spirituelles, et de préférer les amusemens nobles, aux plaisirs frivoles et puériles. Un jeune homme s'est engagé dans une mauvaise route, s'il va moins souvent à la Comédie Françoise qu'aux petits spectacles; et il est bien à plaindre si une belle tragédie l'intéresse moins qu'un mélodrame.

ÉVENTAILS. — Dans le temps où l'on rougissoit souvent, où l'on vouloit dissimuler son embarras et sa timidité, on portoit de grands

éventails; c'étoit à la fois une contenance et un voile : en agitant son éventail, on se cachoit. Aujourd'hui l'on rougit peu; on ne s'intimide point; on n'a nulle envie de se cacher, et l'on ne porte que des éventails imperceptibles. L'histoire des modes n'est pas si frivole qu'on le croit; elle est en partie celle des mœurs.

EXPOSITION AU SALON DE PEINTURE. — Par les anciens règlemens, on ne pouvoit exposer ses tableaux au salon que lorsqu'on étoit reçu à l'académie de peinture, et rien n'est plus raisonnable; car, puisqu'on a l'ambition d'exposer ses ouvrages aux yeux du public, on a sûrement celle d'être académicien; et dès qu'on ne l'est pas, c'est qu'on n'en a pas le talent, et alors on n'a pas le droit d'occuper une place dans le salon. Il ne passe dans la tête de personne d'aller dans une société littéraire se mettre au rang des académiciens, lorsqu'on n'en est point. Mettre ses ouvrages dans une académie de peinture, c'est y siéger, c'est se ranger parmi les académiciens. Il y a, dans presque tous les états, un certain esprit d'usurpation qu'il seroit bon de réprimer, parce qu'il est absolument contraire à l'esprit d'ordre et de justice.

EXPRESSIONS ET PHRASES DE MAUVAIS TON. — On ne prétend point que toutes celles qu'on va citer dans cet article soient *actuellement* de mauvais ton, puisqu'il en est beaucoup qui sont employées aujourd'hui par des personnes de très-bonne compagnie; on peut assurer seulement qu'avant la révolution ces expressions et ces mots étoient de fort mauvais ton, et l'on tâchera de prouver qu'en général on avoit raison de juger ainsi.

D'abord, ces expressions, *ce n'est pas l'embarras, se donner des tons, des gens de même farine*, sont aussi vides de sens, qu'ignobles; il est difficile de concevoir qu'elles puissent passer dans le langage des personnes bien élevées. *Cela est farce, cela coûte gros* ou *le Pérou, un objet conséquent*, pour dire un objet d'un grand prix, ne sont pas d'un plus mauvais ton. Pour bien parler, il faut ne rien dire de trop, et en même temps dire tout ce qui est nécessaire à la clarté du discours. L'ellipse ne vaut jamais rien dans la conversation, parce que les mots sous-entendus peuvent y jeter quelque chose d'équivoque et de l'obscurité : c'est pourquoi on parle mal en disant, *la Capitale*, pour dire *Paris*; *du Champagne, du Bordeaux*, au lieu de vin de Champagne; ou *les François*, au lieu de la comédie françoise. *Elle a de l'usage*, de quoi?...

On doit dire : elle a de l'usage du monde. *Les angloises*, pour dire des lieux à l'angloise, est une expression plus ridicule encore. Lorsqu'on dit, un *louis d'or*, on parle mal dans le sens opposé. *Éduquer*, *il reste*, pour il demeure ; *son équipage*, au lieu de sa voiture ; *venez manger ma soupe ; un castor*, pour un chapeau ; *je vous fais excuse*, *il roule carrosse ; une bonne trotte*, pour une bonne course ; *son dû*, pour son salaire ; *le beau monde ; un beau ratelier* ou *une superbe denture*, pour louer de belles dents, sont des façons de parler si basses, qu'on ne les rapporte ici que pour les étrangers (1), ainsi que ces mauvaises expressions, *elle est puissante*, c'est-à-dire grosse ; *un muscadin*, un fat ; *flaner*, pour muser ; et les verbes *embêter*, *endêver*, etc. ; *je suis mortifié*, pour je suis fâché. *Mortifié* veut dire humilié ; il est donc très-ridicule de dire qu'on est *humilié* de n'avoir pas trouvé quelqu'un chez lui.

Les gens de province disent, *écrire*, *aller en*

---

(1) Ce qui n'est pas inutile, car les étrangers, n'apprenant communément le langage familier qu'en parlant avec des domestiques, emploient souvent des expressions ridicules. On a entendu plusieurs grandes dames angloises dire qu'elles avoient froid ou chaud *comme tout*.

cour, il faut dire à la cour. Dire qu'on va *en société* n'est pas mieux parler ; on doit dire aller dans le monde ou dans la société. *En société* ne se dit que des personnes unies ensemble pour des intérêts d'affaires. MM. Tourton et Baur *étoient en société* d'intérêts. La pauvreté ne s'exprime point par cette phrase : *il est peu fortuné*, car il est très-possible d'être fort riche et fort malheureux. On dit tout simplement il n'est pas riche, ou il est pauvre. Cette dernière phrase est dure et grossière pour le peuple, parce que la pauvreté étant pour lui la misère absolue, il n'a placé l'humiliation que dans le manque du *nécessaire*; mais pour les autres classes, la pauvreté n'a rien de honteux, parce qu'elle n'est que le manque du *superflu*.

Craquer ne rappelant en rien l'idée du mensonge, est une figure absurde; et s'exprimer ainsi; il *craque*, pour il ment, n'a pas le sens commun.

Il n'y a ni nuance ni clarté dans la conversation, lorsqu'en parlant d'une personne, on fait l'éloge de sa figure en se servant des expressions qu'on ne doit employer que pour louer des qualités morales; comme lorsqu'on dit *aimable*, *intéressante* pour jolie, il faut toujours joindre à ces épithètes le mot figure (une figure

intéressante, une jolie figure), et c'est très-souvent ce qu'on ne fait pas.

Il y a des manières de parler qui, dans tous les temps, ont été de mauvais ton, parce que le peuple les emploie constamment de préférence; par exemple, il ne dit jamais on m'a fait don, on m'a fait présent; il dit toujours, on m'a fait *cadeau*, et ce mot est très-ignoble. Aussi jamais ceux même qui l'emploient dans la société ne s'en servent lorsqu'ils parlent des dons faits par les souverains et par les princes. Ils ne disent point qu'un roi a fait un *cadeau* à une autre tête couronnée. Ce mot a été surtout avili par l'usage, qui a subsisté long-temps, d'appeler toujours les présens faits aux courtisanes *des cadeaux*.

Le peuple ne dit jamais qu'il a mangé du fruit, du raisin, etc., il dit toujours *un fruit*, *un raisin*, comme il dit : *blanc comme un lait*, *comme un satin*, et non comme du lait, comme du satin.

Il dit toujours : *une gageure*, *je gage*, c'est ce qui fait qu'il est du meilleur ton de dire un pari. Je parie, j'ai parié.

Le peuple a une seule expression qui est plus décente et plus agréable que celle qu'on a toujours employée dans la bonne compagnie; c'est *femme enceinte*, au lieu de femme grosse.

On a remarqué comme une inconséquence de la langue que les mots *mari* et *femme* soient proscrits dans le genre héroïque, et que les mots époux et épouse, consacrés à ce genre, soient de mauvais ton dans le langage familier; mais ce n'est point une inconséquence; c'est précisément parce que ces mots s'employoient seuls dans le genre héroïque, qu'on les a exclus de la conversation, non comme *ignobles* mais comme *emphatiques*. Le peuple ne s'en sert que par analogie; le mot *épousailles*, le verbe *épouser* lui ont fait prendre naturellement l'habitude de dire *épouse*, et par analogie encore, quand un ouvrier dit *ma femme*, celle-ci dit mon homme.

Le peuple, pour dire qu'il a donné un bouquet à quelqu'un, dit qu'il l'a *fleurie*. Il appelle toujours une servante *une bonne*, et *ma bonne* est aussi son nom d'amitié favori, ce qui rend cette expression triviale et de mauvais goût. Par la même raison, la formule antique, *je vous salue*, n'est pas de meilleur ton.

Ainsi que *votre demoiselle*, pour mademoiselle votre fille (1). *Madame*, tout court, en parlant à un mari de sa femme; *en usez-vous?* (du tabac) pour en prenez-vous; *j'y vas de suite*, pour j'y vas tout de suite; *il a des écus*,

(1) *Quand j'étois demoiselle* est du même genre.

pour il est riche. *Il lui fait la cour*, c'est-à-dire *il en est amoureux*, ce qu'on exprimoit jadis plus délicatement en disant : il est occupé d'elle. La plus surprenante phrase de mauvais ton, est lorsqu'on veut louer un beau teint de dire : *elle a du teint, elle a de la peau.*

Voici quelques manières de parler que l'on trouvoit très-mauvaises autrefois, et qui sont assez usitées aujourd'hui : *j'ai pris une glace ;* on disoit bien prendre des glaces, mais il falloit dire : j'ai pris une ou plusieurs tasses de glaces, et c'est en effet parler plus régulièrement. *Des manières engageantes* étoient une phrase ridicule ; on le trouvoit, et avec raison ; d'un homme c'est trop dire ; d'une femme c'est presque une injure, ou du moins un éloge peu convenable. Les étrangers disent souvent qu'ils ont bu du café, du thé, c'est mal parler ; *boire* ne se dit que des liqueurs faites pour servir de boisson, pour désaltérer, l'eau, le vin, la bière, le cidre, etc., et on dit : *prendre* du café, du thé, du chocolat.

Beaucoup de personnes emploient fort improprement le mot *complaisance* pour le mot bonté. La *complaisance* est de céder à une prière ; elle n'existe point sans une demande : elle consiste surtout à sacrifier sa volonté ou son opinion à celles que manifestent les autres. Quand on prévient, on n'est pas complaisant,

on est bon. Si l'on reçoit une prévenance, on s'exprime donc fort mal en remerciant d'une *complaisance.*

Appeler les actrices par leurs noms tout court, sera toujours d'un très-mauvais ton dans la bouche d'une femme, et une indécence dans celle d'un homme. Il est aussi de fort mauvais goût de nommer les princes du sang royal sans leurs titres de ducs, de comtes, etc. On doit dire, M. le Prince de Condé, M. le duc de Bourbon, etc.

On ne doit pas dire, *pincer de la harpe*, ni *toucher du piano*; on *touche* tout instrument dont on joue, et l'on ne *pince* nullement les cordes de la harpe. Si l'on se piquoit d'une grande exactitude, il faudroit dire, *accrocher de la harpe* et *taper du piano*; mais on doit dire tout simplement, jouer de la harpe, du piano.

Entregent et un *décor*, pour adresse et décoration; *ses entours*, pour dire ceux qui l'entourent, sont aussi de mauvais mots. *Les civilités respectueuses* ne plairont jamais aux vieillards de l'ancienne cour; ce qui leur plait encore moins, c'est que des discours libres et des actions licencieuses soient appelés *des polissonneries*. Ce mot signifie seulement des espiégleries, de l'enfantillage, des jeux bruyans d'écoliers : et ce qui choque

surtout ces vieillards difficiles et frondeurs, c'est d'entendre des femmes appeler leur cabinet *un boudoir*; car ce mot bizarre n'étoit employé jadis que par les courtisanes. Ces vieillards trouvent encore que, lorsqu'on fait les honneurs d'une table, il ne faut pas offrir d'une manière vague, comme le font beaucoup de personnes qui ont l'air de ne pas savoir les noms de ce qu'elles proposent, disant seulement, voulez-vous *du poisson*, ou *de la volaille*? Il faut dire le nom du poisson et celui de la volaille. Ils ne veulent pas non plus que l'on appelle les marchandes de modes *des modistes*, et un livre de souvenir *un album*, ni qu'on dise, en parlant de l'habillement de quelqu'un, *sa mise*, *une mise décente*, etc. Voici encore des phrases du langage révolutionnaire dont ces vieillards se moquent entre eux : *aborder la question*, *en dernière analyse*, *traverser la vie*. On ne traverse un chemin que dans sa largeur, car y marcher dans sa longueur, c'est le suivre. Ainsi, traverser est toujours faire un petit trajet : quand on vit âge d'homme, on n'a point *traversé* la vie, on l'a parcourue. L'expression est donc impropre; on ne pourroit dire que d'un enfant mort au berceau, qu'il a *traversé la vie*.

Il rit jaune, pour dire, il rit du bout des

lèvres, qui est très-expressif; et qu'est-ce qu'un rire *jaune*? pourquoi pas noir?

Monsieur de Voltaire se moque de ceux qui disent *vis-à-vis* au figuré, qu'on ne doit employer qu'au propre (vis-à-vis ma maison); ce qui n'empêche pas un grand nombre de ses admirateurs de dire, *vos procédés vis-à-vis de moi*, etc. M. de Voltaire, comme chef de secte, a formé une immense école; comme écrivain, il n'a point eu de disciples (1). C'est qu'il est plus aisé de prendre ses principes et ses opinions que son style. On ne doit pas dire non plus, *malgré que*, *malgré qu'on*, *malgré qu'il* ou *qu'elle*, et c'est une faute de langage que l'on fait assez fréquemment.

On a inventé, il y a quelques années, une phrase merveilleuse, car elle répond à tout, elle excuse tout. Quelqu'un fait-il une sottise; ses amis disent : *c'est qu'il étoit dans une fausse position*; on n'a plus rien à objecter. Cependant cette phrase, traduite littéralement, signifie qu'*on étoit dans une situation embarrassante*; et à cela on répondoit jadis que l'esprit de conduite, le courage et l'habileté devoient servir à

(1) On n'a cherché à l'imiter que dans des ouvrages qu'il auroit dû, pour sa gloire, désavouer toujours.

en tirer. Mais ces mots, *une fausse position*, comme on l'a dit, justifient tout.

On pourroit étendre, et beaucoup, ces citations de mauvais mots et de locutions vicieuses; mais en voilà trop pour ceux qui les emploient, car ils diront sûrement que cet article est *trop long*. Il est suffisant pour les jeunes gens qui voudront en profiter.

On doit dire, à l'honneur de la société actuelle, qu'on y entend beaucoup moins qu'autrefois de ces phrases banales et à la mode qui répandoient beaucoup de monotonie et d'insipidité sur la conversation. Dans l'ancienne société, éteinte ou dispersée depuis la révolution, on entendoit partout des exclamations qui exprimoient l'étonnement, la désolation, l'horreur ou l'enchantement et l'enthousiasme : tout étoit *inconcevable, inouï, monstrueux, horrible,* ou *charmant et céleste.* Lorsqu'on rencontroit quelqu'un auquel on avoit fait fermer sa porte, on ne manquoit jamais de lui protester qu'on étoit *désespéré* de ne s'être pas trouvé chez soi. Les gens d'un ton plus raffiné se contentoient de dire qu'ils étoient bien *affligés*. Après avoir fait sept ou huit visites, on rentroit dans sa maison avec le remords d'avoir plongé dans l'affliction et réduit au désespoir une douzaine de personnes; mais aussi avec la consolation

d'en avoir charmé et rendu heureuses un pareil nombre. Aujourd'hui, ces exagérations sont fort affoiblies; les femmes surtout sont beaucoup plus froides, moins affectueuses, moins accueillantes; mais sont elles plus sincères? c'est une question que nous ne nous permettrons pas de décider.

FABLE. — Quand M. de Voltaire a dit que La Fontaine n'avoit que le *seul charme du naturel*, il a certainement parlé contre sa conscience, chose dont il est très-permis de l'accuser; car il y auroit une simplicité bien ridicule à vouloir justifier sa *bonne foi* aux dépens de son *bon goût*. La Fontaine, toujours naturel, est souvent très-grand poëte (Voyez la fable du Chêne et du Roseau, celle des Animaux attaqués de la peste, Baucis et Philémon, et tant d'autres), et, par sa grâce et par sa naïveté, il a été jusqu'ici incomparable. Il n'a manqué à La Fontaine que d'être un peu plus moral, parce que ce genre, qui est celui de l'apologue, l'exige nécessairement. On peut même reprocher à quelques-unes de ses fables d'offrir des idées contraires à la morale, et c'est à la fois un tort et un défaut.

Il seroit facile de faire un excellent recueil de fables, en choisissant dans les auteurs qui,

depuis La Fontaine, se sont exercés dans ce genre. Lamothe même, si dénigré à cet égard, en fourniroit de charmantes; mais cet auteur, si spirituel, si ingénieux et en même temps si raisonnable, a eu le malheur de faire paroître ses fables presque immédiatement après celles de La Fontaine; et avec un talent non-seulement inférieur, mais opposé à celui de l'inimitable fabuliste, il devoit être écrasé par une semblable comparaison. M. le duc de Nivernois nous a donné depuis quelques fables agréables, quoique le style en soit toujours extrêmement prosaïque. L'abbé Aubert, l'abbé Lemonnier, M. de Florian, en ont fait de très-jolies. Le dernier a quelquefois le défaut de n'avoir aucun égard aux habitudes et aux mœurs des animaux qu'il met en scène, ce qui gâte quelques-unes de ses fables (comme nous l'avons dit ailleurs (1). Dans ce genre de composition, une règle, dont rien ne dispense, c'est de faire agir et parler suivant sa nature, l'animal, la plante ou l'être matériel que l'on personnifie. Dans la *Poule de Caux*, de M. de Florian, cette poule voyageuse se transporte à Londres, où un coq anglois lui dit :

Écoute, miss, tu vois en moi ton maître;

(1) Préface de l'*Herbier moral*.

Mais tu me plais : je suis sultan ici,
Et je veux bien dans mon sérail t'admettre (1);
Viens donc m'aimer, je te l'ordonne ainsi.

Quand *les amans anglois* s'exprimeroient de la sorte, ce dont il est permis de douter sans être anglomane, cette déclaration n'en vaudroit pas mieux ; car le coq n'est altier ni brutal qu'avec ses rivaux. La poule de M. de Florian va en Allemagne; elle y choisit un coq, qui, au moment de *l'épouser*, lui demande si elle peut fournir *seize quartiers*. Quartier de quoi? dit la poule :

. . . . Mais vraiment de noblesse.
Nous la cherchons bien plus que la tendresse
Dans nos hymens, etc.

La poule qui est roturière, et qui n'a pas l'idée de proposer au coq de *l'épouser de la pate gauche*, quitte l'Allemagne et se rend en Espagne. Un coq espagnol en devient amoureux; mais une pie à l'œil *hagard* menace de les *dénoncer à l'inquisition* et de les *faire rôtir* sur un faux rapport.

Il est inutile d'insister sur le ridicule de cette fiction, dans laquelle les personnages disent constamment les choses les plus opposées à leurs mœurs, à leur manière de vivre, et à

(1) Ce n'est même pas là de la prose rimée.

leur instinct. Cette critique n'ôte rien au mérite de l'auteur, qui a fait d'ailleurs tant de jolies fables. La Fontaine même n'est pas à l'abri du reproche que nous venons de faire à M. de Florian. Sa fable du pot de fer et du pot de terre est dans ce sens très-mauvaise ; car les pots ne courant point la campagne, ils ne voyagent, ni ne marchent.....

Je sens toute la médiocrité de la fable qu'on va lire, je ne la place ici que comme *variété*, et parce que n'ayant paru que dans un journal, elle n'a point été réunie à mes ouvrages.

LE GLAÇON ET LE CRISTAL DE ROCHE.

FABLE.

Fier de son vain éclat et de sa transparence,
Durant un hiver rigoureux,
Un glaçon, suspendu sur une roche immense,
Avec orgueil et complaisance
Osoit se comparer au cristal précieux
Que le roc enfermoit dans ses flancs caverneux.
— Phénomène de la nature,
Que je suis, disoit-il, brillant et radieux !....
Le cristal, il est vrai, peut servir de parure
Et décorer les palais somptueux ;
Mais il doit tout à l'art, et sans la main habile
Qui le façonne, le mutile,
Pour dérober à tous les yeux
Ce qu'il a de défectueux,
Que seroit-il? une pierre inutile

Qui n'auroit rien de merveilleux.
Et moi, sans le secours de l'humaine industrie,
Quand la campagne est stérile et flétrie,
Je brille sur les champs, sur les monts orageux,
Sur le ruisseau de la prairie.
— Quoi! dit à son tour le cristal,
Fragile et froid glaçon, tu pousses la sottise
Jusqu'à te croire mon rival!
Nul ne t'a façonné. Mais que pourroit-on faire
D'un si mince sujet? La main la plus légère
Voudroit vainement te polir;
Elle ne pourroit obtenir
Qu'un travail ridicule, enfin.... que de l'eau claire.
Abjure donc l'erreur grossière
D'une stupide vanité,
Et reconnoît la nullité
De ton existence éphémère.
Je le sais, tu peux éblouir;
Cesse de t'en enorgueillir,
Puisqu'un seul des rayons d'une vive lumière
Suffira pour t'anéantir.
Sous le voile léger de cette allégorie,
Qui ne reconnoîtroit les auteurs sans talens,
Vides de sens et pleins d'effronterie,
Toujours glacés et toujours arrogans,
Dévorés d'une basse envie,
Et qui, dans leur folle manie,
Courant après l'esprit, prennent les faux brillans
Pour les dons heureux du génie?
Mais le flambeau de la raison
Sait dissiper l'illusion
De leur orgueilleuse chimère,

Et cette clarté salutaire,
Que nul d'eux ne peut soutenir,
Fait aussitôt évanouir
Leur célébrité passagère.

FAMILLE (Liens de). — Ces liens si doux et si naturels étoient fort relâchés, il y a trente ans, par les exagérations d'amitié. Il étoit de bon air d'avoir une multitude de liaisons et des amis brillans hors de sa famille, et alors on en avoit bien rarement parmi ses parens. Les opinions politiques ont depuis brouillé presque tous les *amis;* l'intérêt a rapproché les parens qui ont senti la nécessité de se *concilier* entre eux sur *leurs principes;* mais le divorce brisoit souvent ces nœuds renoués; grâce au ciel il n'existe plus, et aujourd'hui l'on vit davantage en famille; c'est un grand bien; espérons qu'il produira pour les mœurs les plus heureux effets; ce sera arriver à la vertu par le bonheur.

FATUITÉ. — La vanité des bons esprits s'use avec le temps; la fatuité ne s'use jamais. Le vieux fat devient l'homme important; mais la mode des femmes est tellement passée, qu'il n'y a plus de fats qu'en politique. On n'entend plus parler d'*hommes à bonnes fortunes;* ils sont remplacés par de certains *hommes d'état* sans ministère et sans place, qui parlent haut dans

les salons, qui dissertent, décident et président; qui savent tout ce qui se fera *dans les chambres*, et qui conseillent tout ce qu'on devroit y faire.

Les gens de lettres, les auteurs dramatiques n'ont jamais bien peint la fatuité des gens du monde; leurs petits maîtres ne sont que des caricatures qu'on n'a jamais vues dans la bonne compagnie. La fatuité se perfectionnoit tous les jours; elle avoit des caractères très-frappans, mais en même temps une finesse, des ruses, des artifices qui en rendoient l'observation très-amusante. Le manque de connoissance du monde a fait perdre aux gens de lettres beaucoup de caractères très-piquans, et leur en a fait tracer de très-faux.

FAUSSETÉ. — L'artifice est toujours sans grâce, parce que tout ce qui manque de naturel n'en peut avoir. L'artifice trompe mieux lorsqu'il affecte la véhémence, que lorsqu'il prend des formes douces et insinuantes; c'est pourquoi tant d'auteurs et tant d'amans se montrent enthousiastes et passionnés. On imite assez bien la passion, on joue toujours mal la sensibilité.

L'excès de la fausseté, loin d'être le dernier degré de la finesse en est le contraire, parce qu'il

rend stupide et grossier. Quand les mœurs commencent à se corrompre, la franchise devient chaque jour plus rare; car la fausseté est la pudeur du vice. En quittant la vertu, on veut garder son noble langage; le dernier degré de corruption seroit de reprendre de la sincérité, puisqu'elle ne seroit plus que de l'effronterie. Mais on n'a plus l'accent de cette langue devenue étrangère et bientôt même on n'en a plus les expressions; on croit se déguiser mieux en outrant tout, et l'on finit par se persuader que l'exagération n'est que de la bienséance. La fausseté s'insinue partout, dans la conversation, dans les écrits; l'esprit ne sert plus qu'à lui donner cette enluminure bizarre qui n'a jamais charmé les plus ignorans, mais qui peut les éblouir. Cependant la vérité est comme un air pur; nous en sommes privés souvent sans le savoir; néanmoins une certaine sensation de dégoût nous avertit en secret qu'elle manque où nous la supposons faussement.

Consolons-nous en pensant que tout ce qui est faux ne sauroit être durable. Si l'inclination n'entraîne pas vers la vérité, du moins une force irrésistible y ramène tôt ou tard. Le temps détruit toujours l'erreur. Tandis qu'il est des idées que, depuis la création du monde, il n'a pu que polir et qu'il ne sauroit user.

FAVORIS. — Les rois faibles ont des favoris; les grands rois n'en ont point : ils ont des amis véritables.

Les favoris sont ordinairement flattés par les courtisans et calomniés par le peuple. Il n'en a peut-être pas existé un seul auquel on n'ait attribué beaucoup plus de mal qu'il n'en a fait, et c'est la punition d'une faveur dont ils ont presque tous abusé.

FEMMES. — Diderot a dit que,

« Lorsqu'on veut parler des femmes, il faut » tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter » sur sa ligne la poussière des ailes d'un pa- » pillon ».

Le conseil n'est pas facile à suivre; car il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir *tremper sa plume dans l'arc-en-ciel;* mais les écrivains qui n'auront pas le génie de Diderot, se borneront à jeter sur *leur ligne la poussière des ailes d'un papillon*, ce qui certainement doit suffire pour parler des femmes avec beaucoup d'agrément.

Voici un joli mot de Montaigne sur les femmes

« Les femmes sont plus volontiers, comme » plus glorieusement chastes, quand elles sont » belles. »

Dans le siècle dernier et dans celui-ci, on a déclamé contre les préjugés et surtout contre celui de la naissance, qui, excluant la roture de presque toutes les grandes places, privoit l'état d'une somme considérable de talens utiles. Mais personne ne s'est avisé d'examiner s'il est bien vrai que les femmes dans la force de l'âge, quels que soient leur mérite et leur instruction, doivent, pour le bien de la patrie, se borner à conduire leur ménage? Ne seroit-il pas difficile de prouver qu'il est très-fâcheux qu'un talent supérieur soit perdu dans le fils d'un savetier, et qu'il ne l'est nullement qu'il soit perdu dans une femme? Toutes les femmes unies à des particuliers sont déclarées incapables d'occuper le plus petit emploi, et néanmoins dans tous les royaumes de l'univers, excepté en France, quand elles sont de races royales, on les juge capables de gouverner des royaumes; et ces royaumes vont comme tous les autres, tantôt bien, tantôt mal.

Comme en général les femmes n'ont point de grosses mains et de larges épaules, il est assez évident qu'elles ne sont pas faites pour la guerre; et nous regrettons peu pour elles le triste empire des Amazones. Mais leur douceur même, le charme de leurs manières, leur esprit conciliant, ne les rendroient-ils pas particulière-

ment propres à de certains emplois, par exemple aux négociations? Depuis la maréchale de Guébriant, plusieurs ont été chargées de missions secrètes et s'en sont acquittées avec succès. Nous venons d'en voir une (justement regrettée), qui, de son propre mouvement, a heureusement employé dans ce genre son esprit, son activité, et avec autant de succès que de gloire. Pourquoi donc cette exclusion si formelle, si constante? Pourquoi cette malédiction sur les talens de la moitié du genre humain?... Toutes les femmes en âge de plaire et de persuader devroient porter ces questions aux chambres, comme autrefois les dames romaines, conduites par la fille d'Hortensius, portèrent au sénat d'éloquentes représentations. Nos meilleurs orateurs seroient peut-être embarrassés de répondre à celles-ci.

On trouve dans les lettres de Balzac, auteur tout-à-fait oublié, un passage si remarquable sur les femmes, qu'on devroit le faire lire à toutes les jeunes personnes. Je ne puis mieux terminer cet article qu'en le citant. « Il y a des » femmes qui, pourvu qu'elles soient chastes, » pensent avoir droit d'être malfaisantes, et qui » croient que de n'avoir pas un vice ce soit » avoir toutes les vertus. J'avoue que la perte » de l'honneur est le dernier malheur qui puisse

» arriver à une femme ; mais il ne s'ensuit pas
» que de l'avoir conservé ce soit avoir fait une
» action héroïque, et je ne l'admire pas pour
» ne vouloir pas être malheureuse ni déshono-
» rée. Je n'ai pas ouï dire qu'on doive louer
» une personne de ce qu'elle n'est pas tombée
» dans le feu, ou qu'elle a évité un précipice.
» On condamne la mémoire de ceux qui se
» tuent ; mais on ne décerne point de récom-
» pense à ceux qui ne se tuent pas. Et ainsi une
» femme qui se glorifie d'être chaste se glorifie
» de n'être pas morte, et d'avoir une qualité
» sans laquelle elle n'a plus de rang dans le
» monde, où elle ne demeure que pour assister
» au supplice de son nom et voir l'infamie de
» sa mémoire. Une honnête femme ne doit pas
» tant considérer le vice comme mauvais que
» comme impossible, ni tant le haïr que ne le
» concevoir pas. Et si elle est vraiment ver-
» tueuse, elle s'imaginera plutôt qu'il y a des
» hippogriffes et des centaures que des femmes
» de mauvaise vie ; et croira que le peuple est
» calomniateur et que la réputation est men-
» teuse, plutôt que de croire que sa voisine
» n'est pas fidèle à son mari..... Qu'elle plaigne
» celle que les autres injurient, et quand on
» dira qu'une femme a fait un crime, qu'elle se

» contente de dire qu'il lui est arrivé un mal-
» heur. »

FENÊTRES. — Les personnes capables de méditation peuvent s'oublier souvent et longtemps à une fenêtre donnant sur une vaste et belle campagne. Je n'ai jamais vu une personne d'esprit aimer à se tenir d'habitude à une fenêtre donnant sur la rue.

On a nommé les fenêtres des croisées, parce que le bois qui enchâssoit les vitres avoit la forme d'une croix. Depuis que les verres de Bohême ont été, jusque dans les villages, substitués aux vitres, les fenêtres n'ont point cette forme.

Ainsi le mot *croisée* est devenu impropre, et de plus il est trop vulgaire, parce que le peuple n'emploie que celui-là et ne dit jamais une *fenêtre*.

FEUX DE JOIE. — Le feu, par ses effets si prompts et si terribles, pourroit être fort naturellement le symbole de la destruction, et il l'a toujours été de la joie, tant les hommes sont portés à aimer, à célébrer tout ce qui a de l'éclat.

Le plus beau feu de joie qu'on ait jamais fait fut celui d'Adrien. Cet empereur ordonna qu'on le préparât dans la place de Trajan, et que le peuple romain s'y rendit. Là, en présence de

la ville entière, l'empereur annula toutes ses créances sur les provinces, il en brûla les obligations et les mémoires dans le feu qu'il avoit commandé, afin d'ôter toute inquiétude sur l'avenir.

FEUX PUBLICS. — Voyez la fin de l'article *Étiquettes*.

FLAMBEAUX DE CARROSSE. — Les domestiques de femmes titrées (1) en portoient deux; ceux des autres n'en portoient jamais qu'un. Il n'y avoit nulle loi, nul règlement à cet égard; c'étoit une convention tacite à laquelle on ne manquoit jamais. C'étoit moins un égard pour les femmes titrées qu'une délicatesse pour soi-même. Il y a de la dignité à se contenter de ce qu'on est; il n'y en a point à vouloir paroître ce qu'on n'est pas; les petites usurpations sont ignobles.

FLATTERIE. — Les gens qui vivent loin de la cour s'imaginent qu'on n'y ouvre la bouche que pour flatter les rois; ils se trompent. Les riches financiers sont beaucoup plus

(1) C'est-à-dire, les femmes qui à la cour avoient le tabouret.

flattés que les princes, parce qu'avec eux le respect ne contraint point l'adulation. La flatterie à la cour est un art plein de délicatesse, de finesse et de prudence; il peut séduire les rois les plus spirituels, on ne le peindra jamais parfaitement dans les livres; souvent la plus adroite flatterie consiste dans l'expression de la physionomie, dans un geste, un sourire, le silence.....

FLEURS. — Les femmes doivent aimer les fleurs; elles doivent savoir les cultiver, les peindre, les dessécher, les imiter; mais renoncer à s'en parer quand elles ont passé quarante ans. Autrefois les femmes en France quittoient les fleurs beaucoup plutôt; la mode ridicule de se couronner de roses dans la vieillesse s'est établie depuis la révolution, et nous vient d'Allemagne, où les femmes d'un âge avancé se parent ainsi. Nos guerriers rapportèrent de ce pays tant de couronnes, qu'il y en eut même pour toutes les veilles femmes.

FONDATIONS. — Il est impossible de voyager en Angleterre sans prendre une profonde estime pour la nation qui a formé dans tous les genres de si beaux établissemens de bienfaisance. On en trouve sans doute dans

tous les pays, et cette libéralité céleste, ces soins angéliques d'une tendre humanité sont les fruits touchans du christianisme et la plus glorieuse marque d'une véritable civilisation. Qu'il est doux de pouvoir protéger, secourir l'infortune dans l'avenir; de s'associer à la providence qui ne meurt point; de penser qu'on agira toujours de concert avec elle, alors même qu'on n'existera plus! Qu'il est beau de consacrer le plus noble sentiment de son cœur, et par une sainte prévoyance d'éterniser sa pitié.....

L'Angleterre est l'un des pays où l'on s'est le plus occupé des infortunés. Chaque malheur, chaque situation fâcheuse de la vie y trouve un secours dans toutes les provinces; des monumens, des ponts, des chemins, des canaux, des plantations; des bancs couverts et des trottoirs sur les routes; des phares, des hospices, des ateliers gratuits, des colléges, des fondations d'aumônes publiques, les prisons, attestent la compassion ou la sollicitude pour le voyageur, le navigateur, le négociant, la veuve, l'orphelin, le vieillard, le prisonnier, l'ouvrier manquant d'ouvrage, l'infirme et le mendiant. On y voit à chaque pas les traces d'une pensée ingénieusement bienfaisante. Nous avons en France beaucoup d'établissemens en ce genre;

mais non cette infinie variété de secours différens; cependant la seule institution des sœurs de la charité en vaut tant d'autres!

On a fait beaucoup de fondations charitables dans le siècle dernier, et toutes furent dues à des sentimens religieux. La plus belle de toutes fut celle de l'Enfant-Jésus, par le pieux curé de Saint-Sulpice; et cet admirable établissement en comprenoit plusieurs. La *Crèche*, où l'on nourrissoit avec du lait de chèvre les pauvres petits enfans; l'école ou l'on élevoit de pauvres demoiselles; des ateliers où l'on faisoit travailler des pauvres, etc. On doit citer ensuite plusieurs hôpitaux fondés par M. le duc de Penthièvre dans ses terres, à Créci, à Rambouillet (1); les hospices fondés par M. de Baujon et madame Necker; l'institution des

(1) Ce prince termina, le 4 mars 1793, une vie sans tache, sans foiblesse, et remplie de bonnes œuvres. La fureur révolutionnaire profana et dévasta sa sépulture auprès de Dreux, et l'on démolit l'église. En rentrant en France, la première pensée de S. A. S. madame la duchesse d'Orléans a été de remplir les devoirs sacrés de la nature et de la piété. Elle a racheté, pour rétablir la sépulture de son père, ce qui avoit été vendu de la collégiale de Dreux; les travaux commencèrent aussitôt; ils furent interrompus par les événemens du mois de mars 1815; mais on les reprit ensuite avec activité. Le chemin qui conduisoit jadis à l'é-

sourds et muets, dont le fondateur fut le vertueux abbé de l'Épée, institution perfectionnée par son digne successeur M. l'abbé Sicard; la belle institution pour les aveugles, formée de même par la science et la piété, a été fondée dans l'autre siècle, par M. Haüi. On ne doit aucun de ces bienfaits aux *philosophes* et aux *républicains*. Dans ce siècle-ci, quelques dames

---

glise n'existoit plus; la montagne abandonnée étoit devenue impraticable. On a tracé une nouvelle route parfaitement belle et facile; on a aplani le sol sur lequel doit être posée la magnifique église que la piété filiale fait élever, et qui doit renfermer le tombeau de M. le duc de Penthièvre. Tout étant ainsi préparé, madame la duchesse d'Orléans a été poser la première pierre de l'édifice le 19 septembre dernier. La princesse étoit accompagnée de M. le sous-préfet, à la tête de la gendarmerie, et de la garde nationale à pied et à cheval; ce cortége étoit suivi par une immense multitude de personnes de toutes les classes, accourue des environs pour assister à cette pieuse et touchante cérémonie. Aux acclamations redoublées qu'excitoit la vue de la princesse, se mêloient les chants religieux du nombreux clergé de la ville, qui, placé sur le sommet de la montagne, attendoit son altesse sérénisssime. Toutes les voix s'unissoient pour exprimer avec un saint enthousiasme tous les sentimens dus à l'Éternel et à la vertu sur la terre. Concerts angéliques, harmonie céleste, qui purifioient les échos de ces lieux, profanés jadis par les cris et les blasphèmes de la rage et de l'impiété! Ce fut au bruit de ces accens, de ces chants d'amour

charitables ont établi la *Société maternelle* et quelques autres. On espère que ces sociétés se consolideront et s'augmenteront encore par l'intérêt qu'elles inspirent, et par la direction auguste et bienfaisante qui les protége.

FRIVOLITÉ. — O le bon temps, que celui où, lorsqu'on se rassembloit dans un salon, on

---

et d'admiration, que la princesse poursuivit cette marche triomphale de la piété filiale et religieuse. On vit avec étonnement la montagne, depuis si long-temps inaccessible, ouvrir tout à coup une superbe route sous les pas de l'ange réparateur qui venoit effacer toutes les traces de ses malheurs et de ses souillures.

L'église, qui ne doit être qu'une chapelle funéraire, sera digne, par sa beauté, de la main qui la fait élever et qui en a posé la première pierre; elle aura cent pieds de long sur soixante de large, et son architecture réunira l'élégance à la majesté sévère qui convient à ce genre d'édifice.

Voilà un grand exemple de plus. Si quelques voix ténébreuses osoient dire tout bas que ces expiations solennelles et les *deuils anniversaires* de ce genre *rappellent d'affreux souvenirs qu'il faudroit éviter :* on leur répondra qu'il est des souvenirs que rien ne peut effacer. Le seul *danger* de ces hommages funèbres et religieux est d'exciter et d'entretenir dans toutes les âmes l'horreur des forfaits qu'ils expient. Mais, pour ne pas choquer les mauvaises consciences, doit-on s'abstenir de faire de bonnes actions et même de remplir des devoirs sacrés?

ne songeoit qu'à plaire et à s'amuser! où l'on n'auroit pu, sans une excessive pédanterie, avoir la prétention de montrer de *grandes vues sur l'administration*, où l'on avoit de la grâce, de la gaieté, et toute la frivolité qui rend aimable, et qui repose le soir du poids de la journée et de la fatigue des affaires! Aujourd'hui, l'on n'est ni plus solide dans ses goûts, ni plus fidèle dans ses attachemens, ni plus prudent dans sa conduite; mais on se croit profond, parce qu'on est lourd, et raisonnable, parce qu'on est grave; et lorsqu'on est constamment ennuyeux, comme on s'estime! comme on se trouve sage!.... Quel est ce salon assiégé où l'on entre en foule, en tumulte, où tout le monde entassé, pressé, se tient debout, où les femmes mêmes ne peuvent trouver un siége?... On vante l'esprit de la maîtresse de la maison; mais à quoi lui sert-il? elle ne peut ni parler, ni entendre; il est impossible d'approcher d'elle. Un mannequin placé dans son fauteuil feroit aussi-bien qu'elle les honneurs d'une telle soirée. Elle est condamnée à rester là jusqu'à trois heures du matin, et elle ira se coucher sans avoir pu apercevoir la moitié des gens qu'elle a reçus...... *C'est là une grande assemblée à l'angloise!* Il faut convenir que les *soirées à la françoise*, passées jadis au Palais-Royal, au

palais Bourbon, au Temple, chez madame de Montesson, chez madame la maréchale de Luxembourg, chez madame la princesse de Beauveau, chez madame de Boufflers, etc., valoient mieux que cela.

Mais nous retrouverons sans doute les grâces françoises dans les sociétés particulières : point du tout, vous n'entendrez là que des dissertations, des déclamations et des disputes.....

Il n'y a rien de si effrayant que de voir les François dépourvus de politesse, de galanterie et d'agrémens. Quand ils sont sans grâce et sans gaieté, c'est une chose tellement contre nature, qu'il semble que l'on pourroit déclarer que la *patrie est en danger*.

Les François ne redeviendront heureux qu'en redevenant aimables ; ils en sont loin. Mais si quelquefois ils négligent leurs avantages, ils ne les perdent jamais ; et dans tous les genres ils peuvent toujours aisément les reprendre.

Il ne sera pas déplacé d'insérer ici un fragment d'une lettre en prose et en vers sur la *frivolité* (1), puisque ce morceau n'a paru que dans le *Journal de la Jeunesse*, et qu'il n'a point été réuni aux œuvres de l'auteur. Le voici :

Il y a un grand charme à pouvoir bien raison-

(1) Lettre adressée à M. le comte Anatole de M***.

sonner dans un entretien sérieux, et à dire des riens avec grâce dans le petit cercle d'une société intime; et jadis les seuls François sembloient avoir le privilége exclusif d'exercer avec succès ce double talent.

Il est une déesse inconstante et légère,
Badinant, folâtrant avec aménité,
Et jadis à Paris toujours sûre de plaire,
Sous les aimables traits d'une douce gaieté,
Réunie à l'esprit, surtout à l'élégance,
Son nom est la Frivolité.
Fruit du luxe et de la beauté,
Elle naquit au sein de l'heureuse abondance,
De la paix, de l'oisiveté.
On la vit accourir en France,
Avec les Grâces et l'Amour.
Ce qui brille un moment, ce qui ne plaît qu'un jour,
Est en tout pays son domaine;
Mais elle transporta sur les bords de la Seine
Son trône aérien et sa volage cour.
Des fêtes et des jeux, brillante souveraine,
Durant nos anciens jours de splendeur et de paix,
Avec magnificence et quelquefois sans frais,
Elle eut le don charmant de plaire et de séduire;
Mais elle sut aussi restreindre son empire;
Et sans blesser jamais la décence et le goût,
Elle avoit alors en partage
Un ton si piquant et si doux,
Que la raison souvent emprunta son langage.

Avant l'époque affreuse où l'irréligion, la li-

cence et l'orgueil en démence se réunirent pour enfanter tout ce que nous avons vu, la frivolité françoise n'étoit point un défaut national; elle étoit au contraire le préservatif de la pédanterie, de l'affectation, et de mille prétentions ridicules et dangereuses. On la trouvoit où elle doit être pour le charme de la société, dans les conversations des gens du monde, dans les commerces épistolaires et aux spectacles les plus gais. Elle excluoit de nos entretiens le ton dogmatique et tranchant, la métaphysique, la politique, les dissertations; elle étoit à son tour exclue des affaires et des ouvrages sérieux. On n'a jamais mieux pensé et mieux écrit que lorsque la société étoit embellie par la frivolité la plus aimable, qui n'étoit autre chose qu'un délassement d'esprit et une gaieté pleine de finesse, de naturel et de grâce. Si l'on retranchoit tout ce qu'il y a de frivole dans les lettres de madame de Sévigné, on en ôteroit le plus grand charme. Telle étoit jadis parmi nous la frivolité; mais,

Du fond d'un antre affreux creusé dans un abîme,
S'élance et paroît tout à coup
Un monstre audacieux, enfanté par le crime,
Bouleversant, ravageant tout;
Ce monstre forcené, cette horrible mégère,
Sortant du gouffre et de l'obscurité,

Déchire avec fureur les voiles du mystère,
Qui cachoient aux yeux du vulgaire
Son effrayante nudité.
Des devoirs et des lois franchissant la barrière,
Un poignard à la main, et triomphante et fière,
Elle se nomme enfin, c'étoit l'Impiété.....
A son aspect hideux, reculant en arrière,
L'innocente Frivolité
Jura d'abandonner la France;
Mais, soit paresse, ou soit reconnoissance
Et souvenir des beaux jours écoulés,
Elle resta dans ces lieux désolés.

Les Muses, les Grâces, et le dieu du Goût prirent la fuite pour aller chercher de paisibles asiles. Cette troupe charmante chercha long-temps; elle est peut-être errante encore : espérons qu'elle reviendra se fixer en France.

En attendant nous étions moins aimables
Sans devenir plus raisonnables;
Parmi nous la Frivolité,
Sans grâce, sans légèreté,
Et de ses attraits dépourvue,
Ne pouvant éviter les pédans et les sots,
Redoute à tort d'être aperçue,
Ou se montre mal à propos;
Elle n'est plus un doux moyen de plaire.
Du siècle où nous vivons prenant le caractère,
Elle a changé de ton, de manière, de goût;
Vainement la Pédanterie
Se vante de l'avoir bannie;

Sous une lourde forme on la trouve partout.
A la fausse science elle est toujours unie ;
Couverte du manteau de la philosophie,
Elle ose se mêler aux plus graves travaux ;
Elle a, dans sa folle manie,
Corrompu Melpomène et dédaigné Thalie ;
Elle est dans les salons, elle est dans les bureaux ;
Dans nos livres savans, dans nos pamphlets nouveaux,
Et parfois à l'Académie.

En effet, est-il rien de plus frivole que tous ces coups de théâtre sans vraisemblance qui composent nos tragédies modernes ; et que cette métaphysique ou ces *madrigaux*, qui, dans nos comédies, remplacent la gaieté de Molière? Quoi de plus frivole que la prétention ridicule et fatigante de certains écrivains, de placer de ligne en ligne un mot brillant ou une pensée philosophique, méthode sûre pour écrire sans naturel, et par conséquent sans goût et sans justesse. Il n'est pas moins frivole de vouloir mettre de l'esprit et de jolies phrases dans des ouvrages scientifiques et dans des livres de médecine. Convenons donc que la frivolité, exempte de malignité, la frivolité qui ne veut rien approfondir, qui effleure tout avec grâce, qui raille sans aigreur, qui juge en badinant et raconte sans réflexion, toujours prête à se moquer de ses propres jugemens, convenons que cette aimable frivolité fait tout l'agré-

ment de la société et de la conversation, et qu'elle est le délassement nécessaire des grandes affaires et du travail. Son étourderie ressemble à la candeur, et son espèce d'enfantillage ressemble à l'innocence; mais qu'elle est à la fois insipide et ridicule, quand, se méconnoissant elle-même, elle prend un air capable et un ton doctoral pour disserter gravement sur des puérilités, ou pour débiter des lieux commun et de fausses maximes!....

GAIETÉ. — Voltaire a gâté la gaieté françoise par la licence et la méchanceté. Il dit dans ses lettres que naturellement il n'est pas gai, et on le voit dans ses comédies. Toutes les plaisanteries de l'*Enfant prodigue* et de *Nanine* sont forcées et mauvaises. La gaieté n'est vraie que lorsqu'elle est innocente; elle est un des fruits heureux d'une bonne conscience. Les personnes d'une gaieté constante sont communément bienveillantes et franches. Il y a toujours de la cordialité dans la gaieté, et sa plus grande malice n'est jamais que de l'espiéglerie.

Le rire amer du sarcasme n'est point de la gaieté. Autrefois, la gaieté vive, légère, étoit remplie de charme, de naturel et de naïveté; aujourd'hui, elle est en général sournoise, grimacière, cruelle ou niaise; elle n'est commu-

nément excitée que par des méchancetés, des caricatures et des calembourgs : ce n'est pas celle-là qui peut rendre aimable.

GALANTERIE. — Lorsqu'on voit dans les salons les hommes laissant les femmes en cercle, s'éloigner d'elles pour se promener dans la chambre afin d'y parler tout bas des affaires de l'état, lorsqu'on sait que ces hommes trouvent un plaisir extrême à aller dîner entre eux chez des restaurateurs, que l'on soit à Londres ou à Paris, on peut être assuré qu'il n'y a point de galanterie dans les mœurs de ces villes-là.

GANTS. — Voyez *Étiquettes*.

GÉNÉROSITÉ. — La générosité du caractère est la bonté des grandes âmes. Quand on possède cette vertu, on la porte dans les plus petits details de la vie. Il n'y a point de commerce intime plus facile et plus doux que celui des personnes généreuses. Elles n'ont ni défiance, ni rancune, et l'élévation de leurs sentimens les préserve également de la susceptibilité et de la tracassarie. Jugeant toujours d'après elles sans doute, elles sont souvent trompées; mais elles n'envient pas la triste pénétration qui fait prévoir ou deviner les méchancetés, les bassesses et les perfidies.

GESTES. — Les femmes ne gesticuloient point autrefois; on trouvoit que leur maintien devoit toujours être calme, et que des gestes en parlant ôtoient la douceur et la modestie. L'intérêt qu'elles ont pris depuis aux affaires publiques les rendent plus animées dans la conversation; mais une vivacité, causée par de vives discussions, ne sauroit, surtout dans les femmes, s'allier avec la grâce.

GLOIRE. — Les François ont porté, plus loin qu'aucune autre nation existante, la gloire des armes et celle des lettres. L'Angleterre peut leur disputer celle des sciences en nommant Newton; et nul peuple ne conteste à l'Italie celle des arts.

Qu'est-ce que la gloire? c'est un droit acquis à l'admiration publique par des actions éclatantes ou des talens éminens, ou de grands bienfaits. Il y a dans le cœur humain quelque chose de si élevé, que, malgré l'égoïsme, l'amour-propre et la perversité des penchans, il ne peut s'empêcher d'admirer du premier mouvement tout ce qui a de l'éclat et de la grandeur, alors même que cet éclat peut lui devenir funeste et qu'il en est effrayé. C'est ainsi qu'on admire un incendie, un orage, les éclats de la foudre, et les brigands reconnus pour tels s'ils

font des choses surprenantes. Quand on réfléchit sur cette faculté si vive, sur cet impérieux besoin d'admirer, qui l'emporte sur nos plus chers intérêts, et qui peut s'allier à la terreur même, il faut reconnoître que notre âme a été formée surtout pour éprouver tout l'enthousiasme, tous les transports de l'admiration; ce qui doit être, puisque c'est ce sentiment, uni à l'amour, qui dans une autre vie fera son immortelle félicité.

Il est donc plusieurs sortes d'admirations; les unes de pur étonnement, que la réflexion désavoue; les autres, que la raison fortifie. La véritable gloire est d'obtenir celle que toutes les pensées confirment, à laquelle tous les cœurs et tous les esprits applaudissent. Sera-ce la gloire qui jette l'épouvante parmi les nations, et qui fait couler des torrens de larmes, gloire vulgaire malgré tout son éclat, puisqu'on la partage avec des légions entières? La gloire qui ne promet que des victimes, qui n'a produit que des malheurs, est celle des esprits infernaux. Non, la gloire du guerrier n'est véritable que lorsque son bras n'est armé que par la justice et par le patriotisme, lorsqu'il défend son pays ou qu'il le délivre. Le libérateur de sa patrie, le roi sage, humain, clément et pacifique, qui fait le bonheur de ses peuples; le législateur qui

laisse de bonnes lois; le savant et l'écrivain qui, par leurs travaux et leurs veilles, illustrent leur patrie; le poëte et les artistes, dont le génie et les talens enchanteurs font le charme de la société, embellissent la vertu, polissent les mœurs, attirent les étrangers, et répandent sur leur pays un éclat si doux et si brillant : voilà les êtres favorisés des cieux qui méritent la gloire, et qui doivent en obtenir une légitime et durable.

Quand on peut choisir entre tant de couronnes immortelles, est-il possible d'envier et de désirer celle d'Érostrate ou d'Attila !... (Voy. *Goût*, *Penchant*.)

GOURMANDISE. — J.-J. Rousseau a dit : que *gourmandise est le défaut des âmes sans étoffe*. Ce mot suffiroit pour en dégoûter.

Les jacobins, qui abolirent en France les bienséances, et qui suspendirent la politesse et la galanterie, mirent à la mode la gourmandise, et cela devoit être. Aussi le nombre des restaurateurs s'est-il multiplié à l'infini. D'élégans, de beaux hôtels ont été grossièrement transformés en cabarets, et l'on n'a pas cru les profaner. Partout où l'on danse, où l'on se promène, où l'on s'amuse, on mange et l'on trouve non-seulement des rafraîchissemens, mais de la viande.

Les chansons de table qui n'étoient autrefois que bachiques, célèbrent aujourd'hui beaucoup moins le vin que les perdrix rouges, les ortolans, les fricandeaux, les poulardes du Mans, les pâtés de foie gras, etc. Il semble que ces sujets soient peu poétiques; cependant ils ont fait faire de très-jolies chansons, un almanach fort gai et même un poëme rempli d'esprit. Mais il est bien fâcheux qu'un vice ignoble que nous n'avions pas, soit devenu si général!...

Si l'on ne savoit dans quelle classe étoient nés les chefs des jacobins, et quelle éducation avoient reçue Robespierre, Marat, Danton, etc., on le devineroit facilement en voyant le bouleversement de nos mœurs.

GOUT. — Voici d'excellentes réflexions sur le goût par M. de Voltaire : « Comme le mauvais goût au physique consiste à n'être flatté » que par des assaisonnemens trop piquans et » trop recherchés, aussi le mauvais goût dans » les arts est de ne se plaire qu'aux ornemens » étudiés et de ne pas sentir la belle nature. Le » goût dépravé dans les alimens est de choisir » ceux qui dégoûtent les autres hommes. Le » goût dépravé dans les arts est de se plaire à » des sujets qui révoltent les esprits bien faits, » de préférer le précieux et l'affecté au beau

» simple et au naturel. On dit qu'il ne faut
» point disputer des goûts, et on a raison quand
» il n'est question que du goût sensuel. Il n'en
» est pas de même dans les arts; comme ils ont
» des beautés réelles, il y a un bon goût qui
» les discerne et un mauvais goût qui les
» ignore (1). Le goût peut se gâter chez une
» nation; ce malheur arrive d'ordinaire après
» les siècles de perfection. Les artistes, crai-
» gnant d'être imitateurs, cherchent des routes
» écartées, ils s'éloignent de la belle nature. Le
» public amoureux des nouveautés, court après
» eux; il s'en dégoûte bientôt, et il en paroît
» d'autres qui font de nouveaux efforts pour
» plaire, ils s'éloignent de la nature encore
» plus que les premiers : le goût se perd, on
» est entouré de nouveautés qui sont rapide-
» ment effacées les unes par les autres. Le pu-
» blic ne sait plus où il en est; il regrette en-
» vain le siècle du bon goût qui ne peut plus

(1) Comment concevoir que l'auteur de cet article soit aussi celui du poëme intitulé la *Guerre de Genève*, des six volumes du *Dictionnaire philosophique*, de tant de brochures infâmes dont le cynisme le plus dépravé et les fictions les plus baroques font tout le sel; et de tant de libelles où les injures les plus grossières sont prodiguées à chaque page.

» revenir : c'est un dépôt que quelques bons es-
» prits conservent alors loin de la foule (1). »
(*Encyclopédie*, mot *Goût*). Il me semble que cet article n'est pas complet et qu'on pourroit y ajouter les réflexions suivantes :

Le goût dans les arts est un sentiment vif et naturel de l'harmonie, de l'accord et des proportions d'un ouvrage; et de plus, en littérature c'est une délicatesse exquise sur tous les genres de convenances. Le goût est pour les artistes et pour les gens de lettres une qualité d'autant plus nécessaire, que presque en tout il tient à la morale; la raison désaprouve tout ce que le goût condamne. Des colonnes trop frêles pour soutenir un lourd bâtiment forment un édifice de mauvais goût, et la raison dit que cette structure paroît manquer de solidité, défaut qui la choque le plus. Le goût est blessé

(1) Ne croiroit-on pas que c'est là l'esquisse de la fin du dix-huitième siècle et des années de celui-ci ? Quand Voltaire écrivoit cet article, ce passage étoit beaucoup moins frappant; il existoit encore des écrivains d'un mérite supérieur; M. de Buffon entre autres étoit dans la force de l'âge. La critique de Voltaire ne peut tomber que sur l'inintelligible Diderot, sur l'emphatique Thomas, le précieux d'Alembert, et quoiqu'il ne dût pas les trouver de grands écrivains, son intention n'étoit sûrement pas de les décrier publiquement et dans l'Encyclopédie.

si les figures d'un groupe de sculpteur ou d'un tableau ont des attitudes forcées, et la réflexion suffiroit pour faire connoître que ces attitudes sont fausses; c'est ainsi que le goût est toujours l'instinct de la raison. Dans la société, dans la littérature, le goût prescrit la simplicité, le naturel, la modération, la modestie; toujours sage, il n'en est pas moins opposé à la fadeur et à l'insipidité; ennemi de tout excès vicieux, il réprouve également les lieux communs et la bizarrerie, l'enflure et la bassesse, l'insolence et la lâcheté, le burlesque et le sérieux pédantesque, la sécheresse et la prolixité. C'est lui qui grava, sur les portes du temple de Delphes, cette sentence : *Rien de trop.*

Le goût n'est donc pas une chose frivole; il ne donne pas seulement l'élégance, il donne encore l'aversion de tout ce qui est faux, de tout ce qui manque de convenance, d'honnêteté, de délicatesse. On a reconnu pendant long-temps que les François étoient le peuple de l'Europe qui avoit le plus de goût, c'étoit reconnoître qu'il possédoit aussi les qualités les plus sociales, les plus aimables et les plus attachantes....

GOUTS, PENCHANS. — Malgré la pente secrète qui nous entraîne vers le mal, nous avons tous au fond de l'âme (comme nous l'avons déjà dit, Voyez *Gloire*) un besoin d'admira-

tion, qui nous distingue éminemment des animaux, et qui presque toujours, sur quelques points, excuse un peu nos penchans répréhensibles. Nos goûts les plus frivoles sont rarement dénués de tout sentiment estimable. Un beau visage ne nous séduit que parce qu'il porte l'empreinte de la douceur, de la candeur, de la sensibité. La beauté sans aucune expression n'a point d'empire; elle n'a un charme enchanteur que pour les cœurs qui ne sont point entièrement dépravés; elle ne règne que lorsqu'elle paroît faite pour honorer l'innocence et la vertu.

La plus grande louange qu'on puisse lui donner, est de la trouver *angélique* et *céleste*. Le goût de la table veut des convives; il s'unit communément à une certaine cordialité de caractère. Quand nos goûts n'offrent rien d'estimable, on cherche à les ennoblir par des illusions. L'avare se soustrait au malheur affreux de se mépriser, en s'applaudissant d'avoir perfectionné toutes les idées d'une sage économie. Le prodigue veut se persuader qu'il est plus digne de louanges que l'homme libéral avec une juste mesure (c'est-à-dire un véritable discernement). L'amour n'est un sentiment durable que lorsqu'il est fondé sur l'estime; et même lorsqu'il est criminel, s'il n'a pas quel-

que motif d'admiration morale ou d'estime, il ne mérite pas le nom de passion. Ainsi, quand on aime passionnément un objet coupable, c'est qu'on lui reconnoît ou qu'on lui suppose quelques grandes qualités. Il n'est point d'attachement passionné pour nous, il n'est point de passion sans un degré d'admiration ou d'estime. Voilà le sentiment qui seul met une distance infinie entre l'homme et les animaux, et non la sensibilité. La brute peut aimer avec dévouement, avec excès, mais ne peut *admirer* : elle ne connoît ni l'*admiration* ni l'*estime*.

Ce qu'on appelle des *goûts innocens*, sont en général des *goûts vertueux*. Pour aimer la retraite et la vie solitaire, il faut une âme pure. On peut dire la même chose des femmes qui aiment le travail; il y a de la pureté dans le caractère ou dans les pensées d'une personne qui trouve un grand plaisir à broder, à faire de la tapisserie tous les jours pendant quelques heures. L'aspect d'une belle campagne ne plaît que parce qu'il rappelle des idées d'innocence et de paix.

Le résultat de ces réflexions, c'est que malgré nos fautes et nos foiblesses, la vertu tient beaucoup plus à notre existence, à nos goûts, nos sentimens, nos affections, et même à nos plaisirs, qu'on ne le croit communément. Dieu,

en nous commandant de l'aimer et de la suivre, non-seulement lui a donné des attraits que notre aveuglement nous fait méconnoître, mais en mille choses il nous l'a rendue nécessaire alors même que nous croyons l'avoir abandonnée.

GOUVERNEURS D'ENFANS DE PRINCES. — Les précepteurs, les sous-gouverneurs, les lecteurs, etc., tous les gens qui sont attachés à l'éducation des princes, paient de leurs personnes, et donnent eux-mêmes des *leçons* aux jeunes princes, à l'exception du *gouverneur* qui n'enseigne rien du tout, et dont toutes les fonctions se réduisent à rester quelques heures dans une chambre où l'on donne des leçons; de sorte que ce gouverneur, ce chef d'une importante éducation, peut ne pas savoir l'orthographe (ce qui n'est pas sans exemple), et passer néanmoins pour un exellent *gouverneur de prince*, si son élève, lorsqu'on vient chez lui, sait dire tant bien que mal deux ou trois phrases banales. Pourquoi faut-il que l'instruction et la capacité d'enseigner ne soient exigées que dans ceux qui doivent obéir, que leur chef leur soit inférieur sur ces points essentiels, et qu'il soit même dispensé de tout mérite dans ce genre?

C'est je crois le seul emploi important (après celui du roi), où la naissance tienne lieu de tout, et la seule occasion où l'on ait jugé que l'on puisse se passer de grands talens lorsqu'on est chargé d'un grand commandement. Il est certain que l'on n'a jamais vu qu'une *seule fois* une personne, chef d'une éducation de princes du sang, exercer constamment elle-même toutes les fonctions d'instituteur, donner tous les jours cinq ou six heures de leçons, présider aux autres, et faire en outre tous les extraits des lectures. Cette personne fit une chose très-extraordinaire parce qu'elle étoit sans exemple, mais ne fit rien de trop; tel est le devoir de tout gouverneur de princes et de particuliers.

GUERRE. — Voltaire a dit et répété dans son Dictionnaire, et dans beaucoup d'autres ouvrages, qu'on doit reprocher aux auteurs religieux du siècle de Louis XIV de n'avoir point parlé contre la guerre. Tous en ont parlé, entre autres Mascaron (1), Bossuet, Fénélon, et

(1) Qui, prêchant devant le roi après la conquête de la Franche-Comté, dit que les *voleurs de grands chemins sont beaucoup moins coupables que les conquérans*. Voy. les Sermons de Mascaron et les Lettres de madame de Maintenon.

même Boileau dans ses satires, et avec une énergie qu'on n'a point eue depuis. Voici ce qu'en dit Bossuet :

« La guerre est une chose si horrible, que je » m'étonne comment le seul nom n'en donne » pas de l'horreur, en quoi je ne puis souffrir » l'extrême brutalité des anciens, qui avoient » fait une divinité pour la guerre ; au lieu qu'un » esprit qui ne s'occupe qu'aux armes, est non » un dieu, mais une furie. S'il venoit un hom- » me, ou du ciel, ou de quelque terre incon- » nue et inaccessible, où la malice des hommes » n'eût pas encore pénétré, à qui on fit voir » tout l'appareil d'une bataille et d'une guerre, » sans lui dire à quoi tant de machines épou- » vantables, tant d'hommes armés seroient » destinés, il ne pourroit croire autre chose, » sinon que l'on se prépare contre quelque bête » farouche ou quelque monstre étranger, enne- » mi du genre humain ; que si on venoit à lui » dire que cela se prépare contre des hommes, » il ne faut point douter que ce récit ne lui fit » dresser les cheveux ; qu'il n'eût en abomina- » tion une si cruelle entreprise, et qu'il ne » maudît mille fois ceux qui l'auroient conduit » en une terre si inhumaine. Mais encore souf- » frons que les nations se battent les unes con- » tre les autres, puisque telle est notre fureur ;

» que lorsque nous nous trouvons séparés de » quelques fleuves ou montagnes, ou par quel- » ques légères différences de langage ou de » mœurs, nous semblons oublier que nous » avons une nature commune. Mais que des » peuples qui se sont associés ensemble sous les » mêmes lois et le même gouvernement, afin » de se prêter un secours mutuel; que ces peu- » ples, dis-je, se détruisent eux-mêmes par des » guerres sanglantes, cela passe à la dernière » extrémité de la fureur. »

Et voici ce que le *philosophe* Voltaire écrivoit à l'impératrice de Russie, Catherine II :

« Mes consolations sont vos victoires; et ma crainte est que Votre Majesté ne fasse la paix l'hiver prochain (1). »

GUITARE. — Cet instrument fut une des modes du dix-huitième siècle; on l'a gâté en l'*encadrant* dans une lyre. La guitare est un instrument fort agréable pour accompagner des

(1) C'est le même *philosophe* qui écrivoit au roi de Prusse, sur le partage inique de la Pologne : « On prétend que c'est » vous, sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et » je le crois, parce qu'il y a là du génie. »

Dans sa réponse, le roi reçut très-mal ce compliment; Dans toutes ses réponses, ce prince est infiniment supérieur à Voltaire par la politique, la droiture et la morale.

romances. Quand on joue bien de la harpe, on a tout de suite sur la guitare une main droite parfaite. Il est singulier que le sistre n'ait jamais eu de vogue; il est aussi portatif que la guitare; il a la même grâce d'attitude, et le son en est infiniment plus beau.

HABILLEMENS. — Le costume ancien des femmes étoit aussi ridicule qu'un costume peut l'être. Celui d'aujourd'hui seroit parfait, si les jupes avoient un peu plus de plis et par conséquent plus d'ampleur; il faut croire là-dessus les peintres et les sculpteurs, qui diront tous qu'un vêtement, où l'on est enfermé comme dans une gaîne, ne peut avoir de grâce, surtout lorsqu'il emboîte et marque excessivement une partie de la taille, qui nuit beaucoup à l'élégance lorsqu'elle est trop proéminente.

L'habillement des hommes n'a jamais été pittoresque et ne l'est pas d'avantage aujourd'hui. On doit seulement en condamner les bretelles, surtout pour les enfans, lorsqu'elles croisent sur l'estomac, parce qu'elles sont aussi dangereuses pour la poitrine qu'elles oppressent et qu'elles resserrent, que le sont les bras nus pour les femmes.

Les Russes ont produit une heureuse réforme dans l'habillement des François, en les enga-

geant par l'exemple, non pas à se serrer le bas de la taille, mais du moins à donner plus d'aisance à la poitrine.

HABIT (GRAND). — On appeloit ainsi l'ancien habit de cour, que ne pouvoient porter que les dames présentées à la famille royale. Les femmes de chambre de la reine, de madame la dauphine, etc., portoient aussi un *grand habit*; mais elles n'avoient pas de bas de robes, c'est-à-dire, de queues; et il ne leur étoit pas permis non plus de porter le *grand corps*, qui étoit un corps recouvert d'étoffes et souvent de pierreries, que portoient les jeunes personnes. Quand on n'étoit plus jeune, on portoit une espèce de corset avec une mantille.

HABITUDE. — La nouveauté est piquante; l'habitude a de la douceur et du charme. On court après l'une par fantaisie, on revient à l'autre par sentiment. Il y a une sorte de constance à tenir à ses habitudes, et cet attachement contribue puissamment à fortifier celui que nous devons à la patrie. Si dans tous les pays policés on retrouvoit exactement la même manière de vivre, les mêmes coutumes, enfin les mêmes habitudes, l'amour du pays seroit partout affoibli de moitié.... Les habitudes na-

tionales sont donc sous ce rapport infiniment respectables. A la révolution on les proscrivit toutes, ainsi que la religion, le gouvernement, les opinions, les coutumes; on changea la géographie de la France; son calendrier, ses lois, son costume, ses usages et même son langage, par un néologisme qui forma une nouvelle langue : on cessa d'être François. On revient à la religion, et par conséquent à la morale; on a repris le gouvernement légitime; mais presque tous les autres changemens subsistent. Il en résulte qu'il n'existe plus aucun lien entre la vieillesse et la jeunesse. Autrefois, les modes changeoient à certains égards, néanmoins il en restoit toujours quelque chose d'une génération à l'autre; et d'ailleurs la manière de vivre étant toujours à peu près la même, une infinité d'hatudes étoient communes à tous les âges. Aujourd'hui, tout est nouveau pour les vieillards; de sorte que, dans aucun temps, ils n'ont pu paroître aussi complétement gothiques. C'est une des grandes raisons du peu de respect que la jeunesse a pour eux.

HAINE. — Parmi les lieux communs, les plus faux et les plus dangereux, on doit compter celui qui dit que : *Lorsqu'on sait bien aimer, on est capable d'éprouver la haine la plus vio-*

lente, tandis qu'au contraire il est certain que les âmes véritablement sensibles ne sont jamais haineuses. Il y a de la noirceur et de la cruauté dans la haine, puisque toutes ses pensées, tous ses désirs sont barbares. Quel état que celui d'une âme qui maudit constamment une créature humaine, qui s'afflige du bien qui lui arrive, qui ne lui souhaite que du mal, et dont les vœux secrets sont des attentats! La haine n'est jamais exempte de bassesse, parce qu'elle ne sauroit l'être de perfidie; car, alors même qu'elle se déclare, elle est toujours forcée par les bienséances sociales, de dissimuler ses mouvemens les plus coupables; elle feroit horreur si elle se montroit sans nul déguisement. En supposant qu'elle s'interdise de mauvaises actions, elle est toujours une férocité concentrée. Il n'existe point de haine platonique. Quand on se livre à cette affreuse passion, il est possible de ne pas faire des crimes dignes de mort, mais on fait toujours des méchancetés. Toutes les vertus généreuses dérivent naturellement d'une véritable sensibilité; la douce et tendre compassion, une habituelle philantropie, la clémence, qui n'est autre chose que le triomphe de l'humanité sur une juste colère, et de si nobles sentimens ne peuvent s'allier avec la haine et la vengeance.

HARPE. — La harpe est le plus beau des instrumens, depuis qu'il a été perfectionné par un jeune homme (1), qui, dès l'âge de seize ans, a montré avec tant d'éclat tout ce qu'on pouvoit faire sur cet instrument, dont la forme est si élégante et les sons si ravissans, qu'il est le seul que l'imagination ait osé placer dans le ciel, et mettre entre les mains des anges.

L'Écriture Sainte nous représente David calmant avec sa harpe les fureurs de Saül, et faisant encore un plus grand miracle, celui de dissiper la haine d'un envieux. Quand le jaloux Saül écoutoit David, il cessoit de le haïr. Ce

(1) Casimir Baecker, élève de l'auteur de cet ouvrage. Il a changé la manière de monter les harpes en y mettant des cordes beaucoup plus grosses et plus tendues, ce qui a quadruplé l'intensité du son. Avant lui, pour jouer de la harpe, on s'asséyoit sur un siége si bas, que la console de la harpe couvroit au moins la moitié du visage. Il a démontré que, pour la facilité de l'exécution de la main droite, il falloit être assis, de sorte que la tête et une partie du cou puissent dépasser la harpe, ce qui d'ailleurs rend l'attitude beaucoup plus belle, et prévient les dangers pour la taille, qui résultoient communément de l'ancienne position. Il a prouvé par son jeu que l'on peut se servir, sur la harpe, des deux petits doigts comme sur le piano, et qu'on peut jouer en sons harmoniques, des deux mains, des sonates entières d'un grand mouvement; que les pièces les plus diffi-

dernier charme, le plus désirable de tous, manque encore à la harpe moderne !.... L'Écriture nous dit aussi que le prophète Élisée, *avant de parler au Seigneur pour lui rendre une réponse*, fit venir un joueur de harpe ; et que, tandis qu'il l'écoutoit, *la main du Seigneur fut sur lui*, et qu'ensuite *il prophétisa*. (*Les Rois*, Liv. IV, chap. 3.)

La harpe ne passera jamais de mode ; au contraire, parce que ceux qui commencent aujourd'hui à en jouer sont assez jeunes pour adopter la *bonne méthode*, pour jouer des dix doigts, faire les sons harmoniques des deux

---

ciles peuvent se jouer sur la harpe, et que l'on peut avoir sur cet instrument les deux mains parfaitement égales. Il a découvert qu'une même corde peut produire plusieurs notes différentes. Il a inventé un grand nombre d'effets nouveaux, et une cadence longue et soutenue, pendant laquelle les trois autres doigts de la même main exécutent des brisés simples et doubles : il la fait avec une égale perfection des deux mains. Personne encore n'a pu imiter cette cadence, ainsi qu'une infinité d'autres passages et d'effets charmans et extraordinaires de son invention.

M. le comte de Laborde, avec toutes ces inventions, a parfaitement expliqué dans une brochure, qui parut il y a quelques années, plusieurs passages des livres grecs sur la lyre antique, qui jusqu'alors avoient paru inintelligibles et tout-à-fait inexplicables. Cette brochure est si agréable et si curieuse, qu'elle a été traduite en anglais.

mains, étudier les passages difficiles de la main gauche ainsi que de la droite, et devenir ainsi par la suite d'excellens professeurs de cet admirable instrument.

En toutes choses, il ne suffit pas d'ouvrir une belle route nouvelle pour qu'elle soit promptement frayée, la routine et l'amour-propre retiennent encore long-temps dans la mauvaise; mais enfin on finit tôt ou tard par entrer dans la bonne.

HISTOIRE. — Le dix-septième siècle, si fécond en grands écrivains ne l'a pas été en historiens. Bossuet rouvrit avec un éclat prodigieux cette noble et belle carrière; et devant y conserver toujours la première place, il y resta seul pendant un demi-siècle, comme si l'étendue de ses idées, de son plan, qui embrassoit l'univers entier, tant de force, de profondeur, de majesté, eussent suffi pour illustrer et pour achever de remplir à jamais ce champ si vaste!...

Le dix-huitième siècle a été très-riche en bons historiens, mais les plus estimables ont paru dans les quarante premières années de ce siècle. Les idées morales étoient saines encore; les sophistes, qui eurent depuis tant de vogue, n'avoient point encore bouleversé la littérature, et gâté l'esprit public.

Quintilien, en parlant des qualités nécessaires à un grand orateur, dit : *Je le veux tel qu'il n'y ait qu'un honnête homme qui puisse l'être.* On en peut dire autant des historiens. Que sont-ils lorsqu'ils manquent de principes et de véracité? Le sage, le laborieux et véridique Rollin offrit dans ce genre, à la jeunesse et au public, un grand et solide travail, qui honorera toujours la littérature françoise. M. de Voltaire a été équitable pour cet écrivain. Dans son Dictionnaire et dans d'autres ouvrages, il loue son naturel et son style. L'abbé de Vertot, l'abbé de Saint-Réal, l'abbé de Velly, s'illustrèrent dans la même carrière. Un philosophiste cynique aspira à de plus bruyans succès, et n'obtint qu'une honteuse et funeste célébrité, dont tout l'éclat s'est évanoui : ce fut l'abbé Raynal. Son histoire du Stathoudérat est ridiculement écrite; et son *Histoire philosophique des Indes* offre, dans un style boursouflé, des peintures indignes de l'histoire, des mensonges odieux et des erreurs monstrueuses. Il est remarquable que le titre *philosophique* ait été déshonoré par les ouvrages qui, dans ce genre, ont fait le plus de bruit : l'histoire dont nous parlons est le *Dictionnaire philosophique*. Ces ouvrages devoient sans doute contenir de pernicieuses doctrines; mais il semble que leurs auteurs,

par respect pour ce qu'ils appeloient la philosophie, auroient dû naturellement réserver les turpitudes qui s'y trouvent pour leurs pamphlets anonymes (1). Le mépris de toute morale et de toute bienséance, dans les ouvrages volumineux portant ce titre, est assurément une maladresse incompréhensible dans de tels écrivains.

Tout ouvrage qui n'a pas le ton qu'il doit avoir, manque de goût; et ce seul défaut empêcheroit M. de Voltaire d'être placé au rang des grands historiens. Outre le ton épigrammatique qu'on s'accorde à lui reprocher, il manque sans cesse, en écrivant l'histoire, aux convenances les plus connues et les plus généralement suivies; par exemple, dans l'histoire de Charles XII, il se cite lui-même, non en note, mais dans le cours de l'ouvrage et de la narration, qu'il interrompt pour raconter ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dans sa première jeunesse. Mais quand son style seroit aussi parfait à cet égard, qu'il l'est d'ailleurs par le naturel et la clarté, il n'en mériteroit pas moins

(1) Entre autres infamies consignées dans le *Dictionnaire philosophique*, voyez les articles *Déjection*, *Ignorance*, *Passions*; et dans l'*Histoire philosophique*, les détails sur les Bayadères et tant d'autres morceaux.

d'être exclu de la liste des historiens estimables; car nul autre n'a fait des bévues historiques plus étranges, et des mensonges aussi audacieux et aussi multipliés; écoutons le lui-même sur ce point : en envoyant à son ami Damilaville un morceau d'histoire manuscrit, il lui dit :

« Nous étions convenus, malgré la loi de » l'histoire, de supprimer des vérités; parcourez ce manuscrit, et si vous y trouvez quel» que vérité qu'il faille encore immoler, ayez » la bonté de m'en avertir. » (*Lettres de Voltaire.*)

Ici toute réflexion seroit inutile : nous n'en ferons point. Un autre *philosophe*, mais qui avoit un caractère plein de droiture et un fonds de respect pour la religion (M. Gaillard), a été l'un des meilleurs historiens de ce siècle. L'histoire de François Ier., la Rivalité de la France et de l'Angleterre (1), l'Histoire de Charlema-

(1) Les philosophes ne lui ont jamais pardonné d'avoir dit nettement dans cette histoire qu'il falloit reconnoître quelque chose de *véritablement miraculeux* dans la vie de Jeanne d'Arc.

M. Gaillard a vu toutes les horreurs de la révolution; ses yeux s'ouvrirent, il se jeta dans les bras de la religion, avec toute la sincérité de son noble caractère. Il se retira à Chantilly, où il mourut au commencement de ce siècle.

gne, sont des ouvrages excellens, à quelques erreurs près d'opinions et de principes, mais en très-petit nombre. L'auteur avoit une belle âme, beaucoup d'esprit, de raison et de sagacité, un très-bon style; il étoit aussi laborieux que véridique; son érudition étoit prodigieuse; enfin, il avoit toutes les qualités qui forment les grands historiens. D'autres écrivains, quoique très-inférieurs à ceux qu'on vient de nommer, se sont néanmoins distingués aussi dans ce genre; entre autres M. Désormeaux, qui nous a donné une histoire intéressante du grand Condé. Enfin, dans ce moment, nous avons encore plusieurs historiens dont les talens et les principes sont également dignes d'éloges.

HOCHETS D'ENFANS. — J.-J. Rousseau propose avec raison de donner pour hochets, aux enfans, des têtes de pavots ou de la racine de guimauve, au lieu des hochets de cristal et de corail, avec lesquels ils peuvent se casser la tête ou blesser ceux qui les entourent. Le conseil est excellent; néanmoins les brillans hochets parent toujours les boutiques, et on les achète. En combien de choses la plus puérile vanité l'emporte sur la raison, même sur la tendresse maternelle!

HOSPITALITÉ. — L'hospitalité a été anéantie en France avec les ordres religieux; les uns la recevoient et les autres la donnoient. L'hospitalité aujourd'hui, parmi nous, n'est connue, comme les langues anciennes, que par des traditions et des livres; c'est une *vertu morte*. Elle étoit *vivante* jadis dans tous les couvens d'hommes et dans tous les châteaux, où elle étoit une utile leçon pour les enfans qu'on y élevoit (1).

Les Lucaniens, peuple de l'antiquité, avoit une loi conçue en ces termes: « Si un étranger, » arrivant vers le coucher du soleil, demande » un logement à quelqu'un, que celui qui refu- » sera de le recevoir soit condamné à une » amende pour avoir manqué à l'hospitalité. » L'homme le plus hospitalier de l'antiquité fut sans doute Gélias, habitant d'Agrigente; il avoit fait bâtir pluseurs appartemens dans sa maison pour y recevoir des étrangers. Il plaçoit aux portes de la ville des hommes qui invitoient, de sa part, ceux qui arrivoient à venir loger chez lui. Il reçut, dit-on, en un seul jour, 500 cava-

(1) Les pères de la Trappe et les religieux de Sept-Fonds, avec un revenu très-borné, exerçoient la plus généreuse hospitalité; mais ils ne vivoient que de légumes à l'eau, et ne dépensoient pour leur entretien que l'achat, tous les trois ans, d'une robe de bure.

liers de Gela, auxquels il fit présent d'habits. Plusieurs citoyens imitèrent son exemple. Des familles entières et mêmes des villes formoient ensemble des unions d'hospitalité; on rompoit une pièce de monnaie, ou l'on scioit en deux un morceau de bois ou d'ivoire dont chacun des contractans gardoit la moitié, c'est ce qui est appelé par les anciens *tessères d'hospitalité* (1). On voit encore dans les cabinets des curieux de ces *tessères*, où les noms des deux amis sont écrits.

Les plus fortes et les plus touchantes exhortations à l'hospitalité ss trouvent dans les livres saints.

Les émigrés françois ne doivent jamais oublier l'hospitalité généreuse qu'ils ont reçue dans les pays étrangers. Puisse le ciel accorder, à ces contrées hospitalières, le premier de tous les biens, l'esprit de concorde et de paix!

HUMILITÉ. — L'humilité ne peut être sincère, elle ne peut même exister que dans une âme chrétienne. Loin d'avoir de la bassesse, elle est produite par la grandeur exaltée des sentimens; on n'est humble que parce qu'on n'estime que ce qui vient de Dieu ou ce qui se

(1) D'où vient peut-être le mot vulgaire *taisson*.

rapporte à lui ; qu'on dédaigne tout le reste, la beauté, les applaudissemens des hommes, la gloire humaine, les honneurs, les richesses, les trônes, etc. On ne peut admirer que la souveraine grandeur ; en l'admirant, on trouve qu'on n'est rien soi-même ; sa propre perfection religieuse ne sauroit enorgueillir ; c'est un don de miséricorde qu'on peut perdre ; tout est illusion, injustice, ingratitude, petitesse dans l'orgueil.

Écoutons le chef des philosophes modernes parler de l'*humilité*. Je retrancherai de ce beau morceau des obscénités qu'il est impossible de citer ; j'y laisserai des mots que ma plume n'a jamais tracés ; mais qui du moins ne sont que dégoûtans. Je ne puis me refuser au plaisir de donner cet échantillon du bon goût du *Dictionnaire philosophique*. Ce passage commence par une savante dissertation anatomique, très-grave et très-instructive ; la voici :

« La merde de l'homme se forme dans le
» duodenum ; qu'il ait une diarrhée, il est lan-
» guissant et doux ; la force lui manque pour
» être méchant : qu'il soit constipé, alors les
» soufres et les sels de sa merde, rentrant dans
» son chyle, fournissent à son cerveau des idées
» atroces. O homme, qui oses te dire l'image de
» Dieu ! dis-moi si Dieu mange et s'il a un

» boyau rectum? Toi, l'image de Dieu! et » ton cœur et ton esprit dépendent d'une selle! » toi, l'image de Dieu sur ta chaise percée!.... (*Dictionn. philosophiq.*, article *Déjections*.)

Sans mon profond respect pour la philosophie moderne et son vénérable chef, je demanderois pardon à mes lecteurs de mettre sous leurs yeux des mots que sûrement ils n'ont jamais fait qu'entrevoir sur les murailles, en passant dans les rues; mais je les ai tirés, non d'une brochure qu'une boutade de mauvais goût peut produire dans un moment malheureux d'oubli de toutes les bienséances, mais d'un ouvrage volumineux, important et réfléchi, et s'annonçant par le titre le plus grave et le plus imposant! Cependant, par condescendance pour la foiblesse de ceux qui ne sont pas philosophes, j'ai supprimé de ce morceau des expressions et des idées qui étoient aussi obscènes que dégoûtantes. D'ailleurs, il est bien utile de savoir qu'une *diarrhée* rend *doux*, et que le contraire rend *atroce*. On peut tirer un grand parti de cette découverte dans les familles, dans les cours, dans les affaires publiques et particulières, puisque quelques doses de rhubarbe ou de séné peuvent changer en bénignité la férocité d'un Néron, et faire évanouir les desseins hostiles d'un Attila. Les destinées humaines n'ont

plus rien de commun avec la morale : elles dépendent uniquement des médecins et des apothicaires, dont les ordonnances faites à propos pourront nous préserver à jamais des *méchans*, des mauvais rois et des conquérans.

Tous les historiens de M. de Voltaire disent qu'il avoit depuis long-temps l'habitude de se purger de deux jours l'un avec de la casse ; c'étoit apparemment pour se rendre *doux*. Néanmoins, on voit en lisant ses écrits que, malgré cette sage précaution, les *soufres* dominoient souvent dans son *chyle*.

Les philosophistes s'accordent, depuis soixante ans, sur la puissance sans bornes du *physique*, erreur qu'ils ont soutenue de bonne foi ; des épicuriens et des matérialistes doivent penser ainsi. Mais il est certain au contraire que le pouvoir du moral sur le physique est infiniment plus considérable que celui du physique sur le moral, et cela est dans l'ordre ; le *maître* doit être plus fort que l'*esclave*. On sait que, par un puissant effort de volonté morale, un muet peut tout à coup parler (1), et qu'un paralytique, par la même volonté, ranimant en lui

(1) Le fils muet de Crésus, qui recouvra la parole pour sauver la vie de son père qu'il voyoit en danger de la perdre, etc.

des ressorts usés et détruits, peut retrouver du mouvement et marcher. On a vu souvent la force de l'imagination faire blanchir soudainement les cheveux. Presque tous les maux de nerfs sont produits par l'imagination; car toute puissance peut se tourner contre elle-même. Les sens des animaux sont beaucoup plus parfaits que les nôtres, et cela devoit être, puisque rien dans les animaux ne pourroit suppléer à leur imperfection; mais leurs sens servent uniquement à leurs besoins physiques, parce qu'en eux tout est matière. Tandis qu'il y a de la spiritualité jusque dans nos sens, l'âme les ennoblit en étendant leur usage. Quand à l'aspect de l'infortune d'autrui nous versons des larmes; lorsqu'un médecin charitable, en soignant affectueusement le pauvre, tâte avec attention son pouls; lorsqu'une musique religieuse élève notre âme vers Dieu, le toucher, l'ouïe et la vue ne sont-ils pas sanctifiés? Toutes nos sensations peuvent devenir de nobles sentimens, et non-seulement se confondre avec le moral, mais se fortifier par un charme délicieux, indépendant de tout raisonnement. Les sens ne nous égarent que par l'abaissement et la corruption de nos pensées; ils pourroient plus naturellement conduire à la vertu qu'au vice. Dieu n'a pas donné à l'homme une seule faculté qui ne puisse

servir à son bonheur, et par conséquent à son bien moral. M. de Voltaire et ses disciples répètent dans tous leurs ouvrages que l'Être Suprême est trop au-dessus de la créature pour qu'il puisse être sensible à ses hommages, et on sait ce qu'on doit penser de l'*humilité* philosophique; mais, dans cette occasion, elle sert à rompre le lien sacré qui unit le ciel à la terre; elle délivre de toute espèce de culte; elle anéantit les ministres de la religion; et tel est le but de cette hypocrite humilité. Aussi les philosophes ont décidé que, lorsque nous adorons Dieu, quand nous le remercions de ses bienfaits et que nous l'implorons, c'est-à-dire, quand nous jouissons par l'amour, l'espérance et la gratitude de la noble faculté d'élever nos pensées jusqu'à lui, nous sommes des monstres d'orgueil; et que, lorsque nous oublions complétement l'auteur de toutes les merveilles qui nous entourent, nous sommes très-édifians, car nous sommes de profonds *philosophes*..... Et pourquoi donc, en donnant la vie à tous les êtres animés, Dieu n'a-t-il accordé qu'à l'homme le droit de le connoître et la puissance d'admirer?... Oh! combien est préférable à de tels systèmes, le pieux instinct de la vieille bonne femme, qui ne sachant ni lire, ni écrire, récite son chapelet avec amour, en se disant: J'a-

dore Dieu parce qu'il m'a créé; je le prie parce qu'il est tout-puissant....

IDÉES LIBÉRALES. — On dit que les idées libérales sont toujours généreuses : oui, mais non comme on l'entend communément; car les choses les plus opposées à la liberté sont l'arrogance qui outrage, la turbulence qui trouble l'ordre, et la violence qui opprime. Tout est calme et majestueux dans les idées libérales, parce qu'elles sont profondément réfléchies, et fondées surtout sur une parfaite équité. Qu'est-ce que l'amour de la liberté? C'est l'horreur du désordre, de la violence et de l'injustice. Le tyran et l'esclave sont naturellement inquiets et insolens : le premier craint, avec raison, les dangers de son odieuse et fragile puissance; il croit s'affranchir de ses terreurs en bravant ceux qu'il asservit; le droit de les mépriser est pour lui une espèce de sauvegarde; plus il les humilie, plus il se rassure. L'esclave, indigné de son abjection, est remuant par instinct; il secoue sa chaîne sans espoir même de la briser; et lorsqu'il veut avec énergie sortir de l'oppression, il ne le peut que par une violente secousse. Tout élan manque de mesure; l'esclave irrité n'atteint jamais le but; il ne sauroit s'élever à la dignité de son être; il passe toujours

de la servile soumission au dernier excès de l'arrogance. Voilà une des causes des désordres et des cruautés qui accompagnent toujours l'affranchissement des peuples. Une autre cause non moins puissante de ces crimes vient uniquement de l'imprévoyance des chefs de parti et des législateurs. Jusqu'ici tous se sont empressés et se sont bornés à donner aux peuples la *déclaration de leurs droits*. Cette déclaration, fût-elle exempte de flatterie et d'exagération (ce qui n'a jamais été), seroit toujours insuffisante. Il faudroit commencer par instruire le peuple de ses devoirs; parce que de nos devoirs dérivent nos droits. Si je m'abstiens d'abuser de ma propre force, je trouverai fort injuste qu'un autre use de sa force avec moi; ainsi, plus je connoîtrai mes devoirs, plus je serai fidèle à les suivre; plus je haïrai l'oppression, les actes arbitraires, contraires à la raison, à la justice, plus j'aurai des idées nettes sur la véritable liberté sociale, qui n'est autre chose qu'une justice parfaite, rendue également à tous les individus d'une nation.

Il seroit à désirer que le préambule de toute constitution contînt l'énumération rapide, mais détaillée des devoirs du peuple. Tout ce qu'il sait jusqu'à présent, c'est qu'on lui doit tout, et qu'il ne doit rien; cela est facile à appren-

dre et difficile à oublier; la science qui résulte de cette instruction n'est donc pas sans inconvenient.

IGNORANCE. — Dans toute la moitié du dix-huitième siècle, on n'a presque lu que les innombrables ouvrages de MM. de Voltaire, Diderot, d'Alembert, Helvétius, et ceux de tous leurs disciples. Dans tous ces livres, on déprisoit les auteurs du siècle précédent, ce qui bientôt affoiblit beaucoup l'éclat de leur réputation; on finit par ne plus les lire. *Les jeunes gens et les jeunes femmes* pouvoient à peine suffire à lire les contes scandaleux, les poëmes licencieux, et les libelles que M. de Voltaire composoit pour eux tous les mois (1). La belle, la solide littérature du dix-septième siècle fut dédaignée, oubliée, et pour quels ouvrages!.... Toutes les idées se confondirent; chacun se fit une poétique et une morale à sa guise : on s'égara dans des labyrinthes; ces routes tortueuses conduisoient à des abîmes....

L'ignorance absolue n'est pas un grand mal, mais une instruction fausse, superficielle et

(1) J'ai déjà dit que M. de Voltaire écrivoit à des amis de distribuer toutes ces productions, surtout aux *jeunes gens* et aux *jeunes femmes*, et *dans les foires*.

fondée sur d'horribles principes, en est un déplorable !... Nous en sortons un peu : on commence à relire les auteurs du siècle de Louis-le-Grand. Si l'on persévère, il faut espérer que l'on ne croira plus qu'il soit nécessaire de passer la mer et d'aller à Londres pour *apprendre à penser*.

IMPERTINENCE. — Avant la révolution, on en voyoit de deux espèces dans le monde, l'impertinent de province et l'impertinent de cour ; le premier bruyant, confiant, bavard, parlant haut, souvent ridicule, toujours importun et déplacé ; ce caractère se confond avec celui de l'insolent, car l'insolence n'est autre chose que l'effronterie d'une impertinence habituelle et sans art. L'impertinent qui n'a pas vécu dans le grand monde et à la cour, n'a été que rarement réprimé ; il est *actif*. L'impertinent de cour est *passif ;* ce n'est point la vivacité qui le décèle, c'est le dédain ; il a tout le calme de l'insouciance, toute la distraction affectée du mépris ; tout en lui vous déplaît et vous blesse, et vous n'en pouvez rien citer de choquant. Ce n'est point avec la brusquerie qu'il vous repousse, c'est au contraire avec une politesse glaciale ; il n'est jamais offensant par ses réponses, ses discours, ou même par ses ac-

tions, mais il l'est à l'excès par son indolence, son sourire, son silence et toute l'expression de sa physionomie. Vous ne pouvez ni le supporter ni vous plaindre de lui. A quoi bon tant d'art? A se rendre odieux et à se faire haïr. Comment l'orgueil qui donne l'impertinence, ne dit-il pas qu'il vaudroit mieux plaire et se faire aimer?

On doit dire, à la louange de l'ancienne noblesse, qu'en général l'impertinence étoit plus rare dans sa classe que dans les autres; et que parmi les nobles, ceux même qui pouvoient être impertinens avec leurs égaux, ne l'étoient jamais avec leurs inférieurs : mais il faut convenir que, depuis soixante ans, les gens de lettres, dans leurs préfaces, dans leurs satires, dans les journaux, dans leurs disputes et dans leurs discours académiques, ont poussé l'impertinence et la grossièreté de l'insolence aussi loin qu'elles peuvent aller (1).

Il est étonnant que les admirateurs les plus passionnés de M. de Voltaire n'aient jamais

(1) Nous avons entendu D'Alembert, dans une séance académique, lisant un de ses éloges, dire : *Nos courtisans, si rampans et si vains.....*, et il y avoit cinquante ou soixante courtisans dans la salle. A une autre séance, à laquelle assistoit madame la duchesse d'Orléans, il dit, en parlant de madame la duchesse du Maine : *Quoique femme et princesse*

loué en lui la qualité la plus rare dans un auteur, celle de toujours parler de lui et de ses ouvrages avec une modestie simple, naturelle, et une convenance parfaite. Nul écrivain n'a autant intrigué et cabalé pour se faire des prôneurs, et pour assurer le succès de ses ouvrages (1); mais nul aussi, après de tels succès, n'a eu un langage si complétement exempt d'orgueil et de vanité, en parlant de lui et de ses productions. Il y a même plus; on voit dans toutes ses lettres, qu'il avoit sincèrement donné à ses amis le droit de le critiquer sans aucun ménagement; et ses réponses à toutes ces critiques, souvent outrées et même quelquefois injustes, montrent une douceur, une bonhomie qu'on ne sauroit trop admirer, quand elles sont unies à des talens si supérieurs; et si elles n'étoient pas naturelles, elles se démentiroient de temps en temps par quelques traits d'humeur; et c'est ce qu'on ne verra jamais dans ses œuvres et dans sa correspondance. Que l'on compare sous ce rapport les préfaces de M. de Voltaire avec

---

elle aime les lettres, et c'étoit à la fois une fausseté et une insolence. Presque toutes les princesses ont protégé les lettres; et beaucoup trop de femmes les ont cultivées. Qu'on lise ses discours, ils sont remplis d'impertinences grossières sur les *grands*, les nobles, les ministres, etc.

(1) Voyez ses *Lettres*.

celles de La Grange-Chancel, de M. de La Harpe (avant sa conversion), et de tant d'autres, et l'on sera surpris de la modestie d'un homme si justement célèbre à tant d'égards (1). Mais en même temps son insolence a passé toutes les bornes avec ceux qui le critiquoient publiquement, ou avec ceux dont la réputation l'irritoit. Il défendoit ses amis avec le même ton. Dans sa réponse à l'abbé Cogé, auteur d'une excellente critique de Bélisaire, de M. Marmontel, critique faite avec autant de douceur et de politesse que de raison, M. de Voltaire appelle cet ecclésiastique un *maraud*, un *coquin*, un *cuistre*, un *imposteur*. Il ajouta que, s'il étoit à Paris, il iroit se plaindre au roi et lui demander justice de cette critique, qu'il appelle un *libelle*. A tout cela, l'abbé Cogé se contenta de répondre avec beaucoup d'esprit et de sel par deux vers de M. de Voltaire, que ce dernier avoit faits nouvellement dans une satire contre M. de Pompignan; les voici :

. . . . Les bourgeois
Doivent très-rarement importuner les rois;
La cour te croira fou, reste chez toi, bonhomme.

(1) M. de Voltaire, ne faisant pas des préfaces pour se vanter, a eu aussi le mérite de les rendre très-intéressantes sous les rapports littéraires.

On n'a jamais fait une appplication plus heureuse et plus spirituelle; mais on avoit en vain de l'esprit et raison contre M. de Voltaire. Malgré l'inconcevable grossièreté et l'impudence de ses libelles, on appeloit toutes ces injures de la gaieté; et comme il avoit déclaré que tous ses adversaires étoient des hypocrites, des monstres et des sots, on ne doutoit pas du moins de leur imbécillité, et jamais on ne lisoit leurs réponses (1).

M. de Voltaire, sous ce rapport, a fait un grand tort à la littérature; il a perverti la critique. Combien d'écrivains depuis se sont persuadés que l'on est piquant et spirituel dès qu'on est injurieux et méchant, et que les personnalités les plus odieuses sont toujours d'excellentes plaisanteries! Combien de propriétaires de journaux pensent encore que l'injustice et la méchanceté sont nécessaires au succès d'un journal! C'est insulter sa nation et le public, qui peut enfin, par amour pour la nouveauté, se lasser de ce système qu'il connoît déjà, et vouloir tout à coup du talent et de la vérité.

On croit trop communément que les mauvaises manières et la brusquerie ne sont d'au-

(1) On lut pourtant les *Lettres de quelques Juifs*, de l'abbé Guénée, vrai chef-d'œuvre dans ce genre, et modèle du ton que doit avoir une bonne critique.

cune conséquence dans les affaires; que l'intérêt y décide tout, et que la politesse la plus aimable n'y fait rien; c'est une erreur, et surtout en France: l'impertinence y a fait échouer une infinité d'affaires. Des François ne supportent pas le dédain et le manque d'égards; les ouvriers, les domestiques en exigent; on n'est jamais bien servi avec des airs impérieux. La bonté, la douceur, l'affabilité, la politesse sont des qualités aussi utiles qu'elles sont aimables.

IMPORTANCE DE COUR. — Ce sont les fats en ambition; il n'y en a point sous les rois qui règnent par eux-mêmes : on en vit un grand nombre pendant la régence d'Anne d'Autriche. On n'en vit point sous les règnes de Henri IV et de Louis XIV.

INCONSÉQUENCE. — On a le droit d'exiger de tout homme, quels que soient ses principes, ses opinions et ses systèmes, qu'il soit conséquent; et cependant le défaut le plus commun est l'inconséquence, parce qu'elle est inséparable de l'erreur; et voilà ce qui explique les contradictions incompréhensibles qui se trouvent à chaque page dans les ouvrages de Voltaire, de J.-J. Rousseau et de tous les philosophes modernes. Dans son Dictionnaire phi-

losophique et dans toutes ses autres productions (à l'exception de son théâtre), M. de Voltaire est tour à tour athée et déiste, non en sceptique, mais affirmativement; et disant, à chacune de ses opinions, qu'il faut être *absurde* pour penser autrement. Il nie ou il affirme également l'immortalité de l'âme; et quelquefois, après toutes ces déclamations, dans d'autres pamphlets il se déclare pyrrhonien. Cette inconséquence extravagante se trouve dans tous les écrits philosophiques (1); elle s'étendoit à tout, la religion, les mœurs, la politique, les jugemens littéraires; et comment de tels *raisonnemens* ont-ils pu faire tant de prosélytes?

INCONSTANCE. — Deux choses surtout rendent inconstant, l'ennui et le manque de principes. Toutes les personnes désœuvrées sont inconstantes. La révolution a été précédée par quinze années d'innovations en toutes choses, et d'un changement successif et continuel dans nos modes, nos mœurs, nos maisons, nos jardins : il sembloit que l'on préludoit à un bouleversement universel.

---

(1) Le respectable Barruel, dans ses Lettres helvétiennes, en a rassemblé les principaux traits et de la manière la plus plaisante.

La constance a besoin du bonheur et des principes invariables qui la fondent et l'affermissent.

INDÉPENDANCE. — Qu'est-ce dans un jeune homme que le goût de l'indépendance, quand ses parens ne sont ni tyranniques, ni exigeans? C'est l'arrière-pensée, c'est-à-dire, le dessein vague de faire tout ce qui lui passe dans la tête; de céder à toutes ses fantaisies, et par conséquent de se livrer à la paresse et à tous les goûts condamnables. Si ce jeune homme étoit animé d'une noble ambition, qu'il eût une grande élévation d'âme, et des principes religieux et bien affermis, il ne s'apercevroit pas de l'autorité de ses parens. D'accord avec leurs vœux, il ne la sentiroit point; on n'en est importuné que lorsqu'on veut la *combattre*. L'orgueil, qui fait craindre à un jeune homme d'être *mené* par ses parens, est bien ridicule; car, qu'est-ce qu'être *mené* par ses parens? c'est céder à la voix de la raison, de l'expérience et de l'amitié. Quelle honte y a-t-il à cela? Comment peut-on se persuader qu'il y ait du caractère dans la conduite opposée, quand on voit tous les mauvais sujets, et les plus dépourvus de moyens, de talens et d'esprit, afficher l'indépendance et le mépris des conseils raisonnables? Rien au monde n'est

plus commun et plus vulgaire que cette espèce de folie; et le jeune homme qui sent l'utilité des bons conseils, qui les désire et qui les suit, est assurément un être fort rare et fort distingué. Un homme de cinquante ans ne rougit point de demander les conseils d'un ami, et un jeune homme croit n'en avoir nul besoin..... Les rois, et même les plus âgés, ne pensent pas pouvoir se passer de conseils; ils forment autour d'eux une assemblée de gens expérimentés qu'ils nomment leur *conseil*, et ils ne font rien sans les consulter. Quel privilége a donc un jeune homme de dix-huit à vingt-ans de se conduire toujours par la seule impulsion de son goût et de ses fantaisies? L'homme, par sa nature, est fait pour être dépendant, puisque la justice divine et l'intérêt de la société le condamnent au travail, et que d'ailleurs il a sans cesse besoin des autres. La paresse est une révolte contre la Providence, et c'est la paresse, unie à l'orgueil le plus stupide, qui donne à la jeunesse l'esprit d'indépendance. Songeons qu'il faut obéir à la raison, ou devenir l'esclave de ses fantaisies et du vice. La route heureuse du devoir n'est pas, il est vrai, sans épines; mais ces épines n'ont jamais fait que des blessures glorieuses, que la vertu guérit avec un baume divin, qui ne laissent point de cicatrices, et

dont le souvenir est doux. Dans les livres sacrés, l'Esprit Saint dit, en parlant des jeunes gens : *Celui qui hait la réprimande, hait son âme. Réprimander* un enfant, c'est seulement le gronder; mais qu'est-ce que réprimander un jeune homme? C'est lui faire sentir et lui détailler les conséquences et les suites qui peuvent résulter de la faute qu'il a commise, et que son inexpérience ne lui permet pas de connoître. Quelle instruction plus utile peut-il acquérir? Et ne faut-il pas en effet *haïr son âme*, pour la dédaigner et pour la repousser avec humeur? Que diroit-on d'un homme qui, forcé de professer un art, refuseroit obstinément les leçons gratuites de maîtres instruits par le travail et le temps? Cet insensé n'existe point. Au contraire, on paie un maître pour l'écouter attentivement, l'imiter de son mieux, et pour se laisser guider aveuglément par lui. La science de la vie est-elle moins importante? Croit-on qu'il soit plus difficile de dessiner une tête ou de peindre un paysage, que de montrer, dans la société particulière, dans les affaires et dans le grand monde, une sagesse et une prudence soutenues?

INTOLÉRANCE. — On confond volontairement, depuis cinquante ans, l'indifférence

sur le relâchement de la morale et l'oubli de tous ses principes avec la tolérance; il faut être toujours tolérant pour les personnes et ne jamais l'être pour les erreurs. On ne compose point avec la morale, et l'on ne doit point, par *bonté de caractère*, s'accommoder d'un principe faux; il faut au contraire le combattre avec toute l'énergie d'une juste indignation. Mais les persécutions et les actes arbitraires contre les personnes sont des violences plus odieuses encore aux yeux de la religion qu'à ceux de la politique; car le véritable esprit religieux est la raison suprême, toujours unie à la suprême bonté.

Veut-on voir des échantillons de la *tolérance philosophique*, en voici quelques-uns: Lorsque M. de Voltaire donna la tragédie de Sémiramis, on en fit une parodie, et on pouvoit la faire bonne, parce que, malgré le mérite supérieur et l'éclat de cette belle pièce, elle est remplie d'invraisemblances et le plan en est défectueux. M. de Voltaire fit agir tous ses amis pour que le pouvoir arbitraire empêchât la représentation de cette parodie. Il écrivit à la duchesse de Luynes pour engager la reine à la faire défendre (la pièce étoit dédiée à cette princesse). La reine fit répondre, par madame de Luynes, que les *parodies étoient d'usage*, *et*

qu'on avoit travesti Virgile. Dans le temps où l'*Année littéraire* avoit un grand nombre de souscripteurs, M. de Voltaire écrivoit à ses amis :

« Ce n'est pas assez de rendre Fréron ri- » dicule, l'écraser est le plaisir ; mais toutes » ces passions s'anéantissent devant la haine » cordiale que je porte à l'impudent Omer » (M. Omer de Fleuri). Cependant la violence » de cette juste haine peut céder à la raison ; et » puisque je ne puis lui couper la main dont il » a écrit son infâme réquisitoire (1), je l'aban- » donne à son hypocrisie, à sa méchanceté de » singe, et à toute la noirceur de son caractère. » Mes anges (M. et Mme. d'Argental), si j'avois » cent mille hommes, je sais bien ce que je » ferois ; mais, comme je ne les ai pas, je » communierai à Pâques, et vous m'appelle- » rez hypocrite tant que vous voudrez (2). » (*Lettres de Voltaire.*)

---

(1) Contre des brochures exécrables que venoit de publier M. de Voltaire.

(2) Il y avoit en effet de quoi l'appeler ainsi ; car, dans ce même temps, voici ce qu'il écrivoit à l'évêque d'Annecy : Il dit que les *insectes* de la littérature lui attribuent des ouvrages qu'il n'a jamais faits (Candide), et il ajoute : « Je dois mépriser les impostures sans pourtant haïr les imposteurs ; plus on avance en âge, plus il faut écarter de son cœur tout

« C'est dommage que les philosophes ne » soient encore ni assez nombreux, ni assez » zélés, ni assez riches, pour aller détruire avec » le fer et la flamme cette secte abominable » (les chrétiens). » (*Lettres de Voltaire.*) « Si » mon cher ange (M. D'Argental) parvient à » faire chasser le monstre Fréron, qui désho-

---

ce qui pourroit l'aigrir; et le meilleur parti qu'on puisse prendre contre la calomnie, c'est de l'oublier. Si l'homme fait le bien pour l'amour du bien même; si ce devoir, épuré et consacré par le christianisme, domine dans son cœur, il peut espérer que Dieu ne rejettera pas des sentimens dont il est la source éternelle. »

L'évêque fit à cette lettre une réponse remplie de noblesse, de douceur et de bonté. M. de Voltaire, dans une autre lettre à ses amis, s'en moque, et dit que cet évêque est un *sot* et un fanatique. Quelques années après, en 1769, étant malade, il fit demander le viatique. Le curé exigea une rétractation publique de ses impiétés. Voltaire la fit très-forte, très-claire, par-devant notaire, et la signa; et il reçut le viatique. Peut-être étoit-ce terreur; mais toutes ses lettres au roi de Pologne Stanislas sont de l'hypocrisie la plus dégoûtante, quand on les compare aux autres lettres de même date qu'il écrivoit à ses amis. Il conte, dans ses lettres, qu'un conseiller dévot de Dijon passant à Ferney, il l'invita à dîner, et se fit lire pendant tout le repas les sermons de Massillon, en lui disant que depuis quelque temps c'étoient là ses lectures ordinaires. Ceci fut fait très-sérieusement; parce qu'alors il mouroit de peur d'être recherché à cause de l'impiété de ses derniers ouvrages.

» nore la littérature depuis si long-temps, les
» gens de lettres lui élèveront une statue.....
» Jetez le diable dans l'abîme, et tirez les Scy-
» thes du tombeau (1). » (*Lettres du même.*)

En 1767, il écrivit à Marin, censeur royal : « On dit qu'on a ôté à Fréron ses feuilles; mais » quand on saisit les poisons de La Voisin, on » ne se contenta pas de cette cérémonie (2). »

La même année, il dénonce M. de La Baumelle au maréchal de Richelieu, parce que La Baumelle avoit écrit un trait contre la famille de Richelieu. Voltaire engage le maréchal à chasser La Baumelle de son gouvernement, ce qui eut lieu. Il fit chasser J.-J. Rousseau de Genève, et il écrivoit à la maréchale de Luxembourg : qu'il *plaignoit beaucoup M. Rousseau.* Dans le même temps, il attisoit en secret les troubles de Genève, et il écrivoit aux indifférens qu'il ne s'en mêloit en aucune manière. Voici sur ce sujet sa lettre au duc de Choiseul, alors ministre.

« Si j'osois, je vous supplierois d'engager
» M. de Hauteville à demeurer, en vertu de la

(1) Tragédie qui venoit de tomber, et que toutes ses intrigues ne purent relever.

(2) Il vouloit donc qu'on le brûlât tout vif. Dans son Dictionnaire, il dit que M. de La Baumelle mérite le carcan.

» garantie, le maître de juger toutes les con-
» testations qui s'élèveront toujours à Genève.
» Vous seriez en droit d'envoyer un jour à l'*a-
» miable* une bonne garnison pour maintenir
» la paix, et de faire de Genève, à l'*amiable*,
» une bonne place d'armes; quand vous aurez la
» guerre en Italie, Genève dépendroit de vous
» à l'*amiable*, mais.... »

Cette lettre infâme finit là, et ainsi avec des points (1).

Il écrivoit au roi de Prusse pour l'engager à persécuter les jésuites qui l'avoient élevé. Dans une autre occasion, croyant la ville de Thorn au pouvoir du roi de Prusse, il l'exhorte à venger, sur les prêtres de cette ville, un acte de fanatisme commis *cinquante ans* auparavant contre des écoliers impies. La réponse du roi fut admirable. Il se refuse à cette vengeance; il dit qu'il se contente de faire élever un monument sur la tombe du fameux Copernic qui se trouvoit enterré dans une petite ville de la Varmie, et il ajoute : « Croyez-moi, il vaut

(1) Genève lui accordoit l'hospitalité la plus généreuse, et il faisoit en secret tous ses efforts pour la perdre, pour l'asservir. Il faut voir dans ses lettres les détails de cette basse duplicité; ils sont horribles, et trop longs pour les rapporter ici.

» mieux quand on le peut, récompenser que » punir; rendre des hommages au génie que » de venger des atrocités depuis long-temps » commises. »

Voltaire intrigua vainement pour faire enfermer ou du moins chasser l'antiphilosophe satirique Clément.

Comme il détestoit les parlemens qui avoient flétri ses ouvrages, il dit et répète dans ses lettres, que lorsqu'ils font des représentations au roi, *ils sont des insolens*. Quand le parlement fut exilé à Grenoble, il écrivoit que *le roi mêloit à sa bonté des actions de fermeté*, et il applaudit fort à cet acte arbitraire, contre le seul corps qui eût le droit d'opposer de la résistance à des volontés despotiques. Et quand, par une violence inouïe, le parlement fut cassé, il approuva entièrement cet affreux despotisme, et il écrivit au nouveau chancelier Meaupou des lettres remplies des plus basses flatteries (1).

(1) Il s'est beaucoup mocqué du grand Corneille, parce qu'il avoit dédié une de ses tragédies *au sieur Montauron*, *trésorier de l'épargne*. Il ajoute qu'il est fâché qu'il ne l'ait pas appelé *Monseigneur* (je le crois bien); mais est-il impossible d'aimer un *trésorier de l'épargne?* Et si ce trésorier est un honnête homme, comme je le suppose d'un ami de Corneille, ne vaut-il pas mieux lui donner cette marque

Dans toutes ses lettres aux grands seigneurs, il affecte des sentimens pleins de douceur et de modération ; et il montre à ses amis une âme haineuse jusqu'à la fureur. Il leur écrivoit qu'il voudroit voir tous les *jansénistes jetés dans la mer avec un jésuite au cou.* Belle pensée, que Diderot a pillée lorsqu'il a souhaité que *le dernier roi fût étranglé avec les boyaux du dernier prêtre.* Telle étoit la *tolérance* des philosophistes ; aussi telle a été celle des jacobins. Qu'entendoient-ils donc par *tolérance?* Liberté entière de tout écrire et de tout faire, pour eux et leurs partisans ; mais violences, despotisme et cruauté contre leurs ennemis.

INTRIGUE. — Dans une cour gouvernée par un prince supérieur, il doit y avoir, au bout de quelques années, très-peu d'intrigues.

publique d'attachement que de rendre ce même hommage à la plus scandaleuse concubine de la France, comme l'a fait M. de Voltaire, en dédiant un de ses ouvrages à madame de Pompadour ? Et depuis, il prodigua les flatteries à madame du Barri, qui venoit de faire exiler son bienfaiteur le duc de Choiseul, qui pour cette bassesse se brouilla avec lui. C'est aussi M. de Voltaire, qui, dans son Dictionnaire, au mot *Ivette (rivière d')*, compare M. de Sartine, lieutenant de police, à *Agrippa.* Le grand Corneille n'a jamais fait ni de telles actions, ni de telles comparaisons.

L'ambition vise à *mériter* et non à *tromper*. Voilà l'avantage incalculable qui résulte de l'opinion universelle, que le souverain est éclairé et en état de juger par lui-même. Il y eut fort peu d'intrigues à la cour de Louis XIV, et ce qu'il y en eut ne servit à rien; il falloit plaire au roi et gagner son estime. Ce fut toute l'intrigue de madame de Maintenon, dont la conduite fut remplie de droiture et de désintéressement. Elle gagna son cœur et sa confiance : elle le méritoit. Il y a plus, c'est qu'elle n'auroit certainement pas obtenu cet ascendant suprême, si Louis XIV eût été un sot ou seulement un prince médiocre; elle ne le subjugua point, elle s'en fit aimer, parce qu'il étoit en état d'apprécier son esprit et son mérite. Il la connut, elle lui convint, voilà tout. Une femme artificieuse, intrigante, auroit totalement échoué auprès de lui. Une femme aimable, douce, naturelle, spirituelle, et du plus noble caractère, devoit réussir.

Les intrigues ne séduiront et ne tromperont jamais les personnes qui ont de la droiture et de l'esprit. Cependant, il faut plus de sens et de finesse pour bien intriguer qu'on ne le croit. Un intrigant a quelquefois des vues lumineuses. Souvent des gens très-médiocres à d'autres égards, sont étonnans dans ce genre, par leur

pénétration et leur prévoyance; il sembleroit que ces gens-là feroient d'habiles négociateurs; mais ce ne seroit que dans certains cas seulement; la droiture les déjoueroit, ou du moins les dérouteroit. Ils ont un grand défaut, celui de préférer le compliqué au simple, et de supposer souvent des mystères et des finesses où il n'y en a point. Ils ont bien le discernement de la tromperie, mais ils n'ont que celui-là. C'est un rétrécissement d'esprit et un vice de caractère.

Toute personne qui aimera l'occupation, et dont les sentimens sont élevés, aura naturellement l'aversion de l'intrigue, parce qu'il faut s'y livrer entièrement pour réussir; qu'il faut en outre dévorer souvent un mortel ennui, et supporter, dans mille occasions, le plus humiliant abaissement.

IRONIE. — C'est une figure dont le sel le plus piquant est épuisé dans les *Lettres provinciales* de Pascal. Un journaliste ne doit employer l'ironie que lorsqu'il rend compte d'un ouvrage, ou ridicule, ou répréhensible sous le rapport de la morale. Tout ouvrage estimable par les principes et le style, mérite au moins l'honneur d'une critique sérieuse.

INVENTIONS *dans les sciences et les arts.* — Nous ne parlerons ici que des sciences. Nous renvoyons, pour les arts, à l'article *Manufactures.*

Ce qui a manqué le plus aux littérateurs modernes, c'est l'imagination, surtout celle qui consiste dans la création des fictions et dans l'invention; mais depuis trente ans on a été, en France, extrêmement inventif dans les sciences et dans les arts. Car, dans ce genre, toutes les découvertes sont dues en général à une grande finesse d'observation, et à une tête capable d'en tirer des résultats utiles; ainsi on doit les mettre au rang des inventions.

La charité chrétienne, imitant en quelque sorte les miracles bienfaisans de l'Évangile, a fait parler les muets et lire les aveugles. On a étendu le domaine de l'homme; on peut voyager dans les airs, et celui qui le premier s'y soutint à une énorme distance de la terre, a surpassé l'audace du premier navigateur.

On a fait en chimie, en botanique, dans la physique, dans la médecine, de grandes découvertes; mais on a surtout porté la mécanique à un point de perfection qui devient effrayant.

Le célèbre Vaucanson, très-ignorant en géométrie, et par cette raison reçu froidement à l'académie des sciences quand il y fut admis,

disoit de ses nouveaux confrères : Que ne s'expliquoient-ils avant de me recevoir ! je *leur aurois fait un géomètre*, ne pensant pas que cela fût plus difficile que de faire un joueur de flûte, et un canard mangeant et digérant. On a tellement perfectionné la mécanique depuis Vaucanson, qu'il ne faudroit pas s'étonner aujourd'hui si l'on voyoit des automates faire des livres. Cette réflexion est bien effrayante pour les savans, les auteurs, les journalistes, les artistes, etc. N'avons-nous pas vu des automates jouer aux échecs, dessiner des fleurs, des têtes? Ceux qui ont été à Berlin, n'ont-ils pas entendu des machines exécuter, avec justesse, un grand mouvement et beaucoup de précision, de belles simphonies, en observant avec goût les *piano*, les *forte*, les *crescendo* (1)? Dira-t-on que les *automates* ne peuvent avoir de l'âme, de l'imagination, de l'invention? Mais n'est-il pas reconnu que tout est épuisé? En conséquence, n'a-t-on pas l'équité de vanter, de louer (du moins pendant quelques semaines), des multitudes d'ouvrages qui n'offrent pas une seule idée neuve. L'invention et l'imagination

(1) Entre autres, au palais du roi, la grande pendule qui jouoit ainsi un grand nombre de symphonie avec une perfection surprenante.

sont tout-à-fait passées de mode. Que deviendroit donc un pauvre artiste, qui, après avoir consumé sa vie dans de longues études, et n'ayant que son talent pour toute ressource, se verroit préférer un automate couronné, couvert de gloire par la *société d'encouragement?* Ce malheureux artiste seroit-il assez courageux pour aller chercher des moyens de subsistance dans l'exercice de quelque métier utile? Hélas! ce seroit en vain; il ne trouveroit dans tous les ateliers que des machines et des manivelles!... Là, on n'emploie que des poids, des rouages, des leviers, on n'y veut point de bras!.... Qui pourroit ne pas s'attendrir sur le sort d'une multitude de pauvres veuves, d'orphelins et de jeunes filles, que ces inventions réduisent à l'aumône, et qui, faute d'ouvrage, finissent par tomber dans le plus déplorable abîme de la corruption!... D'ailleurs, des ouvrages faits par des instrumens aveugles, ne seront jamais aussi durables et aussi parfaits que ceux qui sont travaillés avec intelligence par des mains industrieuses. En effet, on sait que le fil produit par nos machines n'a jamais la beauté, la finesse et l'égalité de celui que l'on file aux Indes. Enfin, si l'on ôte aux femmes leurs aiguilles à tricoter, leurs rouets, leurs dévidoirs, quel dédommagement leur donnera-t-on? Si l'on enlève

aux bergères leurs quenouilles et leurs fuseaux, il ne restera plus qu'à priver les laboureurs et les agriculteurs de leurs bêches et de tous leurs instrumens aratoires; c'est ce qu'on a déjà fait en grande partie, en inventant les semoirs, les charrues à ressort; et si ce génie matériel qui s'applique uniquement à fortifier une puissance aveugle et à donner un mouvement artificiel à la matière; si ce génie de la mécanique, ennemi de l'adresse ingénieuse et de la force naturelle, conserve encore quelque temps sa dangereuse fécondité, il faudra que les moralistes ne comptent plus au rang des vices la paresse et l'oisiveté; car tous les êtres animés tomberont forcément dans une totale inaction; tout ce que la nature a formé pour travailler et pour agir, sera sans action; on ne trouvera plus du mouvement, de l'activité, de l'industrie, que dans des machines de bois, de pierre ou de fer.... Il est bien vrai, comme on l'a déjà dit, que nul instrument mécanique ne pourra jamais, dans ses imitations imparfaites, approcher de la perfection que la main exercée d'un ouvrier habile sait donner à ses ouvrages; mais quand on n'aura plus d'objets de comparaison, on ne s'en apercevra plus. On finira même par ne plus exiger des machines l'espèce de perfection qu'on leur demande aujourd'hui,

parce que l'on compare encore leurs productions avec celles des hommes; quand les modèles, chefs-d'œuvre du genre, seront oubliés, on ne sera même pas en état de connaître la défectuosité des copies les plus grossières.

IVROGNERIE. — La gourmandise, sans l'exclure, l'a un peu diminuée; nous n'approuvons ni l'un ni l'autre vice; mais le goût du vin est le plus poétique. Il est plus facile de chanter avec agrément Bacchus, vainqueur de l'Inde, que l'obscure, l'ignoble Adéphagie, déesse de la gourmandise.

JARDINS. — Les hautes charmilles qui préservent des vents, les majestueuses allées à *perte de vue*, les cascades artificielles, ne doivent pas être employées exclusivement dans les jardins, mais ne doivent pas en être bannies. Toutes ces choses seront toujours bonnes et belles, surtout autour des palais. Inventons, perfectionnons, mais évitons de proscrire. Il y a toujours dans ce qu'on réforme quelque chose de bon à conserver.

Ce fut un François qui le premier conçut l'idée de faire les jardins que nous appelons à l'*angloise*. Le célèbre Huet, évêque d'Avranches, proposa dans ses ouvrages d'imiter la na-

ture dans la composition des jardins. Depuis lui, Addisson, dans le *Spectateur*, fit la même proposition à ses compatriotes. On ne met point assez d'arbres fruitiers dans les jardins à l'angloise; cependant, par leur utilité et par la beauté de leurs fleurs, ils y feroient un meilleur effet que tous ces arbres étrangers qu'on y rassemble.

Il seroit à désirer que ceux qui font des jardins fussent bien persuadés que des eaux vertes et stagnantes ne peuvent les embellir, et que du gazon vaudroit beaucoup mieux.

JEUNESSE. — J'ai tant sermoné la jeunesse et sous tant de formes diverses, qu'il me reste bien peu de choses à lui dire. Jusqu'ici mes leçons ont paru lui être agréables. Dans tous mes rapports avec elle, soit dans les pays étrangers, soit dans le mien, elle a été constamment, pour moi, *prévenante et confiante*. Elle sait que je l'aime, qu'elle me plaît, et que je la trouve charmante; ainsi je me flatte qu'elle recevra sans peine ces derniers conseils de l'amie la plus tendre, qu'elle ait eue parmi les écrivains qui se sont occupés d'elles.

Age heureux! où l'on peut emprunter aux autres l'utile expérience, au lieu de l'acheter du temps qui la vend si chère!....

« Nul de nous ne voudroit recommencer son cours (1). »

Oui, sans doute, si c'étoit à condition de faire les mêmes fautes; car au bout de notre carrière nous en connoissons toutes les funestes conséquences; mais, parvenus au terme de la vie, nous voudrions tous *en recommencer le cours* pour nous conduire autrement en mille occasions; car nous savons que, par nos imprudences, nos foiblesses, nos fausses démarches, nous avons gâté, bouleversé notre destinée.

Que les jeunes gens ne repoussent donc point les sages avis de la vieillesse, et qu'ils n'en soient point humiliés, puisqu'en général le vieillard qui veut les éclairer, puise ses principales instructions dans le souvenir de ses propres fautes.

Le défaut le plus commun dans la jeunesse, et l'un des plus nuisibles, c'est, dans les relations de la vie, d'aimer le bruit et de faire continuellement des *scènes*, de se plaindre avec hauteur, de se brouiller avec éclat. Le monde est plein de gens curieux, questionneurs et méchans, qui recueillent ces plaintes et qui donnent raison à celui qui les fait, enveniment ces tracasseries, en font ensuite de faux rapports et perpétuent les divisions. Une femme d'esprit a dit que, dans les liaisons de société et

(1) Vers de Voltaire.

d'amitié, on doit quelquefois *dénouer*, mais qu'il ne faut jamais *rompre* (1). Le mieux seroit de tout excuser sincèrement, de tolérer sans humeur les défauts des autres et leurs torts, et de pardonner sans effort tout ce qui ne blesse ni la probité ni l'honneur. Avec cette conduite, combien on s'épargneroit de peines, de contrariétés, d'émotions désagréables, de perte de temps et d'ennui! Mais il n'est pas si facile qu'on le croit de pardonner de certains torts sans blesser l'amour-propre; c'est un art qui n'appartient qu'aux bons cœurs; eux seuls ont assez de délicatesse pour que leur indulgence ne puisse jamais être attribuée à l'insouciance et à la froideur; eux seuls savent être généreux sans avoir l'air de s'en enorgueillir.

De tous les êtres que l'on peut rencontrer, le plus ridicule est un jeune homme de dix-huit ou vingt ans, qui se pique d'une entière indépendance; qui joint à un air capable un ton tranchant; qui croit n'avoir nul besoin de conseils, qui ne sait pas écouter avec respect les gens d'un âge mûr et les vieillards, et qui dit gravement *mes opinions politiques*.

La jeunesse est, de tous les âges, celui où l'on peut être le plus aimable, ou le plus com-

(1) C'étoit aussi un mot de Caton.

plétement insupportable et ridicule. Je lis dans les Mémoires de Sully, que ce grand homme, dans sa vieillesse, étant retiré dans son château, y rassembloit autour de lui sa nombreuse famille, et que ses petits-enfans et ses enfans, âgés de plus de quarante ans, ne s'asseyoient jamais, en sa présence, dans des fauteuils.

Je lis dans les lettres de madame de Sévigné, que le fils de madame de Grignan, revenant de l'armée après s'y être distingué de la manière la plus brillante, écrivoit à sa mère une lettre qui finissoit ainsi : « Quel sera mon bonheur » de me trouver à vos pieds, de baiser votre » main, et d'oser aspirer à votre joue? . . . . . » Qu'ils sont touchans pour une mère, ces nobles sentimens si délicatement exprimés, et que la seule maternité peut inspirer! il n'est fait que pour elle, il ne peut s'adresser qu'à elle, ce langage de si bon goût, qui exprime à la fois la plus tendre affection et le plus profond respect! quelle admirable civilisation que celle qui contribue, par ce genre de grâce et d'élégance, à exalter, à perfectionner ainsi les sentimens les plus purs et les plus sacrés! Les pères et les mères n'ont-ils rien perdu de leurs droits, lorsqu'ils ont permis à leurs enfans de substituer, à ce langage de la piété filiale, celui d'une amitié vulgaire, et enfin celui d'une révoltante

égalité? Aujourd'hui on termine une lettre à sa mère en disant : *Adieu, mon amie, je t'embrasse.* J'avoue que, dans ce genre, j'aimerai toujours mieux la manière d'écrire de M. de Grignan.

Combien il seroit désirable que l'on rendît à l'autorité paternelle l'étendue qu'elle avoit jadis ; la majorité à vingt-cinq ans valoit mieux qu'à vingt-un, puisqu'elle prolongeoit l'autorité paternelle. La première révolution, qui bouleversa tant de choses, ôta le respect pour la vieillesse, parce qu'elle annula l'expérience en la rendant inutile ; nul vieillard n'avoit vu des choses semblables à celles qui se passoient ; l'égalité d'inexpérience se trouva établie pour tous. Chacun étoit neuf, même de souvenirs à de tels événemens : il n'en est pas de même aujourd'hui ; les pères et les vieillards ont une expérience de révolution que les jeunes gens n'ont pas. Il seroit donc possible de rétablir le respect dû à l'autorité de l'âge et aux droits du sang. Sans ce respect, la jeunesse, arrogante et présomptueuse, s'engagera sans cesse dans de fausses démarches ; il n'y aura plus d'éducation complète, de véritable instruction et de grands talens ; la présomption et l'orgueil en empêcheront l'heureux développement, en dessécheront tous les germes. L'insubordina-

tion dans les familles amènera les révoltes dans l'état ; un désordre monstrueux, des prétentions prématurées et sans bornes, des folies sans nombre, une effrayante grossièreté, naîtront nécessairement de cet esprit d'indépendance, causé par le mépris de l'autorité paternelle ; l'urbanité française se perdra dans une impertinence habituelle de ton, de manières et de conduite. Il est certain que la liberté ne doit être donnée, dans sa plénitude, qu'à l'homme fait. Il ne l'est pas avant l'âge de vingt-cinq ans, il ne l'est souvent que plus tard ; en général, il n'est ce qu'il peut être qu'entre trente et quarante ans. Cependant un jeune homme modeste et studieux peut hâter lui-même sa maturité, par la sagesse et l'étude ; et, dans ce cas, s'il est employé dans l'état d'une manière brillante, il surpassera, à talent égal, l'homme d'un âge mûr, parce qu'il voudra, à vingt-quatre ou vingt-cinq ans, justifier une confiance si honorable, et qu'il aura une émulation de gloire qu'on n'auroit pas à trente-huit ou quarante ans. Chez les Grecs, Aratus avoit à peine vingt ans, lorsqu'il chassa les tyrans de Sicyone, sa patrie, et, bientôt après, il fut nommé chef des Achéens. Les Athéniens donnèrent le commandement de leur armée à Iphicrate, âgé de vingt-trois ans ; Philopœ-

men, à peine sorti de l'enfance, contribua au gain d'une bataille. Chez les Romains, Scipion fut général d'armée à vingt-quatre ans; Pompée le fut à vingt-trois. Parmi nous le grand Condé, avant cet âge, défit les fameuses bandes espagnoles, etc.

JEUX. — La passion du jeu est si funeste, elle rabaisse d'une manière si déplorable l'esprit, l'âme et le caractère; elle corrompt tellement la jeunesse et les mœurs publiques, que l'on a peine à concevoir que l'on puisse trouver dans un pays chrétien des maisons de jeu, ouvertement autorisées par les gouvernemens. C'est, de tous les abus, le plus scandaleux et le plus horrible. On frémit en pensant aux crimes de tout genre que les maisons de jeux ont fait et font encore commettre tous les jours : la perte de presque tous les jeunes provinciaux et de tant d'autres! la ruine des familles, les duels, les suicides, etc.! Espérons que tant d'horreurs seront enfin réprimées, comme elles l'ont été jadis avant la révolution; espérons aussi que les maîtresses de maisons particulières prendront assez de dignité, pour ne pas souffrir que l'on joue habituellement chez elle aux jeux de hasard : c'est bien assez de permettre le billard et le wisk, que, depuis dix à douze ans, on a rendu des jeux beaucoup

plus chers et approchant des jeux de hasard, en y ajoutant une infinité de choses nouvelles qui les ont gâtés; le *vénérable* piquet est seul resté intact et dans sa *pureté* primitive : aussi a-t-il fort peu de vogue aujourd'hui.

JOURNAUX et JOURNALISTES.—Depuis vingt-cinq ans, le principal défaut des journalistes, lorsqu'ils parlent des ouvrages nouveaux (pour les faire connoître au public), est de n'en pas rendre compte. Car plus de la moitié de leurs articles, est employé à faire des dissertations et des réflexions générales. Un auteur critiqué peut souscrire à un arrêt rigoureux, s'il est parfaitement motivé; et comment peut-il l'être, si l'on parle de toute autre chose? Le vrai talent d'un journaliste consiste à donner une idée juste et précise de la production qu'il annonce; c'est, dans ce cas, ce que tout lecteur cherche et désire : ce n'est pas une digression qu'on lui demande, c'est un bon extrait qu'on attend de lui; il n'a, pour le faire, qu'un espace très-borné. Il doit donc se hâter d'arriver au fait : tout préambule, quelque ingénieux qu'il puisse être, est déplacé dans ce genre, parce qu'il ôte la possibilité de donner les détails nécessaires sur le livre qu'on admire ou qu'on désapprouve. Si vous avez le talent de pro-

duire, réservez ces *prologues* sentencieux pour des traités de morale ; faites des livres : mais si vous vous érigez en juge littéraire, ne vous occupez que du soin de faire connoître au lecteur, autant qu'il est possible, le plan, le but, les défauts et les beautés de l'ouvrage que vous annoncez. Un journaliste doit relever, avec fermeté, dans un livre, toutes les erreurs dangereuses, mais en respectant ceux qui les débitent ; il doit encore les excuser autant qu'il est possible, en cherchant des raisons ingénieuses qui puissent justifier, non leurs ouvrages, mais leurs motifs, leurs intentions, leur caractère. Les ménagemens pour les personnes ne peuvent être poussés trop loin. Malheureusement les auteurs ont, en général, le tort de s'identifier tellement avec leurs productions, qu'ils prétendent que les critiquer vivement, c'est déchirer leur personne. Cette idée est toujours une injustice, et souvent même une maladresse ; car il est plusieurs auteurs qui valent beaucoup mieux que leurs livres. Enfin, un journaliste, qui est par état un écrivain essentiellement moraliste, doit juger avec la plus grande rigueur tous les ouvrages contraires à la morale. C'est dans ce cas qu'il peut légitimement employer l'ironie piquante, et tout ce qui peut tourner en ridi-

cule les principes corrupteurs qu'il doit combattre. Mais ce ton seroit également odieux et déplacé dans la critique des ouvrages dont la morale est pure, et qui d'ailleurs ne sont pas méprisables sous le rapport littéraire. La moquerie alors décéleroit la haine, et le juge, justement suspect, seroit récusé.

Il n'y a eu jusqu'ici, parmi les auteurs, que deux sortes d'anonymes. Les uns, par modestie, taisent leurs noms, mais n'attaquent personne; les autres cachent leurs noms pour attaquer, ou pour être licencieux avec impunité. Ceux-là sont si lâches, que toutes leurs satires, fussent-elles fondées (ce qui n'est jamais), ne pourroient avoir la moindre autorité; et leurs auteurs, indignes d'être placés dans la classe des bons critiques, le seront toujours dans celle des libellistes. Maintenant il existe une troisième espèce d'anonymes, ce sont les journalistes; non-seulement ils ne signent point leurs articles les plus offensans, mais ils y mettent de fausses lettres initiales; non-seulement ils se cachent, mais ils se masquent. Quel est le motif de cette précaution? Est-ce en effet pour rester inconnu? Non, car on connoît assez généralement, du moins à Paris, les auteurs de ces articles, qui d'ailleurs ne les désavouent jamais. Il est vrai cependant qu'en province,

et dans les pays étrangers, on n'a point du tout la clef de ces lettres mystérieuses : on y voit souvent tout l'alphabet déchaîné contre un pauvre auteur, sans connoître les vrais noms de MM. A., B., C., D. : à quoi bon ces déguisemens ? que signifie cette espèce d'anonyme ? quel en est le motif ? Mais une chose beaucoup plus extraordinaire encore, c'est qu'on prétend qu'il est si respectable, qu'un auteur injurié, et même calomnié, ne doit jamais, dans ses réponses, le dévoiler ; s'il désigne par son véritable nom le journaliste pseudonyme, celui-ci s'en plaint gravement, comme d'un très-mauvais procédé. On ne doit respecter que l'anonyme par *modestie;* l'anonyme satirique ne mérite aucun égard ; quand on attaque, il faut se nommer. Les gens de cœur qui veulent se battre, ne doivent pas se couvrir d'un voile, quelque transparent qu'il puisse être, ni chercher un demi-jour pour porter leurs coups. Si se cacher dans l'ombre est une lâcheté, ne pourroit-on pas trouver que, dans ce cas, se dérober à l'éclat du grand jour, est un manque de courage, ou du moins une sorte de timidité peu généreuse ? Enfin, les auteurs critiqués se nommant, ne faudroit-il pas de l'égalité dans l'attaque et dans la défense ? On se respecte toujours davantage, c'est-

à-dire, on discute avec plus de politesse, lorsqu'au lieu d'une fausse lettre initiale, on place son nom tout entier au bas de ses articles. Il faut convenir que, dans le moment actuel, il y a, parmi les journalistes, beaucoup plus de gens de lettres distingués par leur esprit et par leurs talens, qu'il n'y en avoit dans le bon temps de la littérature; et c'est un mal, parce que de petits systèmes ou de petites rancunes les empêchent de faire de bons ouvrages. Ils font souvent des articles spirituels; ils n'en font presque jamais d'utiles : ils pourroient, en jugeant d'après leurs lumières, contribuer à relever la littérature, et ils précipitent son entière décadence, en plaçant, de la manière la plus étrange, la louange outrée ou la censure la plus amère. Au reste, tous ces reproches ne sont qu'en général; il faut toujours admettre des exceptions, et personne ne les admet avec plus de plaisir que moi. Je terminerai cet article par un excellent mot de M. de Voltaire, qu'il adresse aux journalistes :

« Quand on juge, il faut être instruit; » quand on critique, il faut être *scrupuleusement exact.* »

KALEMBOURG. — Voyez la fin du mot *Encyclopédie*.

LAMPES. — Depuis que les lampes sont à la mode, ce sont les jeunes gens qui portent des lunettes, et l'on ne trouve plus de bons yeux que parmi les vieillards, qui ont conservé l'habitude de lire et d'écrire avec une bougie voilée par un garde-vue.

On convient que les lampes sont pernicieuses pour les yeux, et que même leur odeur est dangereuse, surtout pour les nerfs; mais qu'importent ces bagatelles, tant que l'on trouvera qu'une lampe a plus d'élégance qu'un beau flambeau!

LECTURES. — Dans la société, avant la révolution, les lectures d'ouvrages manuscrits étoient beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le sont aujourd'hui; d'abord, parce qu'on fait infiniment moins d'ouvrages, quoique l'on écrive beaucoup plus. Mais jadis les auteurs travailloient pour les bibliothéques; ils mettoient leur esprit en *volumes;* ils le mettent aujourd'hui en *feuilles volantes.* La postérité n'en connoîtra pas une; ce qui est fort indifférent aux auteurs; car communément ils n'écrivent que pour le moment; et pour une *ville*, souvent même pour un *faubourg*.

Quand les gens de lettres feroient des ouvrages de littérature, les lectures en seroient bien orageuses dans une nombreuse assemblée. On n'y

chercheroit que des *allusions*. Plusieurs auditeurs ne manqueroient pas d'en trouver d'offensantes, et l'on verroit ce qu'on n'a jamais vu, un auteur sifflé dans un salon.

Autrefois, chez les princes et chez presque tous les particuliers, à la campagne, on se rassembloit après le dîner pour faire une lecture tout haut avant l'heure de la promenade (1). On lisoit communément de bons ouvrages, des pièces de théâtre, des voyages, des livres d'histoire : ce goût a passé avec celui de la littérature.

LETTRES (Style épistolaire). — Nous devons au siècle de Louis XIV des modèles en tout genre, et dans le genre épistolaire, ainsi que dans tous les autres. Sans parler des lettres de madame de Sévigné, celles de madame de Maintenon sont parfaites; et celles de madame de Coulanges et de son mari, et de plusieurs autres, sont charmantes. Ce genre perdit beaucoup sous la régence et dans les premières années du règne de Louis XV. On écrivit mieux (les femmes surtout) sur la fin du dix-huitième siècle. Parmi les hommes de la cour de ce temps, les seules lettres dignes d'être citées sont celles

(1) On dinoit alors à deux heures.

du chevalier de Boufflers. Et dans le moment actuel, il existe beaucoup de personnes, et entre autres plusieurs femmes, qui écrivent des lettres avec un talent très-remarquable.

En général les auteurs, et même les plus célèbres, ne sont pas ceux qui écrivent le mieux les lettres de société, parce que leurs occupations ne leur permettent pas de les écrire avec soin, et que d'ailleurs ils réservent leurs meilleures idées pour leurs ouvrages. Les lettres de J.-J. Rousseau, de Voltaire, de D'Alembert, sous le rapport du style et des pensées, sont fort médiocres, et presque toutes sont dépourvues de charmes et de grâce.

On dit que le style épistolaire doit être *coupé*; mais ce principe, comme règle générale, seroit fort mauvais. En ceci comme dans tous les autres genres, le style doit être celui qui convient au sujet qu'on traite. Si, sur une mort ou un événement tragique, on écrivoit une lettre de *compliment* en *style coupé*, on auroit un ton sentencieux qui seroit ridicule. Une lettre dans laquelle on exprimera de tendres sentimens, ne sera jamais dans ce style, qui en lettres n'est bon que pour conter avec légèreté des nouvelles et des anecdotes.

Voici quel étoit avant la révolution le protocole des lettres :

Les hommes donnoient le *monseigneur* aux maréchaux de France, et finissoient ainsi : *Je suis avec respect*, etc. (1). Les femmes écrivoient seulement : *Monsieur le maréchal*, et n'employoient le mot *respect* que pour les parens auxquels on en doit, pour les princes du sang, pour les vieilles femmes et pour les princesses étrangères du sang royal. Hommes et femmes, avec leurs égaux, se servoient de cette formule : *J'ai l'honneur d'être votre*, etc. ; avec les inférieurs : *Je suis avec une parfaite considération ;* avec tout ce qu'il y avoit de plus inférieur : *Je suis très-parfaitement votre*, etc., car on avoit de la politesse avec tout le monde. Tous les hommes devoient placer le mot *respect* dans les lettres écrites à des femmes. Les princes du sang ne se dispensoient pas de cette espèce d'urbanité. On a substitué à tout cela, les *sentimens distingués*, *la haute considération*, etc. Quand on saura bien positivement comment il faut distribuer ces formules, on trouvera qu'elles valent bien les anciennes, pourvu que l'on conserve seulement le respect pour les femmes. Les vieillards tiennent encore par habitude à

(1) *Je suis avec respect* étoit plus respectueux que *profond respect*, parce que cela signifioit que tout ce qu'il y avoit de plus fort en ce sens alloit sans dire.

l'obéissance des serviteurs et des servantes. Cependant il faut convenir que cette humilité est un peu forte : L'exagération des formules étoit extrême autrefois. Du temps de Louis XIII, on disoit presque toujours à la fin de ses lettres, qu'on *étoit avec passion* : Balzac termine ainsi toutes ses lettres. Au reste, il vaudroit mieux être *passionné* que *servile;* mais il vaut mieux encore être *vrai*. Et il est certain que des formules évidemment exagérées et menteuses sont mauvaises; ainsi nous n'en avons jamais eu de bonnes.

LETTRES DE CACHET. — On doit à la révolution l'abolition des lettres de cachet, et celle de l'infâme Code des chasses. Mais ces deux réformes n'éprouvèrent aucune résistance; on auroit pu faire ainsi toutes celles qui étoient raisonnables; ce sont les seuls projets criminels qui ont produit le régicide et tous les meurtres.

LETTRES ANONYMES. — Une lettre anonyme est une chose si vile, que, même pour donner un avis utile et bienfaisant, on ne doit jamais se permettre d'employer un semblable moyen. Il est étonnant qu'il n'y ait pas des peines infamantes contre une lâcheté par

malheur trop commune, et qui, dans certains cas, peut jeter tant de trouble dans les familles.

M. de Sartine, qui, comme lieutenant de police, eut jadis une si grande réputation, disoit qu'en lui remettant une lettre anonyme, on pouvoit être assuré qu'il en découvriroit l'auteur en peu de jours. On assure qu'en effet il n'a jamais échoué dans cette recherche.

LIAISONS. — La conduite et la destinée des jeunes gens dépendent presque toujours de leurs liaisons. Il n'y a point de proverbe d'un meilleur sens et plus vrai que celui-ci : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

Si la personne avec laquelle on veut se lier, a une mauvaise réputation, on peut penser qu'il est possible que ce soit injustement, parce qu'il y a toujours dans le monde un fonds permanent de calomnie pour fournir à la conversation; néanmoins la prudence prescrit d'éviter une liaison particulière avec une telle personne; mais si avec des talens et de l'esprit, elle a une bonne réputation, on doit croire qu'elle le mérite; car, dans ce cas et dans ce genre, le monde n'accorde rien légèrement. Au reste, dans les temps orageux, où l'esprit de parti porte la division jusque dans les familles, il n'existe plus de réputations morales, parce

que la société n'a plus de tribunaux : il faut juger par soi-même si une nouvelle connoissance peut devenir un ami. En voici un moyen certain : soyez assuré que celui qui, au lieu de vous donner de bons conseils, vous refroidira sur vos affections légitimes et sur vos devoirs, ne prend nul intérêt à vous, et ne mérite ni votre amitié ni votre estime. Mais vous ne sauriez trop aimer, trop cultiver celui dont les entretiens adoucissent vos rancunes, vos ressentimens secrets, et vous réchauffent pour tout ce qui est bon, utile, raisonnable et généreux. Cette règle est sûre, et peut tenir lieu d'expérience à tous les jeunes gens et même aux princes. (Voyez les mots *Amitié*, *Procédés*, *Princes.*)

LIBELLES. — Dans les temps de troubles et de révolution les libelles se multiplient; c'est ainsi que les tempêtes et la pluie produisent la fange et la boue.

La liberté de la presse ne sauroit empêcher de rechercher et de punir les libellistes anonymes ou les imprimeurs de ces méprisables ouvrages. Tout auteur qui attaque, ou qui seulement critique, doit se nommer.

L'histoire rapporte un trait singulier d'avarice du cardinal de Mazarin. On lui dénonça un

libelle sanglant fait contre lui, mais qui n'avoit point encore paru. On enleva aussitôt, par son ordre, l'édition entière; ensuite il la fit vendre sous le manteau à son profit, et il en tira, dit-on, trente mille francs.

LIBERTÉ. — Raynal et quelques autres philosophes modernes ont déclamé contre l'esclavage; mais l'Évangile réprouve cette oppression barbare; et plusieurs écrivains religieux, entre autres l'auteur des *Helviennes*, ou *Lettres provinciales philosophiques*, ont parlé d'une manière admirable contre l'esclavage, et longtemps avant la révolution, par conséquent avant que les orateurs de la convention eussent fait éclater cette pitié meurtrière, qui autorisa *les hommes de couleur* à massacrer tous les blancs. Voici comment s'exprime le respectable auteur des Helviennes :

« Si l'Europe entière est libre, si la seule » pensée de l'homme sous le joug nous révolte, » si le colon avide est forcé de cacher, dans » un autre hémisphère, les fers qu'il a forgés » pour ses semblables, reconnoissez au moins » à quelle école ce cri de la nature a repris » son énergie. Quel homme, avant le Christ » et son Évangile, entendoit cette voix si puis- » sante et si impérieuse parmi nous? quels

» philosophes, même avant le Christ, en ré-
» clamaient les droits? ils ont gémi eux-mêmes
» sous le joug et l'ont cru légitime (1); pas
» un seul n'avait dit : Un esclave est un homme,
» et tout homme est mon frère. Et qu'étoit-ce
« alors que les villes, les sociétés et les familles?
» un mélange odieux, inconcevable, d'infor-
» tunés vendus, de tyrans acheteurs, d'esclaves
» dans les fers, et de maîtres dont la verge et
» le fouet étoient le sceptre; d'infortunés op-
» primés, qui ne pouvoient pas même dire :
» Mes bras sont à moi; et de riches oppres-
» seurs, qui, sans remords et du même sang-
» froid, calculoient, dans leurs possessions, des
» hommes et des boeufs! C'étoit là le monde,
» et tout le genre humain, avant l'école évan-
» gélique. Ces crimes étoient ceux du Grec,
» du Romain, de l'Égyptien, du Perse, de l'In-
» dien, du Germain, du Gaulois, du Sarmate,
» de toutes les nations. Ce crime nulle part
» n'alarmait les consciences; nulle part, ni la
» philosophie, ni la loi ne défendoient à l'homme
» d'acheter l'homme, de le fouetter, de l'op-
» primer, de le tuer, de l'immoler. Je le sais,
» et j'en frémis; il est encore des esclaves: mais

(1) Épictète fut esclave d'Épaphrodite. Beaucoup d'autres eurent le même sort.

» au moins le chrétien ne les jettera pas, vieux » ou infirmes, dans une île déserte, pour prix » de leurs services (Voy. *Plutarque sur Caton*). » Il est encore des esclaves, mais au moins il » n'en est plus en Europe; et cette soif forcé» née, qui vous pousse au-delà des tropiques, » ne les soustraira pas à la protection du dieu » de l'Évangile; il vous suit sur les mers, » jusque sur les rives du Niger et dans vos » colonies les plus lointaines; il vous crie: » Cet esclave, c'est moi qui l'ai créé, je suis » son père; si tu es son bourreau, si tu n'a» doucis pas la rigueur de son sort, j'aggra» verai le tien par les feux allumés dans ma » colère (1). »

J'avoue que, malgré mon respect pour la philosophie moderne, ces paroles, prononcées l'Évangile à la main, me paroissent plus solennelles et plus persuasives que lorsqu'on les dit au nom de Diderot, de Raynal, de Danton, de Marat et de Roberspierre.

Baile dit, dans son Dictionnaire, que Labiénus, fils du grand capitaine, publia, en faveur de la liberté, des écrits que les empereurs romains firent brûler. On prétend que c'est le

(1) Aussi une partie des colons a été massacrée. La justice divine n'oublie rien!

premier exemple de livres brûlés publiquement.

LITS DE REPOS (1). — Plusieurs mémoires d'Histoire de France (2) font mention d'une étiquette extraordinaire que voici : Lorsque le roi honore d'une visite un particulier malade et forcé de rester couché sur une chaise longue, on établit un second lit de repos à côté de celui du malade, et sur lequel le roi se couche et s'assied. C'est ainsi que fut reçu Louis XIII par le cardinal de Richelieu malade. Le roi, qui étoit à Narbonne, alla rejoindre le cardinal à Tarascon; et, tous les deux, couchés sur de petits lits, s'entretinrent long-temps ensemble. Louis XIV alla voir le maréchal de Villars blessé, et le même cérémonial fut observé. Louis XIV n'avoit fait cette faveur qu'au seul maréchal de Turenne.

Les véritables lits sont, sur les théâtres anglais et allemands, des meubles très-nécessaires, non-seulement dans les comédies, mais aussi dans les tragédies. Dans *le More de Venise*, c'est sur le lit nuptial, qu'Othello étouffe, avec des oreillers, l'innocente Desdemona; dans la

(1) C'est-à-dire, *Canapés.*

(2) Entre autres les Mémoires du duc de Villars.

Cléopâtre de M. Kotzbuë, on vit, à la première représentation (à Berlin), au lever de la toile, la belle reine d'Égypte et Antoine son amant, couchés dans un lit, et Antoine endormi dans les bras de la reine. La pièce eut le plus brillant succès (1). Cependant le lit fut critiqué; et, à la deuxième représentation, on eut la condescendance, pour *les prudes*, d'y substituer un canapé, sans faire d'ailleurs le moindre changement; ce fut uniquement l'affaire du tapissier, l'auteur ne s'en mêla point; et alors le public fut satisfait. On nous a prouvé que des drames de cette décence, dans le genre le plus héroïque, valent mieux que les pièces de Corneille, de Racine, de Voltaire et de Crébillon, parce que notre *poésie classique* ne ressemble qu'à la sculpture, tandis que la *poésie romantique* des Allemands ressemble à la peinture. Il faut bien se rendre à d'aussi bonnes raisons.

Voici une anecdote intéressante sur les lits.

Le feu roi de Suède, quelque temps avant sa mort tragique, fit une chute de cheval et se cassa un bras; lorsqu'il fut guéri, la bourgeoisie de Stockholm consacra une somme pour entretenir, à perpétuité, à l'hôpital royal, un

(1) L'auteur de cet ouvrage étoit à cette représentation.

certain nombre de *lits*, où l'on traite gratis les fractures de bras et de jambes de ceux qui s'y font transporter. Ces lits furent nommés *lits de Loulais*, en mémoire du camp de Loulais, où l'accident étoit arrivé au roi.

LITTÉRATURE. — Le manque de principes, qui produit toujours, à quelques égards, le manque de goût; la fausseté, qui précède toujours une dépravation générale; l'affectation, qui gagnoit presque tous les esprits; la politique, qui occupe depuis si long-temps toutes les têtes, telles sont les principales causes de la décadence des lettres.

Plusieurs années avant la révolution, Marivaux, Thomas, Diderot, Raynal, d'Alembert, avaient déjà gâté la prose françoise, et l'on ne prenoit plus pour modèles, dans l'art d'écrire, les grands écrivains de ce siècle, Massillon, Montesquieu, Buffon (le plus parfait de tous), J.-J. Rousseau et Voltaire. Le bon style n'a point de *manière*, il est inimitable; mais il est très-facile d'imiter celui qui a une *manière* très-marquée, comme le style de Marivaux, de d'Alembert (dans ses Éloges), et des autres auteurs que l'on vient de nommer; c'est ne prendre que leurs défauts; mais les imitateurs et beaucoup de lecteurs prennent cette mal-

heureuse ressemblance pour le talent qui les a séduits. M. de Voltaire (si bon juge quand il parloit de bonne foi), disoit en vain : « Que » seroit-ce qu'un ouvrage rempli de pensées re- » cherchées et problématiques ? Combien sont » supérieurs à toutes ces idées brillantes ces » vers simples et naturels :

« Cinna tu t'en souviens, et veux m'assassiner! etc. »

» L'envie de briller et de dire, d'une manière » nouvelle, ce que les autres ont dit, est la » source des expressions nouvelles comme des » pensées recherchées. Qui ne peut briller par » une pensée, veut se faire remarquer par un » mot..... Si on continuoit ainsi, la langue des » Bossuet, des Racine, des Pascal, des Cor- » neille, des Boileau, des Fénélon, devien- » droit bientôt surannée. Pourquoi éviter une » expression qui est d'usage pour en introduire » une qui dit précisément la même chose? Un » mot nouveau n'est pardonnable que quand » il est absolument nécessaire, intelligible et » sonore; on est obligé d'en créer en physique. » Mais fait-on de nouvelles découvertes dans » le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur » que celle de Corneille et de Bossuet ? Y a-t-il » d'autres passions que celles qui ont été ma- » niées par Racine, effleurées par Quinault ? » Y a-t-il une autre morale évangélique que

» celle de Bourdaloue? etc. » (*Dictionn. philosophique.* Mot *Esprit.*)

M. de Voltaire, qui, lorsqu'il écrivoit sérieusement, auroit dû être l'oracle du Parnasse, a vainement soutenu toute sa vie cette doctrine littéraire. Ses adorateurs les plus passionnés, loin de profiter de ces sages leçons, adoptoient des principes tout-à-fait opposés. Il y eut une malédiction sur une plume si souvent souillée dans la fange. L'impiété de M. de Voltaire a fait des disciples sans nombre; son bon goût naturel n'en a fait aucun. Cet homme, qui pouvoit illustrer son siècle et qui l'a perdu, cet homme, tour à tour si brillant et si méprisable, si noble et si bas, cet homme inconcevable a pourtant laissé d'excellens préceptes de littérature. On invite les jeunes amis des lettres à les chercher, non dans cette scandaleuse et dégoûtante édition, où ce qu'il a fait de plus beau se trouve enseveli dans le plus vil fumier, mais dans ses Œuvres choisies.

J'espère que les jeunes gens qui veulent entrer dans la carrière des lettres, me permettront de leur donner quelques conseils, et de leur offrir des réflexions, fruits d'une longue expérience.

On ne doit donner un ouvrage à l'impression que lorsqu'on a acquis, du moins à peu

près, tout le talent qu'on peut avoir, et surtout lorsqu'on a un style formé. Offrir au public des ouvrages d'écolier, c'est en quelque sorte lui manquer de respect, excepté dans les sciences exactes; car la solution d'un problème ou sa découverte sont des choses de fait, l'âge n'y fait rien; mais, dans les ouvrages d'imagination, il est en général impossible d'écrire et de composer aussi bien à dix-neuf et vingt ans, qu'à vingt-quatre et vingt-cinq. Quatre ou cinq années de plus d'études et de lectures forment une différence infinie à un âge où l'on a toute son activité et un enthousiasme pour les lettres, que rien encore n'a pu refroidir.

Tout auteur qu'on ne peut citer comme écrivain, sera toujours rangé dans la classe des auteurs médiocres. Mais, en littérature, il est dans cette classe des degrés si honorables! Qui pourroit ne pas se contenter des succès que La Motte obtint, et de la réputation que ses ouvrages ont conservée? Il est plus glorieux qu'on ne pense de s'élever à la première place des littérateurs du second ordre, car on ne l'obtiendra jamais sans la pureté des principes moraux. On excuse quelques écarts dans les hommes de génie, on n'en tolère point (du moins avec un peu de temps) dans les hommes que le feu d'une brillante imagination n'a pu

égarer; une tête froide, une âme peu susceptible d'exaltation rendent plus facile la persévérance dans les études; on acquiert alors, par le travail et par la méditation, une sorte de mérite que les grands hommes ont eu bien rarement. Enfin, on peut se flatter de faire des ouvrages éminemment utiles, et par conséquent durables, avec de l'esprit, de la suite, du bon sens et d'heureuses combinaisons.

Nul écrivain ne sera mis au premier rang des grands hommes, quand ses principes ne seront pas aussi purs que ses talens seront élevés. Corneille, Racine, Pascal, Bossuet, Fénelon, Boileau, par cette seule raison, l'emporteroient à jamais sur les écrivains du siècle dernier, alors même qu'ils n'auroient pas sur eux la supériorité du génie : si la saine morale est si nécessaire aux talens éminens, que doit-elle être pour les esprits d'un ordre inférieur? Des ouvrages qui font aimer leurs auteurs, qui font bénir leurs travaux, sont des titres de gloire dont les belles âmes peuvent se contenter; on n'obtient l'admiration qu'en excitant des haines insensées, trop souvent implacables; une clarté trop vive nous offusque toujours; les bienfaits, qui n'ont rien de brillant, trouvent peu d'ingrats; les ouvrages, à la fois utiles et médiocres, sont universelle-

ment applaudis ; la reconnoissance alors ne coûte rien. D'ailleurs, des talens estimables, mais sans éclat, n'usent point la vie ; ce n'est pas un travail fixe, réglé, suivi, fait avec calme, qui épuise les forces ; c'est la multitude des idées et l'ardeur de l'imagination qui fatiguent. Un torrent impétueux s'élançant du sommet d'une montagne, tombe avec fracas, se grossit avec rapidité, entraîne tout après lui, et bientôt se dessèche et se tarit, parce qu'il se précipite et se déborde ; tandis qu'un paisible ruisseau, coulant sans bruit sur une pente douce et facile, arrose tous les ans les mêmes pâturages, et tous les printemps fait naître les mêmes fleurs : la lampe, qui ne contient qu'une seule et foible mèche, durera plus long-temps que celle qui porte un faisceau de lumière. Enfin, un auteur du second ordre, avec de la douceur et de la sagesse, peut parvenir sans orages au terme de sa carrière, dans les temps ordinaires, c'est-à-dire, quand nul esprit de parti ne divise la société ; ses principes ne le forceront point de s'engager dans des querelles interminables, parce qu'alors les ouvrages pernicieux n'ont point de partisans ; à l'abri des jalousies envenimées, il n'aura jamais à repousser les atteintes de la calomnie, il n'éprouvera même pas d'injustices. S'il est

privé de cette palme éclatante que le public seul peut donner; du moins il obtiendra sans peine toutes les décorations de la gloire, tous les honneurs littéraires lui seront accordés; tandis que l'homme de génie, s'il est sans fortune et sans éclat, luttant sans cesse contre une multitude d'ennemis acharnés, ne recueillera, pour tout fruit de ses travaux, qu'une renommée que l'envie ne sauroit ôter; mais des injustices révoltantes et sans nombre, des libelles et une santé détruite. Où cherchera-t-il des dédommagemens?...... dans sa conscience. Mais où trouvera-t-il un asile à l'abri des orages?...... dans la tombe.

Il y a toujours contre l'homme de génie une sorte de conjuration secrète ou déclarée: son état habituel est un état de guerre. La culture des lettres, beaucoup plus restreinte depuis vingt-cinq ans pour les études, est infiniment plus étendue par la multitude d'écrivains qui se succèdent si rapidement, ce qui a fort augmenté le nombre des ennemis que les auteurs célèbres ont à redouter. Jadis les gens de lettres trouvoient à la cour et dans la société, des juges sans partialité; maintenant ils n'y trouvent que des rivaux, parce que tous les gens du monde sont auteurs. Enfin, je dirai au jeune auteur qui débute: Tant que

l'on n'attaquera que vos ouvrages, ne répondez jamais, à moins qu'on n'en fasse de fausses citations; mais nul auteur ne doit passer sous silence une insulte personnelle, faite dans un journal public approuvé par le gouvernement. Il est indigne d'un homme d'honneur, d'user de représailles et de répondre par des personnalités; mais attaquez alors les ouvrages de vos ennemis (les sujets de critique ne manquent jamais); que ce soit avec autant de justice, d'exactitude que de sévérité, et continuez tant qu'ils vous insulteront. S'ils s'arrêtent enfin, arrêtez-vous; s'ils vous offrent quelque satisfaction, recevez-la. Les Muses n'ont point de fiel; celui qui les aime est sans rancune. Vous aurez agi, non par esprit de vengeance, mais pour l'honneur des lettres et l'intérêt de la littérature. Aussi tâchez de généraliser assez vos critiques, pour qu'elles y soient utiles sur quelques points, ou par des réflexions nouvelles, ou en rappelant aux bons principes. Ne faites jamais d'avances à vos ennemis (ils prendroient la générosité pour de la crainte), mais ne repoussez point celles qui vous seront faites; ne provoquez personne; oubliez de bonne grâce et de bonne foi les torts et les satires; aimez la paix, si nécessaire aux études littéraires; que vos réconciliations

soient toujours franches et sans réserve ; mais, quand il le faudra, soyez toujours prêt à combattre avec fermeté, vigueur et persévérance. En suivant cette route honorable, et surtout en conservant jusqu'au bout une plume noble, courageuse et pure, vous arriverez à terme avec l'estime publique, et, ce qui vaut mieux encore, avec l'heureuse paix d'une conscience satisfaite (1).

Sur la fin d'une carrière orageuse, le passé, pour un homme de lettres qui a été laborieux, n'est plus que dans ses productions ; presque tout le reste s'est effacé de sa mémoire avec les passions anéanties par le temps. Sa vie spirituelle est toute entière dans ses ouvrages, puisque c'est là qu'il a déposé ses opinions, sa raison, ses sentimens, son âme ; il ne laissera pas seulement après lui une vile poussière ; il a confié, au monde qu'il va quitter, une portion de son immortalité ; heureux si, en parcourant ses nombreux écrits, il y trouve toujours une morale saine, uniforme, et des pensées généreuses !

LOGEMENS. — On pourroit jusqu'à un cer-

(1) L'auteur a le droit de donner de tels conseils, car c'est ainsi qu'il s'est constamment conduit.

tain point juger des mœurs du dix-septième siècle, et de la fin du dix-huitième jusqu'à nos jours, par la seule inspection de l'intérieur des appartemens des grandes maisons, de leur étendue et de leur distribution.

Dans les vieilles maisons, il y a infiniment moins de pièces; et ces pièces sont beaucoup plus grandes, plus élevées, et par conséquent plus saines à habiter : on est étonné quand on sait que ces maisons, avec des appartemens si restreints, contenoient des familles entières très-nombreuses. C'est qu'alors, en mariant ses enfans, on vouloit les garder chez soi au moins cinq ou six ans, afin de les produire et de les guider dans le monde, et que les jeunes mariés se contentoient chez leurs parens d'une seule grande chambre. Lorsque l'un d'eux étoit malade, l'autre le gardoit et couchoit dans sa chambre, sur un lit de sangle ou sur un canapé. Quand la femme étoit en couche, on cédoit au mari le petit logement d'un valet de chambre, dans lequel il passoit un mois ou six semaines. Les parens eux-mêmes, outre leur beau salon, les antichambres et la salle à manger, n'avoient que trois ou quatre pièces en tout. Maintenant un seul ménage se contenteroit à peine de ce qui suffisoit jadis à deux ou trois; et il y avoit des chapelles dans presque tous ces grands hôtels.

Aujourd'hui, on a multiplié à l'infini les pièces, les cabinets, et surtout les portes de *dégagement* et les petits *escaliers dérobés*. Les appartemens sont distribués de manière que toute communication peut être absolument rompue quand on le veut; que l'indépendance réciproque est assurée, et que toute surprise qui pourroit découvrir un mystère est impossible. On croiroit que les architectes sont les confidens de toutes les mésintelligences particulières et de toutes les intrigues.... Du moins, s'ils n'en ont pas la révélation, ils en ont le pressentiment.

LOUANGES. — Les jeunes gens spirituels, bien élevés et qui ont de l'amour-propre, désirent qu'on leur rende justice et que l'on parle d'eux avec éloge; mais ils n'ont pas réfléchi sur le danger ou l'utilité des louanges; il en est de désirables, il en est de nuisibles. Si on loue seulement l'instruction d'un jeune homme, presque tous les gens du monde l'accuseront d'être pédant. Si on ne loue que son esprit, tous les sots se défieront de lui, et diront qu'il est moqueur et méchant, etc. Mais il est une louange vulgaire, triviale, qui, donnée à un jeune homme distingué par son esprit ou ses talens, est inestimable et sans prix, et c'est celle-ci : *Il est bon*

enfant. Cela signifie : il n'apporte dans la société que de la bonne humeur et de la bienveillance ; il n'est ni pédant, ni médisant, ni moqueur, ni orgueilleux ; il s'accommode de tout ce qu'il rencontre ; il prend à tout, excepté à la méchanceté ; il est naturel, aimable dans l'entretien le plus frivole ; il n'a jamais le désir de dominer, ou la prétention de briller et d'occuper les autres de lui..... Que d'éloges charmans renfermés dans ces mots : *Il est bon enfant*. Mais, pour obtenir cette louange, quand on a de l'esprit et des talens, il faut la mériter ; le monde en connoît tout le prix, et ne la donne pas légèrement à ceux qui tiennent de brillans avantages de la nature et de l'éducation. On ne joue pas *le bon enfant*, il faut l'être ; et, avec de l'esprit et de la réflexion, on peut le devenir en travaillant sur son caractère.

Enfin, *un bon enfant* spirituel ne fait ombrage à personne, désarme les envieux, plaît aux sots même, et se fait aimer de tout le monde.

Quand les jeunes gens seront bien persuadés de cette vérité, la société y gagnera infiniment ; car elle n'étoit plus aimable autrefois, que parce qu'on y trouvoit, en hommes et en femmes, beaucoup plus *de bons enfans*.

LUXE. — Le luxe de la fin du dernier siècle et de celui-ci a un caractère mesquin d'imposture et de frivolité, d'autant plus pernicieux, qu'il semble que presque toutes les fortunes peuvent y atteindre; et qu'ainsi il a contribué à confondre tous les états, toutes les classes, et à ruiner toutes les familles.

Les philosophes modernes ont fait à l'envi les uns des autres l'apologie du luxe, entre autres Voltaire et M. Helvétius. Ce dernier, dans son livre de l'*Esprit*, a dit qu'une femme galante qui fait travailler des ouvriers, est beaucoup plus utile à l'état que la dévote qui délivre des prisonniers. Cependant, si ces prisonniers sont des *ouvriers* que leur délivrance rend aux manufactures, la *dévote*, dans ce cas, n'a-t-elle pas aux yeux du philosophe le mérite de la femme galante? D'ailleurs, le philosophisme a-t-il bien prouvé que la charité et les aumônes des particuliers sont inutiles à l'état? Ah! recueillir l'orphelin, secourir le vieillard, l'infirme, rendre à sa famille l'infortuné gémissant dans les fers, c'est servir à la fois son Dieu, son roi et sa patrie!... Je sais que M. de Condorcet, dans un enthousiasme *philosophique*, a dit, écrit et répété ces mots remarquables: *Plus d'hôpitaux!* et que, s'il en eût été cru, si l'on eût obéi à cet ordre philantropique, les hôpitaux, ainsi

que les églises, auroient été transformés en écuries ou en salles de danses. *Plus d'hôpitaux !* Quelles paroles exécrables !

On a été justement épouvanté, dans la révolution, de la cruauté et de l'extravagance des jacobins, disciples des philosophes modernes. Il est certain que tous leurs crimes ont été commandés par leurs maîtres; mais il est vrai aussi qu'ils n'ont pas fait à beaucoup près tous ceux que leur prescrivoient les livres philosophiques. Ils n'ont point détruit les hôpitaux; ils n'ont pas autorisé le suicide et *l'adultère* (1); ils n'ont pas tourné en ridicule la charité (2); ils n'ont pas conseillé, comme une belle action, le plus horrible des incestes (3); ils n'ont pas publié une croisade contre les *chrétiens*, et décrété qu'il falloit aller *les exterminer avec le fer et la flamme* (4); ils n'ont pas décidé que toutes les femmes *devoient être en commun* (5); ils n'ont pas déclaré qu'il n'y a point de Dieu

(1) Helvétius, Voltaire, etc.

(2) Helvétius, livre intitulé de *l'Esprit.*

(3) *Supplément au Voyage de Bougainville*, de Diderot, dans lequel il dit qu'un père, qui a une fille disgraciée de la nature, est un très-mauvais père, s'il ne *l'en dédommage pas* en devenant *son amant.*

(4) Lettres de Voltaire.

(5) Dictionnaire philosophique.

et que l'âme n'est pas immortelle (1), ni dit qu'on ne doit rien à la patrie dès qu'on n'y trouve pas le bonheur (2), etc. Ainsi, malgré toutes les atrocités que nous avons vues, il faut convenir qu'ils ont été très-modérés, si l'on compare leurs actions aux conseils et aux préceptes philosophiques. Il est certain que le luxe fait horreur, quand on jette les yeux ou qu'on arrête sa pensée sur la multitude d'infortunés qui nous environnent. La morale exigeroit-elle donc qu'on y renonçât entièrement? Seroit-il à désirer qu'il n'y en eût plus, et que chacun se réduisît au simple nécessaire afin de donner le surplus. Que résulteroit-il de cet état de choses? qu'il n'y auroit plus ni industrie, ni talens, ni arts, ni commerce. Les arts sont d'institution divine; leurs prodiges n'ont pas empêché l'aveugle impiété de nous placer au niveau de la brute. Que seroit-ce si nous n'avions pas ces brillantes preuves de notre supériorité sur les animaux, et si l'on ne nous voyoit pas tous les jours perfectionner nos inventions, et en créer à l'infini de nouvelles? Le luxe est donc nécessaire à la dignité des sociétés humaines; il est la démonstration de leur

(1) Lettres de Voltaire.

(2) Dictionnaire philosophique, mot *Patrie*.

intelligence et de leur noblesse; mais il faut qu'il ait toujours un grand caractère, et que le riche sache allier la charité avec la magnificence. Il faut que les grands travaux, les inventions utiles, les beaux ouvrages et les chefs-d'œuvre soient bien payés; que les talens supérieurs en tout genre soient honorés et dignement récompensés; mais que tout ce qui est mesquin, faux, frivole et peu durable, soit dédaigné.

Ce n'est point le luxe par lui-même qui corrompt les mœurs et détruit les empires, car il n'est pernicieux et destructeur que lorsqu'uni à la frivolité, il n'a pour motif que le caprice, la fantaisie et une vanité puérile; alors, inutile aux talens et à l'humanité, il rétrécit l'esprit, il avilit l'âme, et il offre sans cesse l'exemple des folies les plus méprisables et les plus monstrueuses. Tel étoit le luxe de Cléopâtre ou celui de ces nobles chevaliers qui parurent avec tant d'éclat à Beaucaire, dans une de ces assemblées qu'on appeloit *cour plénière* (1). L'un, *Bertrand Rimbault*, fit labourer tous les environs du château de Beaucaire, et y sema quarante mille écus; l'autre,

(1) En 1474, cette cour plénière, tenue par le comte de Toulouse, avoit été convoquée pour une négociation de paix entre le comte de Toulouse et le roi d'Aragon.

Raymond Venous, fit attacher trente de ses plus beaux chevaux sur un vaste bûcher et y mit le feu. Je ne sais pas si nous avons bien le droit de nous moquer de ces extravagances; il est vrai que le luxe parmi nous ne présente point de ces traits frappans, parce qu'il a un caractère de petitesse qui ne fournit pas de folies aussi saillantes; mais nous offrons en détail cette dépravation de goût et de sens commun, et les résultats sont les mêmes. L'orgueil, joint à de la grandeur dans les idées, forme un sentiment qui sans doute n'est pas pur, mais dont il résulte du moins quelquefois des actions et des ouvrages utiles dans tous les genres; il inspire le désir de s'immortaliser; c'est lui qui a fait élever la colonnade du Louvre; mais l'amour-propre, uni à l'égoïsme et à la frivolité, produit ce luxe extravagant et destructeur, qui règne aujourd'hui parmi nous, et qui corrompt également le goût et les mœurs publiques. Si les arts sont véritablement en honneur, le goût dominant est pur, l'opinion générale est saine; elle attache du ridicule à tout ce qui porte l'empreinte d'une vanité futile; alors on ne loue, on n'admire que ce qui est utile ou ce qui est beau; alors celui qui possède de grandes richesses ne s'amuse plus à refaire tous les mois de petites

rivières factices ; il détourne un fleuve ; il creuse des canaux publics ; il ne surcharge point ses jardins d'un million de fabriques mesquines qui s'y succèdent rapidement dans l'espace de quelques années ; mais il y élève un superbe temple de marbre, ou de majestueuses pyramides de granit ou de porphyre. Enfin, il laisse à sa famille ou à sa patrie des monumens durables d'une magnificence noble et bienfaisante. Celui qui n'a qu'un revenu modique ne peut concevoir l'idée d'exécuter de telles choses ; il ne se ruine point en faisant ou en achetant successivement des colifichets qui ne trouveroient point de sots admirateurs. Ne pouvant élever dans son jardin des colonnades et des fabriques imposantes, la crainte du ridicule l'empêchera d'y placer de petits ponts sans rivières, des cascades à robinets et de vilaines buttes honorées du nom de montagnes ; il plantera des pommiers, des cerisiers ; son amour-propre lui donnera le goût de la simplicité et lui tiendra lieu de raison. Les anciens législateurs ont parfaitement connu le grand art de faire servir à la félicité publique, et l'amour-propre et les divers talens des hommes. Ils ont senti que, si le caractère national est léger et frivole, le peuple doit être sans énergie, les arts sans émulation, la vertu sans encouragement ;

ils ont donc ouvert à tous les hommes une noble carrière, où cent routes différentes, conduisant au même but, offroient le même prix; ils n'ont pas établi, par leurs institutions, la distinction dangereuse de l'estime et de la gloire; ils ont sagement confondu avec la gloire tout ce qui est digne d'estime, tout ce qui peut être utile à la société. Comme les vertus douces et paisibles sont d'un usage plus journalier que les vertus éclatantes, de même les esprits médiocres, formant la multitude, peuvent rendre plus de services à l'état s'ils sont bien dirigés, que ces génies supérieurs qui paroissent rarement et en si petit nombre. Aussi les anciens ont-ils décerné indistinctement les couronnes de la gloire aux ouvrages du génie et aux travaux seulement utiles, parce que si les uns répandent un éclat imposant sur une nation, les autres contribuent à sa félicité. C'est ainsi que, dans la Grèce, on voyoit à côté des monumens élevés en l'honneur des orateurs, des philosophes, des grands poëtes et des peintres célèbres, les statues des artisans qui s'étoient distingués par quelque découverte utile (1).

(1) Dans l'île de Naxos, on érigea une statue à un artisan, qui, le premier, donna la forme de tuile au marbre Penthéicien, pour en couvrir les édifices. L'antiquité présente une

L'histoire nous apprend que le peintre Polygnote représenta, à Delphes, la guerre de Troie dans un édifice public, et, qu'en reconnoissance de cet ouvrage, qui retraçoit un événement glorieux à la nation, les amphictyons lui firent des remercîmens solennels, et lui assignèrent, pour le reste de sa vie, des logemens aux dépens du public, dans toutes les villes de la Grèce. Pourquoi n'imiterions-nous pas de tels exemples, si multipliés chez les anciens? En formant ces souhaits pour l'intérêt des arts, nous n'en désirons pas moins vivement qu'il puisse toujours se trouver, dans

---

foule de traits semblables. Parmi les modernes, on n'en trouve guère que chez les Anglois. Cette nation doit la perfection de ses manufactures à ce grand principe en législation, d'*honorer avec éclat ce qui est utile*. Une médaille fut frappée et adjugée au duc de Bedford, avec cette inscription : *Pour avoir semé du gland*. Là, toute action de bienfaisance publique fait passer à la postérité le nom de son auteur. Aussi l'Angleterre est-elle remplie de monumens et d'établissemens (ouvrages de simples particuliers), de ponts, de canots creusés, de chemins; entre autres, la plupart des grandes routes de l'Écosse, que plusieurs gentilshommes ont faites à leurs frais. Presque tous les colléges d'Oxford et de Cambridge sont fondés par des particuliers, et en grande partie par des femmes, ainsi qu'une multitude d'hôpitaux et d'autres établissemens de charité.

toutes les sociétés chrétiennes, de ces âmes privilégiées, qui, se plaçant d'avance dans le ciel, consacrent leur fortune entière à l'humanité souffrante. Mais ces grands exemples, si honorables à la religion, qui seule peut les produire, ne sont véritablement admirables, que lorsqu'ils sont donnés au milieu de toutes les recherches et de toutes les jouissances du luxe.

Les anciens ont poussé le luxe plus loin encore que les modernes. Il n'eut point de bornes sous Auguste, Néron, Caligula, etc.; aussi amena-t-il la ruine entière des mœurs, la décadence, et enfin la chute de l'empire. Les vases *myrrhins*, quoiqu'ils ne fussent que de composition, coûtoient des sommes immenses; le *bois citrin*, que nous ne connoissons plus, n'étoit pas moins cher; Cicéron en avoit une table de moyenne grandeur, qui avoit coûté quarante mille francs de notre monnoie : l'intérieur du vaste temple de Delphes en étoit entièrement revêtu. On dépensoit des trésors en perles et en pierres précieuses. Un riche Romain (Oppius) possédoit une opale unique, dans le temps du triumvirat : il auroit pu rester en sûreté à Rome, en la cédant à l'un des avides triumvirs; il aima mieux s'expatrier que de s'en

dessaisir. Non-seulement les dames romaines se poudroient avec de la poudre d'or fin, mais on couvroit de cette poudre précieuse l'arène où combattoient les gladiateurs. Voilà un luxe véritablement extravagant, car on ne doit admirer le luxe, que lorsqu'il fait briller l'industrie humaine et les beaux-arts.

MACHIAVÉLISME. — Toute politique est odieuse et fausse, lorsqu'elle admet qu'il y a des circonstances où, pour le bien général, on peut commettre des crimes. La droiture, la justice et l'humanité sont les seules bases de la véritable politique. L'estime est si nécessaire aux souverains et aux hommes d'état, qu'ils ne sauroient l'acheter par de trop grands sacrifices.

MAGNANIMITÉ. — C'est la seule vertu qui soit caractérisée par un peu d'ostentation, et à laquelle un grand théâtre soit nécessaire. Elle n'est d'aucun usage dans la solitude; et, fière autant que généreuse, elle ne se montre et ne brille que dans les cours et sur les trônes: c'est la plus noble conquête de la puissance humaine. On n'appelle *magnanimes*, que les souverains, les princes, les chefs de nations, les grands guerriers. Consolons-nous de ne pas

obtenir ce titre, si ceux qui nous gouvernent la méritent.

La magnanimité se compose de clémence et de générosité? Elle vient toute entière de la grandeur de l'âme; on l'a vue quelquefois s'allier à la dureté de caractère et même à la férocité; mais lorsqu'elle se trouve unie à la sensibilité, elle est adorable et sublime.

Il y a toujours de la magnanimité dans la véritable bonté; car la bonté sacrifie sans cesse ses propres intérêts; et, généreuse par sentiment, elle est toujours prête à pardonner. Il est impossible d'être constamment bon, sans élévation d'âme. Il y a tant de grandeur dans tous les sentimens opposés à l'égoïsme! Les méchans sont en si grand nombre, qu'il leur a été facile de décrier la bonté en la confondant avec la foiblesse (1) : mais l'homme qui n'est que foible n'a de la douceur, de l'indulgence et de la générosité qu'avec ceux qui le subjuguent; tandis que l'homme réellement bon, l'est même avec les ingrats qui l'abandonnent. La bonté est une vertu divine : toutes les autres s'y rattachent, et elle est l'attribut essentiel de Dieu. On ne dit point que Dieu est vertueux (ce qui supposerait un effort);

(1) Comme les impies calomnient la dévotion.

on ne dit point qu'il est magnanime ; on exprime tout, en disant qu'il est souverainement bon. Aussi la bonté n'est-elle aussi parfaite qu'elle peut l'être sur la terre, que lorsqu'elle est épurée et sanctifiée par la religion.

On trouve, dans le théâtre grec, cette admirable maxime de Sophocle.

« Il n'y a que les grandes âmes qui sachent » combien il y a de gloire à être bon. »

MAGNÉTISME. — Faut-il croire que le magnétisme fait *prophétiser*, fait lire dans le corps humain, et guérit toutes les maladies? Voici des faits qui pourront servir de réponse à cette question. Depuis qu'on s'occupe à Paris du magnétisme, c'est-à-dire, depuis trente ans, on n'a vu opérer tous ces miracles que par des cuisinières, des servantes, des filles du peuple, ou de jeunes personnes dont l'âge, l'esprit et la raison ne méritoient nulle confiance. Toutes les personnes dignes de foi, sur lesquelles on a essayé le magnétisme, n'ont éprouvé aucun de ces effets miraculeux, et durant l'espace de trente années !..... Quant aux maladies, on n'a jamais pu constater, de manière à ne laisser aucun doute, une seule guérison véritablement extraordinaire et parfaite. Voilà de terribles argumens contre les prodiges

du magnétisme. Cependant, des savans et d'habiles médecins prétendent que le magnétisme, dépouillé de tout le merveilleux du somnambulisme, peut être utilement employé comme remède; et, loin de le nier, nous sommes portés à le croire, d'après des témoignages très-respectables.

Au reste, le magnétisme n'est point une idée nouvelle. On lit dans le Dictionnaire anglois (1) des Hommes illustres, que, dans le dix-septième siècle, *Valentine Greateakes* prétendit avoir la propriété de guérir les malades, seulement en les touchant à plusieurs reprises, et qu'en effet il fit, par ce seul moyen, plusieurs guérisons qui le rendirent très-célèbre.

Plus anciennement Ben Jonhson, auteur dramatique anglais, contemporain de Shakespeare (2), a fait une comédie intitulée : *The magnetick lady*. Il est vrai que ce titre n'est que métaphorique. Cette héroïne de la pièce est une dame aimable, qui, par ses agrémens, attire beaucoup de monde chez elle. Mais il y a, dans cette même comédie, un *somnambule* qui semble être inspiré, et qui, en dormant, annonce qu'il va découvrir les choses

(1) English Dictionary, etc.

(2) Shakespeare naquit en 1564, et mourut en 1616.

les plus cachées, etc. Ainsi il paroît que, dès ce temps, la doctrine merveilleuse du magnétisme étoit connue. Et comment se persuader que, depuis trois siècles écoulés, des millions d'expériences n'eussent pas démontré la réalité de ces merveilles, si elles étoient réelles?

MAGNIFICENCE. — L'esprit de la magnificence de l'ancien temps avoit quelque chose de solide et de bienfaisant. La magnificence égoïste ou de pure ostentation paroissoit être de mauvais goût. Par exemple, tous les grands seigneurs et les princes du sang étoient de la plus modeste simplicité dans l'ameublement de leurs châteaux et de leurs maisons de plaisance; on ne voyoit, à Villers-Coterets, à Chantilly, à l'Isle-Adam, que de vieux meubles gothiques, sans nulle reccherche, ainsi que dans toutes les plus belles terres du royaume, Richelieu, Montmorency, Sillery, Louvois, Montmirail, etc., tandis que les financiers étaloient dans leurs maisons de campagne le faste le plus éclatant; mais les princes et les grands seigneurs avoient un luxe prodigieux dans toutes les choses qui peuvent procurer aux autres d'agréables jouissances, en chevaux, en voitures, en tables ouvertes, en logemens donnés dans leurs palais, même à des personnes qui n'étoient point at-

tachées à leurs maisons ; en loges aux spectacles, qu'ils prêtoient sans cesse à leurs amis ; enfin, en domestiques beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui (1) ; le luxe avoit de la grandeur, parce qu'il étoit aussi peu frivole qu'il peut l'être, et que, n'ayant rien de faux, les fortunes médiocres n'y pouvoient atteindre ; alors il étoit une distinction. Les femmes, en achetant de belles pierreries, se promettoient de les laisser à leurs filles. Cette idée ennoblissoit et justifioit en quelque sorte ces grandes dépenses : c'étoit un fonds, une espèce de trésor domestique, qui restoit dans les familles, et qui comptoit dans les mariages. Le luxe, sous le règne suivant, prit un caractère imposteur et extravagant ; il ne laissa rien de durable, et, par le caprice de son inconstance, il ruina toutes les familles.

---

(1) On prêtoit aussi très-souvent des calèches et des chevaux pour aller à Longchamps. Madame de ****, une veille de Longchamps, sachant que M. le vicomte de V*** en avoit deux, lui en fit demander une ; il avoit disposé de l'une et de l'autre ; mais, sur-le-champ, il en fit acheter une de la plus grande élégance, uniquement pour la prêter trois heures à madame de ****. Cette galanterie parut fort aimable, mais elle n'étonna point. Cette grâce obligeante étoit encore dans les mœurs des personnes distinguées par leur bon goût et leur magnificence.

Les ministres et tous les gens qui occupoient d'éminentes places, étoient obligés de tenir un si grand état, qu'il leur étoit bien difficile de s'enrichir. Tous avoient une table ouverte à Paris, au moins trois fois la semaine, et, à Versailles et à Fontainebleau, tous les jours; les princes du sang aussi, et, tous à Paris, durant tout l'hiver, faisoient allumer, à la porte de leurs hôtels, d'énormes brasiers, entretenus depuis six heures du soir jusqu'à une heure après minuit. Si ces feux étoient plus dispendieux qu'utiles, du moins c'étoit une belle enseigne de magnificence et un signe éclatant d'hospitalité, qui étonnoit les étrangers, qui donnoit à la ville un air de fête, et qui servoit à purifier l'air. On sait que rien ne le purifie comme le feu; aussi a-t-on remarqué que, depuis que cet usage a cessé, il y a beaucoup plus de maladies à Paris.

MAINTIEN. — Avant la révolution, il falloit qu'une femme eût un maintien doux, calme, réservé, et même timide, surtout quand elle entrait dans un salon ou qu'elle paroissoit dans une assemblée; il y avoit un charme intéressant dans ce maintien. On a vu, depuis, les femmes se présenter d'un air intrépide, s'avancer d'un pas ferme et rapide dans un cer-

cle, et ne craindre que d'avoir l'air embarrassé. La douce et modeste timidité n'est plus regardée que comme une gaucherie : on a tort ; l'assurance, le maintien décidé, les gestes animés, le ton tranchant, vieillissent les femmes, leur ôtent les grâces de leur sexe et de la jeunesse ; et sans leur donner, dans la conversation, l'autorité des hommes ou la considération personnelle de l'âge mûr.

MAITRES DE MAISON. — Il n'est pas si aisé qu'on le croit de bien conduire un nombreux domestique. Cependant il est très-certain que, lorsqu'on ne prend pas à son service des gens dépravés, on peut les rendre de très-bons sujets. La première règle, et la plus négligée, est de ne rien faire et de ne rien dire devant eux qui puisse les corrompre ; la deuxième, de les surveiller constamment, en leur montrant toujours de l'estime et de la confiance ; la troisième, de leur passer les défauts qui ne sont, ni contre la probité, ni contre les bonnes mœurs ; et la quatrième, de les traiter habituellement avec douceur, indulgence, et surtout de ne jamais les humilier. Il n'y a rien à gagner, dans aucune sorte de gouvernement, à abaisser ceux qui dépendent de nous ; au contraire, les grandes âmes élèvent tout ce

qui les approche : c'est un beau don, et ce serait aussi un excellent calcul d'habileté ; car c'est ainsi qu'on est servi avec émulation et un zèle ardent et soutenu. La sévérité quelquefois est nécessaire : non-seulement le mépris ne sauroit l'être, mais il est toujours une insigne maladresse avec ceux que l'on continue d'employer.

MAITRES DONNANT DES LEÇONS. — Un maître doit être grave avec ses écoliers, et surtout ses écolières, et s'interdire absolument toute espèce de conversation étrangère à ce qu'il enseigne. La réputation de bonnes mœurs est la chose la plus précieuse dans tous les états ; mais elle est particulièrement utile, elle est même nécessaire aux maîtres et à tous les artistes qui donnent des leçons. Un artiste ajoute un grand charme à son talent, lorsqu'il est aimable dans la société ; mais la plus légère prétention de ce genre devient en lui très-déplacée, lorsqu'il donne des leçons à de jeunes personnes. C'est, dans ce cas, un tort et un ridicule que la plus grande habileté dans son art ne doit pas faire tolérer. Beaucoup de maîtres aujourd'hui n'ont à leurs leçons, ni le ton, ni les manières qu'ils doivent avoir. Ce

mauvais goût, qui n'existoit pas avant la révolution, n'admet ni excuse, ni indulgence.

MAITRESSES DE MAISON. — Pour bien faire les honneurs d'une maison, il faut avoir du tact, de la finesse, beaucoup d'usage du monde, une grande égalité d'humeur, du calme et de l'obligeance dans le caractère. Il faut, quand on reçoit du monde, s'oublier soi-même, n'avoir nulle envie de briller, et mettre la bienveillance à la place du désir de plaire; il faut s'occuper des autres, sans agitation, sans affectation, et savoir les faire valoir, sans avoir l'air de les protéger; il faut enfin encourager les gens timides, les mettre à l'aise, entretenir la conversation, en la dirigeant avec adresse plutôt qu'en la soutenant soi-même, et que chacun reçoive l'accueil qui peut et qui doit le satisfaire.

Il est impossible que, dans la première jeunesse, on fasse passablement les honneurs d'une table et d'un cercle; c'est un art social qui exige un esprit observateur et de l'expérience. Il faut moins de qualités acquises pour faire les honneurs d'une maison de campagne ou d'un château; mais il faut indispensablement un caractère aimable. On est toujours content de la maîtresse de la maison, lorsqu'elle est

obligeante, égale, attentive; et que, s'étant informée, comme elle le doit, des habitudes particulières de chacun, elle ne laisse rien à désirer chez elle; que surtout elle paraît toujours charmée qu'on y soit, et qu'elle y fait jouir d'une entière liberté.

Une personne humoriste, inattentive, exigeante ou capricieuse, sera toujours une dame de château fort désagréable, eût-elle d'ailleurs en partage un esprit supérieur et des talens ravissans. (Voyez *Ménagère*.)

MALHEUR. *Tout est bien.* — Cet axiome a été un sujet de dispute sérieuse et ensuite de dérision, parce qu'il est mal énoncé. Des gens pénétrés de la puissance de Dieu ont dit : *tout est bien;* mais la scélératesse, le meurtre, etc., ne sont pas des biens : d'autres, pour blasphémer, ont dit : *tout est mal.* Tout n'est *pas bien*, parce que l'homme est libre; mais tout est *préparé* pour le bien, parce que tout est préparé par Dieu. Tout montre dans l'univers, ou une bonté suprême, ou le profond dessein d'une sagesse divine, dont cette bonté toujours est la base. Une main paternelle a tout fait, tout arrangé, tout prévu; tout est disposé pour nous éprouver, nous corriger, nous éclairer.

On doit du respect au malheur, parce qu'on suppose qu'il instruit, qu'il éclaire, qu'il épure l'âme, et que, par d'utiles réflexions, il étend les lumières et perfectionne l'esprit. En effet, il donne une expérience violente et rapide qui pourrait valoir mieux que celle de la vieillesse, parce qu'elle est plus frappante, et qu'elle produit naturellement une plus forte impression. Les larmes sillonnent aussi les joues décolorées de l'être souffrant; la fraîcheur de la jeunesse ne brille plus sur le visage d'un infortuné, et la faux du temps est moins homicide que le glaive de la douleur!..... Mais la bienfaisante religion soutient, exalte et console les âmes pieuses qu'elle sanctifie! Le sage du paganisme luttait avec ostentation contre l'adversité; le chrétien l'embrasse avec joie; il sait qu'elle est pour lui le gage certain d'une éternelle félicité: sa résignation n'est point de l'abattement; elle est produite, au contraire, par le plus heureux emploi de la force de l'imagination, et par les élans les plus sublimes de l'âme. Quel bienfait céleste que cette foi vive et pure, qui, en nous arrachant à la terre, nous élève jusqu'au séjour immortel, et nous fait perdre de vue les méchans, les ingrats, les persécuteurs; cette foi divine, qui, ranimant l'être calomnié, trahi, abandonné, lui donne Dieu même pour

consolateur, pour juge et pour ami!..... Ah! ce n'est pas la compassion que cet état réclame, il n'en est point de plus digne d'envie! Si jamais cet auguste tableau s'offre à nos regards, ne pleurons que d'admiration, et prosternons-nous!.....

O vous qui possédez les moyens de soulager l'humanité souffrante, songez qu'en vous accordant cette noble puissance, Dieu vous admet en tiers entre lui et l'infortuné qui l'implore! Songez encore que, dans toutes les opinions et dans tous les pays, il n'est sur la terre de dignité véritablement incontestable que celle-là.

MANUFACTURES. — Il faut distinguer, dans les arts d'industrie, ceux qui sont utiles de ceux qui ne sont que de luxe et de mode. Ce n'est point moralement que je veux m'occuper ici de cette distinction; c'est uniquement sous le rapport commercial que je l'établirai.

On peut lutter avec succès contre une nation rivale, dans les arts de pure utilité, parce que ce genre d'invention peut être soumis à des expériences positives et décisives. Par exemple, dans la comparaison faite publiquement à l'Athénée, des limes françoises faites par M. Raoul et des limes angloises, on a vu un grand nombre de limes angloises *gauchir* et *blanchir*, et aucune

des limes de M. Raoul n'a *gauchi* ou *blanchi*. Voilà des faits; il n'y a rien à dire; tous les préjugés n'y font rien. On est forcé de reconnoître que nos limes valent infiniment mieux que les limes angloises. Il n'en est pas ainsi dans les inventions purement de goût et de fantaisie; dans tout ce qui est arbitraire, on ne peut rien prouver. Le premier, qui dans ce genre a de la réputation, la garde; le préjugé la lui conserve tant que dure la mode; il y auroit de la folie à lutter contre lui. C'est ce que les Anglois ont parfaitement senti; et c'est une chose, qui, quoique très-frappante, n'a jamais été remarquée. Nous avons toujours monté mieux qu'eux les beaux diamans; ils n'ont jamais essayé de nous surpasser à cet égard, et n'ont point songé à perfectionner l'art du lapidaire; mais ils ont perfectionné à un point singulier la petite bijouterie; et par des petits bijoux pleins de goût et aussi fragiles que jolis; par des semences de perles, des petits émaux, et même des verroteries, ils ont corrompu et dégradé le luxe en Europe, et fait tomber, pendant vingt-cinq ans, la mode des diamans et des parures magnifiques.

Les Anglois n'ont fait nul effort pour imiter nos superbes tapisseries des Gobelins; mais ils en ont fait passer la mode avec du papier bleu.

Le tulle anglois, si fragile, a fait pendant long-temps, tomber nos belles dentelles, et nuit encore à leur débit. La plus belle et la plus durable des reliûres, le maroquin rouge, est passé de mode pour les reliûres angloises, qui ont beaucoup moins d'éclat et de solidité, et qui ne sont que des enluminures qui n'imitent bien ni le porphyre ni le granit. Nos dorures surpassoient infiniment les leurs; ils n'ont point perfectionné cet art; mais ils ont fait passer la mode de la dorure par leurs bois des Indes. Ces bois unis ont aussi rendu gothiques, parmi nous, les sculptures en bois, art dans lequel nous excellions. Nous avions porté au plus haut point l'équitation. Nous avions de beaux chevaux navarins et normands; nous en tirions de superbes d'Espagne. Les Anglois ont fait tomber tout cela, non en nous surpassant dans le même genre, mais en dressant des chevaux que nous n'aurions dû employer que pour des courriers et des palefreniers, en gâtant cette noble race d'animaux, dont l'encolure relevée fait la plus grande beauté, et en ôtant de l'art de l'équitation la noblesse et la sûreté par des tours inutiles de bateleurs. J'avoue que je regretterai toujours nos beaux chevaux à fière encolure, notre belle tenue, nos magnifiques équipages de cheval, ces housses brodées d'or,

de perles et de diamans, qui retraçoient le souvenir de nos anciens preux, dans les jours de fête ou de bataille; et rien ne rappelle moins les idées romanesques de la chevalerie, que ces selles rases de cuir, ces chevaux à cou allongé en avant, les jeunes gens accroupis sur ces chevaux, et ces malheureux jokeys qu'on a fait maigrir pour diminuer leur poids.

Les toiles des Indes, qu'on appeloit des *perses*, étoient jadis fort magnifiques et fort à la mode. Une belle robe de perse, à fleurs, coûtoit jusqu'à soixante-dix et quatre-vingts louis; cependant les dessins en étoient affreux, comme ceux des schalls de cachemire. Quand les Anglois voulurent s'approprier ce commerce, ils n'imaginèrent pas de tâcher d'imiter ces perses et d'en contrefaire les dessins baroques; ils sentirent que les personnes de bon goût, qui n'étoient pas assez riches pour acheter de belles perses, n'en porteroient pas de fausses, comme elles ne portent pas de faux diamans. Les Anglois firent des rayures et des mouchetures sur de jolies toiles, et ces toiles angloises ont fait tomber les perses. Notre manufacture de Jouy fit ensuite sur ces mêmes toiles des dessins charmans; mais les toiles angloises, ayant paru les premières, gardèrent et ont encore la préférence sur les nôtres. Notre porcelaine de Sè-

vres faisoit le désespoir des Anglois; ils n'ont jamais eu que de la vilaine porcelaine, aussi lourde que l'argenterie; ils l'ont toujours; et, suivant leur système constant, ne luttent pas contre nous à cet égard, ainsi qu'à tant d'autres. Ils ont fait tomber notre porcelaine avec de la vaisselle de terre. Leur manufacture de Wedgwood a gagné des millions aux dépens de l'admirable manufacture de Sèvres. Ils ont fait passer de mode la magnificence du cristal de roche avec du cristal de composition. On a vu à Londres, il y a vingt-cinq ans, un lustre de cristal, commandé par le prince de Caramani, et qui fut payé trente-huit mille francs. On avoit à moins un beau lustre de cristal de roche, et du moins un tel lustre ne se ternissoit point: on pouvoit le laisser en héritage. Les Anglois ont suivi ce système, autant qu'ils l'ont pu, dans les beaux-arts même. Leur gravure au burin n'a jamais approché de la nôtre; aussi n'ont-ils point essayé dans ce genre d'atteindre la perfection; mais ils ont fait tomber la gravure au burin en inventant la *manière noire*, manière molle, cotonneuse, qui n'a jamais la vigueur, la fermeté et le mérite de celle qui se fait au burin, mais dont la douceur et le bon marché ont séduit tout le monde.

La nation françoise a porté au plus haut de-

gré de perfection, non-seulement tous les beaux-arts, mais tous les arts d'industrie qui peuvent produire des ouvrages véritablement ingénieux, ou d'une magnificence noble et solide, tels (outre tout ce qu'on vient de citer) que l'art de couler les glaces; celui de fabriquer les plus riches et les plus belles étoffes de soie; la ciselure en or; l'art charmant d'imiter les fleurs; les montres de M. Breguet; les limes parfaites de M. Raoul; le procédé pour peindre sur la porcelaine, inventé par M. Dyle; les glaces peintes par le même, invention si précieuse par sa solidité, son éclat et son étonnante beauté; enfin, de nouvelles couleurs pour peindre, plus belles et plus solides, dit-on, que les couleurs à l'huile, procédé nouvellement inventé par M. Paillot de Montabert; les ornemens d'architecture, de l'invention de M. Beunat; des ouvrages de serrurerie, de M. Nante, vrais chefs-d'œuvre pour la mécanique et la beauté des ornemens; les brillantes et légères couvertures à longues soies, de M. Valette; les lits aériens, de M. *** (1); les opti-

(1) Plus anciennement, c'est aussi en France qu'on a inventé ces lits mécaniques, devenus si utiles dans les hôpitaux et pour tous les malades : invention bienfaisante qui a soulagé et même épargné tant de douleurs.....

ques, et tant d'autres ouvrages perfectionnés, de M. Jecker; et une multitude d'autres inventions utiles ou charmantes. On a fait aussi, depuis vingt-cinq ans, beaucoup de découvertes dans les sciences, dans la chimie, dans la physique, dans la botanique, dans l'agriculture. On a perfectionné l'utile culture des pommes-de-terre : une femme a eu la gloire d'en étendre les usages alimentaires (1).

MARATRE. — Il n'y en a plus dans la bonne compagnie; elles ne se trouvent guère que dans les classes inférieures : c'est là que sont employés, trop souvent, auprès d'un mari crédule, tous les artifices d'une basse méchanceté pour nuire aux malheureux enfans d'un premier lit.

On demandoit, il y a quelque temps, dans le Mercure, *pourquoi les enfans d'un premier lit donnent à la seconde épouse de leur père le*

(1) Une autre femme a inventé des chaufferettes très-ingénieuses, qui n'ont pour la santé aucuns des inconvéniens des anciennes chaufferettes. Je sais que ces bienfaisantes inventions sont dédaignées ou même inconnues dans les salons; mais on les bénit dans les classes inférieures et dans les chaumières. Ce fut une femme aussi qui autrefois inventa la manière de tricoter les bas au métier. Toutes ces choses méritent des récompenses. (Voyez *Luxe*.)

titre de belle-mère? Et voici la réponse que nous fîmes alors à cette question :

Comme, en général, les hommes qui se remarient épousent de jeunes et jolies personnes, on aura dit, aux enfans du premier lit, d'appeler ces secondes épouses belles-mamans, belles-mères, et cet usage sera devenu général, comme celui d'appeler les grand'mères bonnes-mamans, quoiqu'il y en ait de fort méchantes; mais la plus accariâtre obtient ce titre comme la plus douce et la plus tendre, parce qu'en général les grand'mères, par trop de bonté, gâtent leurs petits-enfans.

Cette explication pourroit bien ne pas satisfaire, car elle n'a rien de savant et n'a coûté nulle recherche. Mais, pour trouver l'origine *d'une infinité* d'usages établis dans la société, c'est aux gens du monde qu'il faut s'adresser; ils ont, sur ce point, un esprit d'analogie et une sorte de sagacité qui leur feront toujours pénétrer les vrais motifs de ces conventions sociales, qu'il n'est pas inutile de connoître, parce qu'elles servent à donner une juste idée des mœurs. Par exemple, dans la supposition qu'on admet ici, cette petite flatterie, inspirée aux enfans, prouvoit dans l'origine le désir de les rendre agréables à la nouvelle épouse, et en même temps l'intention si louable de leur lais-

ser le souvenir de leur mère, en faisant donner à la seconde épouse un titre différent, et non celui de *maman*, qui, tout court, n'appartient qu'à la véritable mère. Remarquons encore qu'il y avoit sans doute une délicatesse touchante à ne joindre à ce titre qu'une épithète de galanterie, et non une expression de sentiment, telle que *bonne* ou *chère*, réservée à la maternité. Nos pères ont parfaitement connu cet art de ne rien confondre, et de conserver à chaque sentiment le caractère qui lui convient, et qui peut seul assurer la solidité de toutes nos affections. Je ne crois pas que nous recevions de nos petits-enfans cette espèce d'éloge.

MARIAGE. — Nous ne considérerons ici le mariage que relativement à l'influence mutuelle que les caractères doivent avoir l'un sur l'autre dans une telle union. De cette influence dépend en grande partie le bonheur conjugal. L'éducation d'une jeune personne de quinze à seize ans ne peut être finie, et même à dix-huit ans on a besoin de tant de conseils, et pendant si long temps d'une sage direction! Ce sont donc les maris et les belles-mères qui doivent finir, c'est-à-dire, perfectionner ou gâter ces éducations ébauchées. Ainsi, il est à désirer

qu'un mari soit au moins de sept à huit ans plus âgé que sa femme, afin de joindre à l'autorité du commandement celle de l'expérience. C'est à un mari qu'il appartient de former le cœur, l'esprit, et d'affermir les principes de sa femme par ses exemples et dans ses entretiens renouvelés sans cesse, et enfin de diriger sa conduite. Il a un si grand intérêt à la rendre raisonnable et solidement vertueuse, qu'il ne négligera rien pour y parvenir, pour peu qu'il soit capable d'y réfléchir.

Quant à l'influence qu'une femme peut avoir sur son mari, elle est fort bien exprimée dans ces deux vers :

« Le ciel vous fit pour adoucir nos mœurs,
» Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs (1). »

Tel est en effet le partage d'une femme; la perfection pour elle est d'aimer ses devoirs, le travail et sa maison, et d'être sans cesse occupée du soin d'*apaiser*, d'*adoucir*, de *concilier*, et d'entretenir l'union et la tranquillité dans sa famille et dans sa société intime; enfin, elle doit être dans tous les temps un ange de paix. On a dit qu'entre deux amis, l'amitié n'est pas réelle quand elle ne les perfectionne pas l'un et l'autre; on peut dire plus justement encore, lors-

(1) Nanine, de Voltaire.

que quelques années de mariage n'ont pas donné aux jeunes époux plus d'élévation d'âme, de raison, un caractère plus aimable, que c'est la faute de tous deux.

On a remarqué que les mariages faits par amour sont rarement heureux, et cela doit être. Si dans le mariage on conserve quelque temps le langage, les flatteries, l'exigeance de l'amour, on se gâte mutuellement; et, quand on le quitte, on croit ne plus s'aimer; le dépit, la jalousie, le mécontentement succèdent à l'enthousiasme. Quand toutes les illusions de l'amour sont évanouies, et qu'on se voit tous les jours, on se trouve des défauts d'autant plus insupportables, qu'on les avoit pris pour des agrémens et pour des grâces.

La conformité des principes et des goûts est nécessaire dans le mariage, et non celle des caractères, à moins qu'ils ne fussent parfaits. Il faut que l'un tempère ou excite l'autre; deux personnes indolentes ou violentes ne peuvent se convenir; les mêmes vertus forment la véritable sympathie; les mêmes défauts troublent continuellement la paix intérieure.

MATÉRIALISME. — Le système absurde du matérialisme a été soutenu de mille manières par les philosophes modernes, et surtout par

M. de Voltaire, qui, dans ses lettres à madame du Deffand, dit : *Le néant a du bon, et nous en tâterons*..... Et dans ses lettres à M. d'Argental : « Notre âme *immortelle* a besoin de la » garde-robe pour bien penser. C'est dommage » que La Métrie ait fait un assez mauvais ou- » vrage sur l'homme *machine*. Le titre étoit ad- » mirable. »

Quel *dommage* en effet de n'avoir pu nous prouver que nous ne valons pas mieux qu'une huître ou un porc! Comme une telle conviction éleveroit l'âme et perfectionneroit la vertu! Et combien une idée si noble et si riante contribueroit à notre bonheur!....

En 1757, Voltaire écrivait à d'Alembert : « Je prie l'honnête homme qui fera *matière* » (dans l'Encyclopédie) de bien prouver que » le je ne sais quoi qu'on nomme *matière*, » peut aussi bien penser que le je ne sais quoi » qu'on nomme *esprit*. »

Dans d'autres lettres, et dans plusieurs de ses ouvrages, il déclare nettement qu'il croit le monde éternel, c'est-à-dire, qu'il n'a point eu de commencement et qu'il n'aura point de fin; qu'ainsi la matière n'ayant pas été créée (ce qui anéantit toute idée de l'existence de Dieu), c'est le hasard qui a tout fait et qui, en se jouant, a produit les cieux, les astres, la terre,

les végétaux, les animaux et l'homme; système qui rappelle ce mot de Pascal, qui, à propos du pouvoir merveilleux que l'impiété attribue au hasard, dit que l'on pourroit aussi bien soutenir qu'il seroit très-possible qu'un cornet d'encre, tombé accidentellement sur des feuilles de papier blanc, formât, en très-belle écriture, le *discours de trente pages, prononcé par M. le premier président à la dernière séance du parlement.*

MAUX DE NERFS. — Il paraît que nos *maux de nerfs* sont ce qu'on appeloit, au commencement du dernier siècle, des *vapeurs;* nos pères ne connoissoient point les attaques convulsives des maux de *nerfs périodiques*, que nous avons vues si communes, parmi les femmes, pendant les huit ou dix années qui ont précédé la révolution. On étoit obligé de matelasser les chambres des malades pour prévenir les graves accidens que leurs sauts merveilleux faisoient craindre. Ces terribles accès prenoient régulièrement deux fois par semaine, et constamment les mêmes jours et aux mêmes heures; de sorte que les parens et les amis, ainsi prévenus avec sûreté, pouvoient se rendre chez les malades au moment même où commençoit l'accès, qui duroit trois ou quatre

heures, comme un spectacle, avec quelque repos, qu'on auroit pu comparer à des entr'actes; les autres jours, les malades alloient, comme de coutume, au bal, à la cour, à l'opéra, à la comédie et dans le monde; et cette surprenante maladie laissoit si peu de traces sur leurs figures, qu'on auroit cru, à les voir, que ces accès si violens n'avoient rien de réel. Une chose singulière et bien heureuse, c'est que le trouble et le mouvement de l'émigration guérirent subitement tous ces étranges maux de nerfs périodiques. Sans cette espèce de miracle, que seroient devenues ces infortunées malades, ne trouvant point de chambres matelassées dans les auberges, et comment auroient-elles pu fuir et faire de si longues routes? (Voyez *Medecins.*)

MÉDECINS. — Il n'y a jamais eu de meilleurs médecins, en France, que dans ce moment, ni des ouvrages de médecine plus savans, plus utiles et mieux écrits; et, dans ce nombre, on placera toujours ceux de M. Alibert au premier rang de tout ce qu'on a jamais fait dans ce genre. On peut dire avec vérité qu'il n'y a plus aujourd'hui de pédanterie parmi les médecins, et que, si Molière revenoit au monde, il trouveroit qu'ils n'ont rien de commun avec

ceux qu'il a peints. Une chose qu'on ne sauroit trop louer en eux, parce qu'elle est dans toutes les classes aussi noble que rare, c'est qu'ils se rendent mutuellement une justice parfaite, et qu'aucun d'eux n'a élevé sa réputation sur les débris de celle d'un autre. Il n'en étoit pas ainsi il y a vingt-huit à trente ans, et l'on vit alors une singularité qui renversait entièrement un très-ancien ordre de choses. Il survint tout à coup dans la société une infinité de maladies imaginaires, dont les symptômes et les accidens déroutèrent toute la science des médecins crédules; de sorte que, dans ce temps, on auroit pu faire un ouvrage très-piquant et très-neuf, intitulé : *les Malades charlatans*, et *les Médecins dupes* ou *feignant de l'être*.....

MÉDISANCE. — C'est le défaut le plus commun et le plus difficile à éviter dans le monde, et cependant celui dont les conséquences sont les plus cruelles. Entraîné par la conversation, on médit souvent sans malice, et l'on n'en fait pas moins une méchanceté. On risque sans cesse de calomnier, et l'on calomnie continuellement, en répétant le mal qu'on a entendu dire. Si c'est contre un ennemi, quelle basse vengeance! si c'est contre

un indifférent ou un inconnu, quelle cruauté!... Il y a des gens qui, avec de la droiture et de la sensibilité, ont le malheur de croire que la médisance est absolument nécessaire dans la conversation, et que *médire*, c'est seulement *causer*. Je ne sais pourquoi on n'a pas mis ce caractère au théâtre ; il ne ressemblerait nullement au *méchant*. Si les résultats des médisances, toujours funestes, inspiroient au *médisant* de justes remords, on le verroit tour à tour repentant, et entraîné par l'habitude, calomniant sans dessein, se rétractant, s'affligeant, se brouillant avec tout le monde, obligé de mentir pour s'excuser, calomnié lui-même, et puni par la haine et le ressentiment, comme l'est toujours un médisant de profession ; et il le mérite, car il y a toujours de la bassesse dans ce caractère. On ne peut être habituellement médisant, que lorsqu'on envie en secret le bonheur, la fortune, les talens, les agrémens et les succès des autres.

MÉLODRAMES. — C'étoit à peu près ce qu'on appeloit, dans le dix-septième siècle, des *tragédies à machines* : le grand Corneille fit les premières. Comme il n'y a, dans ces pièces ni vérité, ni développement de sentimens, ce genre sera bientôt épuisé ; mais c'est

le spectacle favori du peuple, et il mériteroit toute la surveillance de la police. Ces pièces pourroient devenir très-utiles, si elles offroient toujours la morale la plus pure et la plus irréprochable. (Voyez *Tragédie.*)

MÉMOIRES HISTORIQUES. — Le siècle de Louis XIV nous en a laissé d'excellens. Il est bien à craindre que l'on ne puisse jamais en dire autant du siècle dernier et même de celui-ci, parce que l'esprit de parti, qui s'est étendu sur tant de choses (la politique, la fausse philosophie, la littérature, etc.), a multiplié à l'infini les inimitiés, les ressentimens, et par conséquent les injustices et les calomnies. On peut en juger par les mémoires qu'on a déjà publiés sur ces derniers temps, et qui sont assurément à tous égards des ouvrages pitoyables (1).

C'est un usage bien contraire à l'urbanité françoise, que cet empressement de juger les morts, nos contemporains, ou, pour mieux

---

(1) Mon indignation à cet égard est tout-à-fait désintéressée; car, jusqu'ici, je n'ai été désignée dans ces ouvrages que d'une manière obligeante. Parmi les Mémoires du dix-septième siècle, ceux de madame de Nemours ne sont pas assez connus; ils méritent d'être relus et réimprimés.

dire, c'est un reste de la licence des jours affreux dont le règne actuel doit faire oublier la barbarie et les malheurs : ce n'est pas pour honorer la mémoire de ceux que nous avons perdus, mais au contraire pour la flétrir. Presque tous les biographes et les éditeurs de mémoires et de lettres de si fraîches dates, se hâtent de publier ces ouvrages et des notices remplies d'inexactitudes et de faussetés. C'est ainsi que, dans un champ de bataille, après une grande déroute, quelques-uns de ceux qui survivent, guidés par la cupidité, vont se jeter sur les morts, non pour leur rendre les derniers honneurs, mais pour les dépouiller. Hélas! les infortunés qu'on accuse ont en effet péri au milieu des plus sanglans combats, et la plupart sans sépulture!.... L'orage a dispersé leurs cendres; la foudre, en éclatant, a détruit, anéanti pour eux jusqu'au dernier asile du malheur, la tombe silencieuse et paisible!..... Qui peut, avec justice, juger ces déplorables victimes! qui connoît les détails, les intentions secrètes, les illusions qui purent excuser leurs fautes? On sait qu'il est des faits positifs et des actions que rien n'excuse, mais du moins faut-il que les preuves en soient irrécusables; et, dans ce cas même, il n'est jamais permis d'ajouter légèrement un blâme de plus à de

justes flétrissures; ce serait distiller du poison sur une plaie déjà mortelle. Pour calomnier la vertu, il faut avoir autant d'audace que de perversité : il y a de la lâcheté à calomnier les coupables.

Les souverains seuls, aussitôt qu'ils ont rendu le dernier soupir, appartiennent à l'histoire. Les ouvrages de littérature appartiennent au public; chacun peut légitimement les juger à son gré pendant la vie et après la mort des auteurs; la bienséance, l'équité, l'humanité défendent également d'attaquer l'honneur et la réputation des particuliers peu de temps après leur mort. Si le jour du deuil n'est pas le jour des louanges, il doit être du moins celui du silence. Déshonorer avec si peu de réflexion et d'examen la mémoire de nos contemporains, c'est insulter de la manière la plus sensible leurs familles, et ceux qui les ont aimés; et, quand les torts imputés avec tant de légèreté auroient été réels, ne seroit-il pas toujours inhumain de renouveler ou d'aggraver les douleurs maternelles; de troubler le respect filial; d'imprimer la honte sur le front d'un époux heureusement abusé jusqu'alors; de dénouer peut-être, dans l'intérieur des familles, des liens sacrés devenus douteux, et d'ôter à l'amitié le noble orgueil de

sa fidélité, et la seule consolation d'une perte irréparable (1)? D'ailleurs, où prend-on les matériaux de ces notices flétrissantes? On ne les tient certainement pas de ceux qui pourroient seuls en donner de véridiques, c'est-à-dire, des parens et des amis; ce sont donc des indifférens (qui n'avoient aucun intérêt d'approfondir des choses qu'ils ne savoient que confusément); ce sont des ennemis et des libelles qui les ont fournis! Quant aux *lettres* et aux *mémoires*, on peut dire, sans nulle exagération, qu'on n'a jamais vu de scandale aussi révoltant. Ces ouvrages sont des dépôts sacrés, ou des héritages frauduleusement enlevés avec tant d'autres dépouilles à leurs légitimes possesseurs (2). Et qui nous assure que des mains usurpatrices et mercenaires, toujours infidèles, n'ont rien ajouté à

(1) Ceci s'applique surtout à la publication scandaleuse des Lettres et des Mémoires qui se succèdent si rapidement depuis quelques années.

(2) C'est ainsi que j'ai perdu beaucoup de manuscrits; entre autres, les lettres originales de Henri IV à Gabrielle d'Estrées; et des lettres, originales aussi, du duc de La Rochefoucauld (l'auteur des *Maximes*), à mademoiselle de Sillery sa nièce. Ces deux précieux manuscrits me venoient de l'héritage de madame la maréchale d'Estrées. J'en ai parlé, il y a long-temps, dans un de mes ouvrages, ce qui sans doute a empêché de les publier.

ces écrits? Qui ne sait pas qu'une calomnie de plus, attachée à quelques noms connus, ne peut manquer de contribuer à l'espèce de succès des ouvrages de ce genre? En admettant qu'on n'y ait fait aucune addition, leur prompte publicité a toujours les plus grands inconvéniens. Si l'on eût fait paroître les lettres de madame de Sévigné aussitôt après sa mort, que de ressentimens elles eussent excités! Combien on eût trouvé de méchanceté dans ces portraits malins, ces anecdotes, ces moqueries, ces médisances, qui n'étoient, dans une correspondance secrète et si intime, que des légèretés excusables! Mais elles auroient profondément blessé des personnes existantes, et les plaintes eussent été fondées. Il faut plus d'un demi-siècle pour que ces ouvrages puissent offrir aux historiens et aux biographes d'utiles matériaux; après ce grand nombre d'années les haines particulières et l'esprit de parti n'existent plus; tous les mémoires du temps ont successivement paru; on peut alors les comparer les uns aux autres; et, par un examen impartial et réfléchi, rejeter des imputations contradictoires, concilier des opinions diverses, supprimer des mensonges évidens, et n'admettre que des faits ou certains, ou du moins probables. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut juger sainement, surtout lorsqu'il s'agit de condamner des ac-

tions, dont soixante ans plus tôt tous les témoins auroient été suspects. C'est pourquoi, jusqu'à nos jours, on n'avoit parlé des personnages morts récemment que pour honorer leur mémoire; nul écrivain ne s'étoit permis de contredire les panégyriques prononcés sur les tombeaux, car l'écho des voûtes sépulcrales n'a jamais répété que des éloges. Il est vrai que le siècle où l'on a le plus fait de satires et de libelles, et aussi celui où l'on a le plus abusé du droit innocent de louer; mais les éloges les plus emphatiques ne trompent personne; toute leur exagération est dans leur style, dans des expressions trop fortes ou trop pompeuses. Il n'en est pas ainsi des satires remplies de récits mensongers; le génie du mal est tout de feu; il est à la fois infernal et créateur. La haine, trop souvent ingénieuse et féconde, suppose des faits, et sait donner de la vraisemblance à l'imposture; tandis que le plus grand effort de la bonté est de supprimer ce qu'il faut blâmer; la bienveillance n'a point d'imagination, elle n'invente rien.

MÉNAGÈRE (Bonne). — Voici en quoi consiste cette espèce de mérite indispensable dans toutes les femmes à la tête d'un petit ménage ou d'une grande maison; car lorsqu'on ne

conduit pas soi-même la maison, il faut savoir diriger ceux qu'on charge de ce soin. Une bonne ménagère doit donc connoître le prix des choses, surtout des comestibles (1) ; celui des meubles de première nécessité, celui du linge et des raccommodages, du blanchissage et de la lessive, dans la maison ou au dehors. Il faut qu'elle sache distribuer les provisions, et donner chaque jour ce qu'il faut, ni plus ni moins. Elle doit avoir un livre de compte bien en règle, et compter régulièrement tous les matins, et non tous les soirs, parce qu'il ne faut pas empêcher un cuisinier ou un maître d'hôtel de se coucher de bonne heure (2). Toutes ces choses, quand elles sont faites avec ordre, intelligence, calme, et régularité, ne peuvent et ne doivent prendre qu'environ une heure et demie par jour dans les petits ménages, où la maîtresse de la maison se charge personnellement de l'achat des provisions et de leur distri-

(1) En s'informant des variations qui surviennent chaque année dans ces prix.

(2) Je puis assurer qu'avant la révolution les femmes les plus riches, et toutes les dames de la cour, comptoient fort régulièrement tous les matins avec leur maître d'hôtel, et qu'en général elles régloient parfaitement bien la dépense de leur maison.

bution, et trois quarts d'heure dans les grandes maisons, où les fonctions de la maîtresse se bornent à une surveillance générale, et à régler les comptes. Il y a un préjugé singulier sur les *bonnes ménagères ;* on croit qu'une femme qui a des talens et de l'esprit ne saurait l'être, parce que certaines ménagères, par désœuvrement, défaut d'intelligence et commérage, ne font en effet qu'aller et venir sans nulle nécessité dans leur maison, et passent ainsi leurs journées entières, ce qui persuade à ceux qui n'ont aucune idée de la conduite d'une maison, qu'il est impossible d'allier les *soins du ménage* avec une autre occupation. Le fait est que l'esprit sert à tout, et qu'à expérience égale, la ménagère spirituelle conduira infiniment mieux sa maison, en n'y donnant qu'une heure et demie par jour, que la ménagère bornée, qui constamment y consacrera tous les momens de sa vie, parce que cette dernière fera mille choses communément inutiles et très-souvent nuisibles (1).

MENDICITÉ. — Il faut tout le pouvoir inconcevable de l'habitude pour voir sans sai-

(1) On peut voir beaucoup plus de détails sur ce sujet, dans le livre intitulé : *Nouvelle Maison rustique, pour servir*

sissement et sans frémir les tableaux qui se présentent sans cesse à nos regards; nous rencontrons continuellement des vieillards, des hommes mutilés, estropiés, des mères désespérées, sans vêtemens, sans asile, sans pain, nous entendons avec un sang-froid imperturbable, ce cri déchirant : *Je meurs de faim !..* Et si nous jetons à ces infortunés quelques pièces de monnaie, nous nous croyons humains et nous passons notre chemin sans émotion et sans remords !... Cependant où allons-nous? Au spectacle, peut-être à la comédie, où de feintes douleurs vont exciter toute notre sensibilité, et nous faire verser des ruisseaux de larmes. Ne sommes-nous donc accessibles à la pitié que dans une loge, à la représentation d'un drame, d'une tragédie, ou en lisant un roman?

La mendicité est un spectacle affreux, la honte des pays civilisés, et, dans les grandes villes, ce déplorable tableau déshonore le luxe et la magnificence. Mais songeons que les lois répressives de la mendicité ne sont qu'une barbare hypocrisie des gouvernemens, lorsque leur exécution ne sert principalement qu'à dis-

---

à l'Éducation de la jeunesse, 3 vol. in-8, par l'auteur de cet ouvrage.

simuler, à cacher la misère. Il n'est permis de priver le pauvre de l'aumône du passant, qu'en lui assurant une honnête subsistance, ou un travail qui ne soit jamais au-dessus de ses forces.

MENTOR. — On appelait ainsi ou *chaperon*, une mère, ou une belle-mère, ou une parente qui se chargeait de mener dans le monde, au moins pendant deux ans, une nouvelle mariée, qui n'allait jamais à la cour, aux spectacles, ou faire des visites sans son chaperon. Dans les visites, elle avait le maintien d'une jeune personne non mariée, elle ne parlait que pour répondre; du reste, elle écoutait en silence, elle observait, elle apprenait les usages du monde en les voyant suivre par son mentor, qui, après chaque visite, lui faisait quelques leçons, si elle en avait besoin, ou répondait à ses questions; et c'est ainsi qu'on devenait aimable, en profitant de l'expérience des autres. Cette manière d'entrer dans le monde n'avait rien d'embarrassant, on n'avait point de complimens à faire; on n'avait qu'un rôle purement passif; *le chaperon* était chargé de tout. Lorsqu'on avait un enfant, on pouvait aller seule dans le monde; mais beaucoup de jeunes

personnes prolongeaient volontairement cette espèce d'apprentissage (1).

MENSONGES HISTORIQUES. — Ce titre, avec les recherches nécessaires, pourroit former un ouvrage aussi volumineux que l'Encyclopédie, et il justifieroit une infinité de grands personnages calomniés dans l'histoire.

Un homme de beaucoup d'esprit, qui a passé plusieurs années à Constantinople, voyagé dans les Indes, et qui possède les langues orientales, a fait, d'après les lectures et les traditions qu'il a recueillies, un Mémoire très-intéressant sur Alexandre-le-Grand, et dans lequel il entreprend de prouver que ce héros n'a commis aucun des crimes que l'histoire lui impute (2). Nous ne citerons qu'un trait de ce Mémoire; mais qui, dans le système de l'ingénieux auteur, nous paroît être de la plus grande force.

On a généralement accusé Alexandre d'avoir

(1) Entre autres, madame la duchesse de Lauzun, le modèle le plus parfait des jeunes personnes du dernier siècle, qui ne voulut jamais aller seule dans le monde, et qu'on y vit toujours, pendant douze ans, avec sa grand'mère, madame la maréchale de Luxembourg; et jusqu'à la mort de cette dernière, qui mourut peu de temps avant la révolution.

(2) L'auteur a bien voulu nous communiquer ce Mémoire qui n'a jamais été imprimé.

poussé le délire de l'orgueil jusqu'à vouloir se faire rendre les honneurs divins; tous les historiens disent qu'il se fit adorer publiquement en Perse. Voici comment le mémoire le justifie à cet égard.

Ce prince, comme tous les conquérans qui ont connu le cœur humain, s'étoit imposé la loi de respecter les *constitutions politiques* et les coutumes des nations soumises par ses armes. En arrivant dans une terre conquise, informé d'avance des usages du pays, il les adoptoit sur-le-champ, comme s'il n'eût fait que suivre ses propres habitudes, et il exigeoit que sa suite et son armée s'y conformassent ainsi que lui. Or, l'usage universel en Perse était de saluer le roi, et même les princes de son sang, en mettant un genou en terre; Alexandre, sans l'exiger, reçut naturellement, de tous les Perses, cette espèce de salut, que lui refusèrent plusieurs Grecs de sa suite. Ajoutons que, dans l'antiquité, la coutume de tout l'Orient était de dire, par une exagération de langage passée en habitude, qu'on alloit *adorer le roi*, pour exprimer qu'on alloit lui *faire sa cour*, lui *rendre ses hommages*, etc. C'étoit uniquement une manière orientale de parler, à laquelle on n'attachoit aucune idée de culte

et d'idolâtrie, puisqu'on le trouve dans la Bible et dans la bouche des plus saints personnages; souvent les prophètes l'emploient en sortant de l'audience d'un roi auquel ils viennent d'annoncer avec autorité les plus sévères volontés de l'Éternel.

On sait que les Grecs étoient naturellement inconstans et malins; ceux qui suivirent Alexandre furent bientôt excédés des campagnes de guerre et de la fatigue des conquêtes; ils vouloient retourner dans leur pays; ils se révoltoient sans cesse; Alexandre eut plus de peine à les retenir et à les contenir qu'à conquérir l'univers. De retour chez eux, après la mort du héros, il n'est pas étonnant que ces Grecs mutins et mécontens aient rempli leurs récits de faussetés et de fables. Quand ils ont dit qu'en Perse on *adorait* Alexandre, et qu'on ne l'abordoit qu'en se mettant à genoux, et qu'il avoit ordonné aux Grecs d'en faire autant, ils ont dit des faits réels, et cependant ils ont menti en l'accusant d'avoir exigé un culte, parce que ces démonstrations et ces manières de parler n'étoient point une idolâtrie, qu'il ne les avoit point inventées, et qu'en cela, comme partout ailleurs, il ne faisoit que se conformer aux usages du pays où il se trou-

voit (1). Cependant les seules traditions des Grecs ont formé son histoire; mais tous les livres orientaux le disculpent entièrement sur ce point et sur tous les autres; ces livres ne parlent de lui qu'avec amour et vénération, et lui donnent toujours les titres sacrés de *bienfaiteur* et de *père*. Se faire ainsi chérir des nations vaincues, seroit en quelque sorte légitimer les conquêtes, si l'inflexible justice pouvoit jamais les approuver.

Combien d'autres mensonges on pourroit découvrir dans les historiens profanes de l'antiquité! mais ceux de l'histoire moderne sont innombrables. L'un de nos plus véridiques historiens est M. Gaillard, et celui qui, de son propre aveu, a le plus outragé la vérité (Voy. le mot *Historiens*), est M. de Voltaire (2). C'est

---

(1) Usages moins surprenans chez des païens et des idolâtres, que ceux qui parmi nous autorisent des princes chrétiens à se faire servir *à genoux*, et à partager dans nos temples l'encens offert à la divinité. Ce dernier honneur, si bizarre et si scandaleux, étoit même rendu au plus petit seigneur de paroisse!....

(2) Il est plaisant que l'on ait comparé M. de Voltaire à un moine. L'illustre auteur de l'Esprit des Lois dit que M. de Voltaire *n'écrira jamais bien l'histoire*, *parce que*, *semblables à certains moines*, *il n'écrit que pour son couvent*, c'est-à-dire, la secte philosophique.

lui qui a constamment soutenu que le testament imprimé du cardinal de Richelieu, n'étoit pas de ce ministre, quoique M. le maréchal de Richelieu lui eût dit, écrit et répété qu'il n'existoit pas une pièce plus authentique, puisque sa famille possédoit l'original de ce testament; M. de Voltaire n'a jamais voulu le rétracter. C'est encore M. de Voltaire qui a dit, dans le Dictionnaire Philosophique et dans son Siècle de Louis XIV, qu'à la mort de Cromwell la cour de France prit le deuil, et que la seule mademoiselle de Montpensier *eut le courage d'aller au cercle de la reine en robe de couleur*; et cependant les mémoires de mademoiselle de Montpensier sont entre les mains de tout le monde, et elle y dit expressément : Qu'à la mort de Cromwell on n'eut pas l'humiliation de prendre le deuil pour cet usurpateur sanguinaire, parce que la cour étoit en deuil d'un autre prince; et elle ajoute ces propres paroles: *Sans cela, je crois que j'aurois eu le courage de me dispenser, ce soir-là, d'aller au cercle de la reine*. On peut juger que l'historien qui a fait des mensonges si grossiers, si faciles à découvrir, et sans aucun intérêt, en a bien fait d'autres, quand il s'agissoit de satisfaire ses passions, ses inimitiés, et d'appuyer ses systèmes. M. l'abbé Guénée, dans son excellent

ouvrage intitulé, *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, a relevé une multitude de mensonges inouïs de cet écrivain sur la Bible, et une énorme quantité de fausses citations. Tous les ouvrages historiques de M. de Voltaire en sont remplis; c'est ce qu'il appeloit *immoler des vérités à l'utilité publique*, c'est-à-dire, à la propagation de l'impiété ou des principes qui y conduisent (Voy. ses *Lettres*). Mais, de tous les mensonges historiques et littéraires de M. de Voltaire, et de ses amis, le plus odieux et le plus effronté est celui dont l'abbé de Caveirac fut l'objet. *Jean Novi de Caveirac*, né à Nîmes en 1713, embrassa l'état ecclésiastique, et publia beaucoup d'ouvrages estimables relatifs à la théologie, la morale et la politique. L'un des meilleurs a pour titre : *l'Accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation, et de la politique.* Le titre seul annonce la conception la plus morale et le plan le plus étendu. Si cet ouvrage eût eu la réputation qu'il devoit avoir, il eût servi de préservatif aux systèmes philosophiques modernes. Voltaire et ses sectateurs le sentirent, le génie du mal leur inspira ce qu'ils devaient faire dans cette occasion : la génération, qui s'éteignoit, connoissoit l'ouvrage et l'estimoit; les philosophes *travail-*

loient pour la jeunesse, et, par leurs nombreuses brochures, s'étoient emparés de tous ses loisirs. Il s'agissoit de l'empêcher de lire cet excellent ouvrage de l'abbé de Caveirac : le critiquer étoit difficile et hasardeux, et d'ailleurs c'étoit un moyen sûr de le faire lire. On prit un autre parti : les calomnies, ainsi que les délations, ne coûtent rien aux chefs de parti, et même à ceux qu'ils font agir. Voltaire et ses sectateurs, n'osant attaquer le livre de l'abbé de Caveirac, résolurent de déshonorer l'auteur, et de le rendre un objet de mépris et d'exécration. L'abbé de Caveirac avoit fait anciennement un *Mémoire sur le Mariage des Calvinistes*, à la suite duquel il avoit ajouté une *Dissertation sur les journées de la Saint-Barthélemi*. Le titre n'annonçoit rien qui dût piquer la curiosité ; on ne lut point cette brochure, qui resta à peu près ignorée. L'édition, au bout de douze ou quinze ans, fut dispersée ; on ne la trouvoit plus dans le commerce ; l'auteur mourut : alors Voltaire s'empara de l'ouvrage, pour le travestir, dans un extrait calomnieux, avec la plus impudente fausseté. Il écrivit, répéta dans tous ses pamphlets, et fit répéter par toute sa secte que l'abbé de Caveirac étoit un *monstre*, qui avoit fait, dans cet ouvrage, la plus *infâme apologie de la Saint-Barthélemi*. On le crut, et

l'auteur et ses ouvrages, non-seulement perdirent toute réputation, mais tombèrent dans un profond mépris sur la parole de tant de calomniateurs réunis. Quel triomphe pour la secte, d'avoir ainsi couvert d'ignominie un homme plein de talens, qui étoit pieux et qui étoit prêtre, et de plonger dans l'oubli des ouvrages lumineux contre le philosophisme!..... Cependant le temps, qui tôt ou tard dévoile la vérité, fit connoître à quelques gens de lettres (mais depuis la mort de Voltaire), cet ouvrage de l'abbé de Caveirac, et ils virent avec autant d'indignation que de surprise, que toutes les déclamations contre cet ouvrage n'étoient que d'atroces calomnies. Le seul but de l'auteur, dans cet écrit, a été de prouver, en déplorant avec énergie l'horreur du massacre, que la religion n'en fut que le prétexte; que ces forfaits furent l'ouvrage d'une barbare politique et des haines particulières, et qu'enfin il périt moins de monde dans ces horribles journées qu'on ne l'avoit cru d'abord. Voici à ce sujet comment l'auteur s'exprime :

« Éloignés de deux siècles de cet affreux » événement, nous pouvons en parler, non » sans horreur, mais sans partialité. On peut » répandre des clartés sur ses motifs et ses effets » tragiques, sans être l'approbateur tacite des

» uns, ou le contemplateur insensible des au-
» tres; et quand on enlèveroit à la journée de
» la Saint-Barthélemi les trois quarts de ses ex-
» cès, elle seroit encore assez affreuse pour être
» détestée de ceux en qui tout sentiment d'hu-
» manité n'est pas entièrement éteint. »

Ajoutons à ceci, que les philosophistes n'ont jamais parlé de la véritable *Apologie* de la Saint-Barthélemi, faite par Naudé, dans son livre intitulé : *Des Coups d'État*, dans lequel il loue ce massacre comme l'action de la plus haute sagesse politique, en n'y blâmant qu'une seule chose, c'est qu'on n'ait pas exterminé tous les calvinistes, sans en épargner un seul. L'ouvrage de Naudé fit du bruit, et étoit fort connu; néanmoins Voltaire et ses amis gardèrent à cet égard le plus profond silence. Pourquoi? Naudé étoit impie et séditieux; il fut, dans ses ouvrages, le précurseur de la philosophie moderne!

Toute la secte philosophique s'accordoit à mentir avec cette impudence dans les libelles et dans les ouvrages historiques (1). Leur chef le recommandoit sans cesse : « *Non pas timi-*

(1) Quand les amis même de Voltaire le lui reprochoient, et lui représentoient qu'il étoit sans exemple d'écrire ainsi des livres sérieux d'histoire. Il répondoit qu'il falloit aux François, non des histoires, *mais des historiettes*.

» *dement* (disoit Voltaire), *non pas pour un* » *temps; mais hardiment et toujours..... Men-* » *tez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans* » *l'occasion* (1). » Ce furent les mensonges inouïs d'un libelle de Voltaire, contre M. de La Baumelle, qui attirèrent à M. de Voltaire cette réponse énergique et foudroyante :

« Je suis dégoûtant, dites-vous, pour le pu- » blic, et qu'êtes-vous à ses yeux? Qu'est pour » les dévots l'auteur de la Pucelle? Pour les » chrétiens, l'auteur des Sermons des cin- » quante? Pour les rois, l'auteur de ces mots à » jamais odieux : *il n'est qu'un Dieu et qu'un* » *roi* (2)? Pour ce roi, l'auteur de sa vie pri- » vée (3)? Pour les âmes généreuses, l'impla- » cable ennemi de Desfontaines, de Jean-Bap- » tiste Rousseau (4)? Pour des esprits vrais, » l'infidèle compilateur de l'Histoire univer- » selle? Pour les cœurs droits, le pâle envieux » de Maupertuis, de Montesquieu, et de Cré- » billon? Pour toutes les nations, l'homme qui » a médit de toutes? Pour les libraires, l'écri-

---

(1) Lettre à Thiriot, 21 octobre 1736.

(2) Le roi de Prusse.

(3) Cette Vie privée du roi de Prusse, par Voltaire, est un vrai libelle.

(4) Et depuis, de Fréron et de tant d'autres.

» vain contre lequel tous les libraires élèvent » leurs voix. »

Si l'auteur de cette lettre l'eût écrite quinze ou vingt ans plus tard, que de reproches nouveaux et sanglans il auroit pu faire (1)!.....

Admirons en tremblant la Providence, qui a déshonoré avec tant d'éclat cet affreux philosophisme, en mettant en action et faisant triompher par la terreur ses maximes, ses principes, son impiété, et qui nous a prouvé que de toutes les erreurs qui tendent à égarer l'esprit humain, il n'en est point qui puissent produire un bouleversement aussi complet de toutes les idées morales, des scènes aussi sanglantes, des catastrophes et des crimes plus exécrables et plus funestes.

MÉTHODIQUES (GENS). — Fontenelle dit en mourant, à l'âge de cent ans, qu'il n'avoit pas à se reprocher de *s'être moqué pendant sa vie de la plus petite vertu.* Il y a peu de per-

(1) A l'époque de 1753, où La Beaumelle écrivoit ces Lettres, Voltaire n'avoit pas encore écrit ses ouvrages les plus horribles contre la religion, tels que le *Dictionnaire philosophique*, la *Philosophie de l'histoire*, etc., ni ses Commentaires sur Corneille, où l'*envie* se montre avec si peu d'adresse.

sonnes, aujourd'hui, et même d'un âge peu avancé, qui puissent se rendre un semblable témoignage. On se moque sans cesse de toutes les vertus, lorsqu'on ne peut avoir la satisfaction de les méconnaître; s'il est impossible de nier la bonne conduite, les belles actions, on donne aux vertus mêmes les plus touchantes des surnoms injurieux. La piété est de la *bigoterie*; la douceur de l'*insipidité*; la bonté de la *sottise*; dans l'impuissance de déchirer les personnes, on calomnie les vertus qu'elles possèdent. Quelles moqueries ne fait-on pas des gens qui, dans toutes leurs relations d'affaires et d'arrangemens de société, portent l'exactitude jusqu'au scrupule, qualité si précieuse dans le commerce intime de la vie!... Ces gens-là, dit-on, sont *méthodiques*; beau sujet de moquerie, quand la *méthode* consiste à calculer avec justesse les moyens infaillibles de ne manquer à aucun engagement important ou frivole! Comme on tâche aussi de tourner en ridicule les personnes (en si petit nombre) qui se font constamment un devoir de prendre le parti des absens qu'on déchire, on les appelle les *don Quichotte de la société*. Malgré le sel et la finesse de ces moqueries, Dieu nous fasse la grâce de rencontrer souvent des *don Quichotte* de cette espèce et des *gens méthodiques*, et surtout d'avoir des relations

intimes avec eux ! Non-seulement on se moque des vertus, mais on justifie mille défauts et même des vices. Sans cesse on donne à la désobligeance et à l'égoïsme le nom de timidité ; on appelle le commérage et la tracasserie, de la confiance. Sans doute on doit avertir celui qui se confie à un ami perfide, quand on a des preuves de la trahison ; on doit aussi, lorsque l'amitié en donne le droit, éclairer un père, un instituteur, sur les défauts et les torts de son fils ou de son élève, s'il ne les connoît pas ; mais instruire quelqu'un de tout ce qu'on dit de désagréable sur lui, et lui donner ainsi en secret de l'aigreur et de la malveillance pour des gens qu'il rencontre, et quelquefois pour ceux avec lesquels il est obligé de vivre, c'est la plus odieuse et la plus inexcusable de toutes les médisances, en supposant même que ces délations confidentielles fussent toujours de la plus scrupuleuse exactitude ; ce qui n'est jamais ; car on les fait communément, en grande partie, sur des ouï-dires ou sur des rapports très-suspects.

Quand on pense bien, on adoucit toujours l'esprit de ceux qui nous aiment et qui nous écoutent. Loin d'aigrir et de brouiller, on affoiblit les rancunes et les inimitiés, on les dis-

sipe; loin d'accuser, on cherche à justifier, on rapproche, on concilie.

MÉTIERS. — Un grand bienfait pour le peuple, seroit de trouver les moyens de réprimer l'abus si ancien de la longueur inutile et démesurée des apprentissages de métiers (1). Il est bien cruel, pour une pauvre mère de famille, de se priver d'un enfant utile dans son ménage, pour payer, pendant trois ans, un apprentissage qui pourroit être fait dans le cours d'une année.

Les encyclopédistes, en parlant des métiers, auroient dû faire cette remarque; mais ils n'en font nulle mention, parce qu'ils n'ont rien vu par leurs yeux : ils travailloient à la hâte sur des notices faites et données par des maîtres d'ateliers et de boutiques, qui se gardoient bien de les instruire de cet abus de leur méthode d'enseignement.

---

(1) L'auteur de cet ouvrage a fait faire à ses anciens élèves un cours complet de manufactures; et en outre elle a personnellement appris tous les *métiers* qui n'ont rien de malsain et qui n'exigent pas de force physique; et elle peut assurer qu'il n'y a point d'apprentissage dont on ne puisse raisonnablement réduire la longueur au moins à moitié.

« (1) On a si peu réfléchi sur les arts et les » métiers en général, qu'on est persuadé que » la vie entière d'un homme ou d'une femme » suffit à peine pour apprendre un seul métier, » et c'est une erreur très-funeste pour la classe » malheureuse, qui n'a d'autre ressource que » dans son industrie ; car la bienfaisance n'a » jamais imaginé pour elle qu'un plan d'édu- » cation beaucoup trop borné, et qui, partout, » se réduit à ceci : Lire, écrire, compter et » un métier. Dans les écoles brillantes où l'on » enseigne ce qu'il y a de plus difficile à ap- » prendre, les sciences et les beaux-arts, le » plan d'instruction est immense, et s'il n'em- » brassoit pas toutes les connoissances humai- » nes, on le trouveroit défectueux ; et dans les » écoles où l'on n'enseigne que ce que les gens » les plus bornés pourroient apprendre, on » n'enseigne qu'une ou deux choses. L'éduca- » tion du pauvre et du peuple est donc entiè- » rement négligée, et à peu près nulle. Le » goût effréné de la dissipation, poussé à l'ex- » cès, de notre temps, et la paresse, suite de » ce goût, ont établi d'étranges préjugés con-

---

(1) Pour compléter cet article, j'ai tiré ce morceau de mes *Discours moraux*, dont la première édition parut il y a vingt-cinq ans.

» tre la variété des études; le mot *universalité*,
» prononcé avec dédain, est une critique, si-
» non piquante, du moins très-commune, et
» à laquelle ne peuvent se soustraire les gens
» qui aiment à s'instruire. A cet égard, l'in-
» crédulité de l'indolence est extrême; elle a
» prononcé cet arrêt : *On ne peut bien savoir,*
» *on ne peut bien faire qu'une seule chose.*

» La *perfectibilité* de la morale et des beaux-
» arts est sans doute une *chimère*. La perfec-
» tion la plus sublime de la morale est toute
» entière dans l'Évangile. On ne fera jamais
» une plus belle statue que l'Apollon du Bel-
» védère, un plus beau tableau que la Com-
» munion de saint Jérôme, une plus belle
» tragédie qu'Athalie, etc.; mais, pour l'édu-
» cation, il est possible de perfectionner et
» d'étendre toutes les facultés de l'homme, et
» l'on peut dire, avec vérité, que nulle créa-
» ture humaine, soit par le vice de son édu-
» cation, soit par l'indolence de son caractère
» ou par des circonstances malheureuses, n'a
» joui pleinement de toutes ses facultés; nulle
» n'a rempli toutes les cases de sa mémoire,
» nulle n'a profité de toutes ses dispositions
» naturelles, nulle enfin n'a été aussi loin
» qu'elle auroit pu aller.

» Les sciences et les arts libéraux et méca-

» niques sont liés ensemble par une chaîne qui
» en simplifieroit extrêmement l'étude, si l'on
» pouvoit en saisir tous les anneaux et les met-
» tre en ordre; du moins en beaucoup de cho-
» ses l'analogie est trop frappante, pour qu'elle
» puisse n'être pas aperçue. Nous savons que
» les peintres (1) anciens réunissoient souvent
» les talens de la sculpture et de l'architecture,
» et au degré le plus éminent, à celui de la
» peinture. Le mécanisme de la sculpture n'a
» rien de commun avec celui de la peinture;
» mais le dessin fait la base de ces deux arts;
» et il est hors de doute que tout excellent
» peintre, avec toute l'étude nécessaire, de-
» viendroit, s'il le vouloit, excellent sculp-
» teur (2). C'est surtout le sentiment de la jus-
» tesse des proportions qui fait les bons archi-
» tectes. Ce sentiment doit être encore l'une
» des qualités du peintre; aussi quel est le
» grand peintre qui n'est pas éminemment
» connoisseur en architecture? L'analogie qui
» se trouve dans les sciences et les arts, dimi-
» nue donc beaucoup, aux yeux de qui sait
» réfléchir, le merveilleux de la réunion de

(1) Raphaël, Michel-Ange, etc.

(2) Un grand sculpteur pourroit bien ne pas devenir grand peintre; le *coloris* établit cette différence.

» beaucoup de talens. Qui en possède un seul » supérieurement, possède aussi les élémens, » l'ébauche ou le fond essentiel d'une infinité » d'autres : et ceci peut s'appliquer plus parti- » culièrement encore aux arts purement mé- » caniques, et, parmi ceux-là, aux arts d'in- » dustrie exercés par les femmes, avec l'ai- » guille, la navette et le fuseau. L'enchaîne- » ment de ces derniers arts est très-facile à » saisir, et, en le suivant bien, on peut sans » peine enseigner aux élèves, dans le cours de » huit ans environ, dix ou douze métiers, » qu'elles posséderont toutes également bien, » et l'on peut d'ailleurs ne pas laisser sans cul- » ture leur esprit et leur mémoire, en exerçant » l'un et l'autre pendant les jours consacrés au » repos par la religion, et en leur faisant des » lectures tout haut, chaque jour, durant les » travaux faciles et silencieux de la filature, de » la couture et du tricot. »

MEUBLES. *Voyez* AMEUBLEMENS.

MOEURS. — « Il y a beaucoup à gagner en » fait de mœurs, dit un écrivain célèbre (M. de » Montesquieu), à garder les coutumes an- » ciennes..... Dans le cours d'un long gouver- » nement, on va au mal par une pente insen-

» sible, et l'on ne remonte au bien que par un » effort. »

Il faudroit un puissant *effort* pour nous faire remonter jusque-là ! La première chose à faire, seroit de placer ou de maintenir de dignes pasteurs dans toutes les cures de villages (1); la seconde, d'établir un plan d'éducation uniforme pour le peuple, et de veiller à son exécution; la troisième, de refaire l'Encyclopédie, c'est-à-dire, de la corriger, et d'y ajouter les nouvelles découvertes dans les arts, dans les sciences, et de la rendre aussi pure et aussi morale qu'elle est pernicieuse; la quatrième, d'employer, pour rétablir la religion, des moyens semblables à ceux qu'on a mis en usage pour la détruire; de faire, pour le peuple et les classes inférieures, un grand nombre de brochures que l'on débiteroit dans les petites villes, dans les foires, et dans lesquelles, sous des formes plaisantes et même burlesques, on insinueroit les bonnes doctrines, en tournant en ridicule les mauvaises; en même temps de multiplier les éditions des bons ouvrages; enfin, d'encourager, de récompenser dignement tous les talens supérieurs ou utiles, et de

(1) Jamais les visites et l'inspection des évêques dans leurs diocèses n'ont été aussi nécessaires.

réprimer la funeste passion des jeux de hasard et la manie sanguinaire du duel. Toutes ces choses, faites avec zèle, suite, activité, opéreroient, en peu de temps, un changement frappant dans les mœurs. Heureux, mille fois heureux, le règne glorieux et mémorable où se fera cette bienfaisante révolution, qui calmera toutes les agitations des souvenirs les plus affreux, toutes les craintes pour l'avenir, et qui expiera tous les crimes du passé !

On a trouvé une méthode très-simple et très-ingénieuse, par laquelle on apprend, *sans frais*, aux enfans nés dans la dernière classe, à lire, en très-peu de temps, et parfaitement ; en *même temps*, on a décrété la liberté de la presse ; en *même temps*, on réimprime de manière à pouvoir les débiter au plus bas prix, des ouvrages contenant les principes les plus séditieux, et les obscénités et les impiétés les plus infâmes ! Quel concours effrayant pour un avenir très-prochain ! et après une révolution qui a tout bouleversé, et dans un moment où les mœurs, surtout parmi le peuple, sont dans un si déplorable état !..... Que résultera-t-il de ce funeste concours ? C'est que, dans cinq ou six ans, tous les enfans d'artisans, de maçons, de crocheteurs, etc., qui seront âgés de quinze, seize ou dix-sept ans, liront aussi

bien que ceux des classes les plus élevées. Croit-on que, dans leurs momens de loisir, et les fêtes et les dimanches, ces jeunes gens, qui n'auront ni gouverneurs ni mentors, liront, pour *se récréer*, l'Évangile, l'histoire, ou les Oraisons funèbres de Bossuet, ou les Pensées de Pascal, ou celles de La Bruyère, de Vauvenargue, ou les Sermons de Bourdaloue, etc., etc.? Croit-on qu'ils ne préféreront pas, à de telles lectures, l'édition *complète*, et à si bon marché, de Voltaire, et qu'ils ne chercheront pas uniquement, dans ces gros volumes, les méprisables ouvrages qu'on ne lira jamais exclusivement, dans la jeunesse, sans corrompre à la fois ses principes, son cœur et son esprit?..... Que sera donc, dans dix ans, la génération qui maintenant croît et s'élève sous nos yeux?.....

MODES. — Il y a des personnes, et surtout des femmes pour lesquelles ces paroles : *C'est la mode*, sont des mots sacrés; elles prennent avec un égal empressement une mode agréable et commode, ou la mode la plus ridicule et qui leur sied le moins. Elles ont un souverain mépris pour toutes les femmes qui n'ont pas quitté *les vieilles modes* de l'année précédente; et elles paraissent dans une assemblée avec une joie

intérieure et une confiance parfaite, lorsqu'elles portent la robe et le chapeau *de la dernière mode*.

Voici une maxime qui ne souffre point d'exception : jamais une personne d'esprit n'aura ce goût passionné pour *la mode*.

MONTRES. — Les femmes, il y a quarante ans, portaient leurs montres à découvert sur leurs jupes, et suspendues à une longue et large chaîne à crochet; rien n'était plus incommode. Les premières femmes qui les portèrent comme les hommes, scandalisèrent autant que si elles eussent fait une indécence; et trois mois après cette nouvelle mode fut universellement adoptée.

C'est dans ces derniers temps en France, que les montres ont été portées à un étonnant degré de perfection par M. Bréguet; cet art si utile fut inconnu aux anciens. On sait qu'ils n'avaient que des horloges à eau, nommées *clepsydres;* cependant après beaucoup d'essais ils trouvèrent le secret d'en faire à rouages sur le même modèle. L'horlogerie n'a été en honneur que fort tard chez les modernes. Le pape Paul Ier. envoya à Pepin-le-Bref, une horloge à rouage qui fut regardée comme une chose unique dans le monde. Ce ne fut que vers 807 que le calife

Aaron Raschild fit présent à Charlemagne d'une horloge plus compliquée ; mais ces horloges n'étaient point sonnantes, d'où vient la coutume en Allemagne et en Angleterre d'entretenir des hommes qui avertissent de l'heure pendant la nuit. Un prêtre (Walingford) bénédictin, anglais, commença à perfectionner l'horlogerie en Angleterre dans le quatorzième siècle. Ce fut sous le règne de Louis XI que l'on vit en France, pour la première fois, des *horloges portatives* à sonnerie ; un nommé Myrmécide en fit dans ce temps qui n'étaient pas plus grosses qu'une amande. On fait voir aux curieux, au musée de Londres, la montre de Cromwell ; elle est très-petite, et de forme ovale (1).

L'imagination humaine et le luxe ont également multiplié nos jouissances et nos besoins, mais en restreignant l'usage de nos facultés personnelles et de notre industrie individuelle et sociale. Par exemple nous ne concevons pas comment on pouvait vaquer à ses affaires, régler ses occupations, être exact aux rendez-vous, quand le soleil n'éclairoit plus les cadrans so-

(1) Ces espèces de montres se faisoient en Allemagne ; on les appeloit des Œufs de Nuremberg.

laires, qu'on était hors de chez soi sans montre et privé d'horloges sonnantes; cependant tout allait, tout était fixé, régulier dans la vie des gens en place, on était studieux, laborieux, et peut-être plus qu'aujourd'hui. Chacun, sans doute, s'était fait des petits moyens particuliers pour diviser sa journée, et pour être averti des heures. Qui peut comprendre aussi que dans le temps où l'on ne se servait pas de voitures, les communications de société ne fussent pas tout-à-fait suspendues l'hiver? Comment se représenter des femmes jeunes et vieilles montées sur des haquenées, allant dans des rues boueuses, non pavées (1), et s'exposant ainsi à toutes les intempéries de la saison la plus rigoureuse. Les femmes, sans doute alors, étaient un peu plus sédentaires, ce qui ne nuisait sûrement pas à leur bonheur; mais, néanmoins, on sortait, on faisoit des visites, on se parait, on s'amusait, et de plus on se portait mieux et l'on ne connaissait pas les maux de nerfs.

MORALE. — Voyez *Religion*.

(1) On ne commença à paver les rues de Paris qu'en 1184, sous Philippe-Auguste. Un généreux financier, nommé Girard de Poissy, fit tous les premiers frais.

MORT (LA). — Quelle est aujourd'hui la créature raisonnable qui, parvenue à l'âge mûr, n'a pas dû méditer profondément sur la mort!... Dans les beaux jours des vieillards actuels, dans ces jours écoulés dans la paix et dans l'heureuse insouciance des affaires politiques, tout pouvait distraire des pensées de la mort; elle n'était qu'une loi de la nature qui ne paraissait faite que pour la décrépitude, et qui laissait à la jeunesse toutes les douceurs et toutes les illusions de l'espérance! Le spectacle de la mort était rare, et les divines promesses de la religion en adoucissoient toute la tristesse. Si l'on gémissait sur quelques tombeaux, du moins on pleurait sans indignation et sans terreur. Mais, depuis vingt-huit ans, la mort, menaçante pour tous les âges, ne s'est presque plus montrée qu'entourée de la discorde, de la haine, des furies, et sa faulx ensanglantée parut couper tout à coup l'avenir de tous les êtres!... Les soulèvemens, les fureurs de la guerre, les invasions, l'épouvante ôtèrent toute perspective aux destinées humaines!.... Combien de fois les plus justes douleurs, perdant leur touchant caractère, ont été transformées en ressentimens implacables! Combien de fois les larmes brûlantes de la vengeance ont profané la morne tranquillité des tombeaux!.... et la tombe

elle-même cessa d'être une dernière hospitalité! Une rage féroce proscrivit des ossemens révérés, en les arrachant des asiles silencieux et sacrés de la mort!.... Et ce fut un poëte *philosophe* qui, le premier, autorisa, conseilla, avec une fureur infernale, ces crimes atroces et stupides (1).

---

(1) M. Lebrun, dans son ode intitulée Patriotique. Voici la strophe exécrable qui provoqua les profanations des tombes royales de Saint-Denis:

Purgeons le sol des patriotes,
Par des rois encore infecté.
La terre de la liberté
Rejette les os des despotes.
De ces monstres divinisés
Que tous les cercueils soient brisés!
Que leur mémoire soit flétrie!
Et qu'avec leurs mânes errans
Sortent du sein de la patrie
Les cadavres de ces tyrans!

« Cette strophe (dit M. de Treneuil, dans les notes du » beau poëme intitulé: *Les Tombeaux de Saint-Denis*), » en ce qu'elle n'outrage du moins que les rois dans leurs » cercueils, est une des plus *humaines* de l'ode dite *patriotique*..... Si la poésie ne vit et ne doit vivre que de reli- » gion, d'affections pathétiques et tendres, de sentimens » nobles et vertueux, l'auteur des Odes patriotiques a

Que du moins tant de troubles, de malheurs, d'incertitudes sur l'avenir, servent à nous faire connoître la fragilité de la vie, de la fortune, des grandeurs! Et que d'utiles réflexions nous ramènent aux sentimens religieux qui peuvent seuls nous donner la modération dans la prospérité et le vrai courage dans les revers!

MOUCHES. — Il faut convenir que ce fut une mode bien ridicule que celle de se tacheter le visage, premièrement avec une grande mouche de velours noir appliquée comme une emplâtre sur la tempe droite (1); et ensuite de petites mouches de taffetas gommé sur le menton, sur le bas des joues et sur le front; ces petites mouches étoient de diverses formes; les unes rondes; les autres, en étoiles; d'autres, en croissans. On voit encore dans quelques tableaux de Vatteau, de jolis visages de femmes

---

» terriblement méconnu la sainteté de son ministère. »
Ajoutons que M. Lebrun, malgré son enthousiasme philosophique et républicain, s'est fort bien accommodé du gouvernement impérial et qu'il en fut grand admirateur.

(1) Nous avons vu, dans notre enfance, une très-belle personne paroître aux Thuileries avec une de ces grandes mouches, entourée de petits brillans; mais cette mode ne prit pas.

ainsi mouchetés. Toutes les femmes portoient dans leurs poches des *boîtes à mouches;* c'étoient des boîtes communément d'or, assez grandes, carrées, à compartimens, et dans lesquelles se trouvoient un petit miroir, du rouge et des mouches. Nous avouons qu'on n'a jamais rien imaginé de plus mauvais goût et de plus ridicule. Voici sur les mouches une anecdote que l'on a entendu conter à feu M. le maréchal d'Étrées. Ce grand général, étant à l'armée, reçut une lettre de madame de Pompadour, qui lui conseilloit un plan de campagne; et, pour désigner les lieux où elle proposoit de se porter successivement, elle les avoit marqués avec des mouches collées sur le papier *à vignettes* de sa lettre. Le maréchal se dispensa de suivre ce galant plan de campagne; mais il ne put s'empêcher de le montrer, et par conséquent de s'en moquer. Ce qui fut cause de la haine que madame de Pompadour conçut contre lui, et qu'elle garda jusqu'à sa mort.

MUSIQUE. — Les gens qui ne jouent d'aucun instrument, qui ne savent ni la composition ni la musique, sont hors d'état d'écrire des dissertations sur une œuvre musicale, car ils ne

peuvent raisonnablement dire que l'une de ces deux phrases : *Cet ouvrage me plaît*, ou *cet ouvrage m'ennuie*; il n'y a pas là de quoi faire un livre. Cependant, depuis un demi-siècle, les gens de lettres ont la manie de disserter sur la musique sans pouvoir lire une note de musique, et sur la peinture sans savoir tenir un crayon. Un bon ouvrage sur les beaux-arts est à faire; il manque absolument.

FIN DU PREMIER VOLUME.

